

LES

DÉESSES DE LA LIBERTÉ

W.P. ERNST MEYER, 22, RUE DE VERNEUIL, A PARIS.



Gérard pinx.

Baudran sc.

Gravure Héliographique.

MADAME TALLIEN

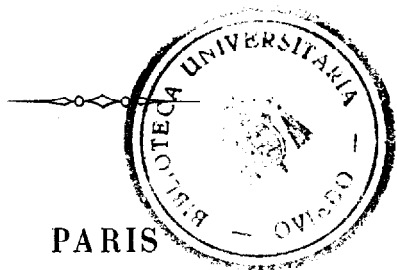
Tiré du Musée de Versailles.

LES
DÉESSES

DE LA
LIBERTÉ

Les Femmes de la Convention
et du Directoire

PAR
M. CAPEFIGUE



PARIS
AMYOT, ÉDITEUR, RUE DE LA PAIX

MDCCLXII

Reproduction interdite. — Traduction réservée.

Ce petit livre n'a aucune des prétentions hautaines des écoles modernes : on n'y trouve que la bonne volonté d'intéresser par un simple récit.

L'auteur a toujours trouvé parfaitement ridicule cet axiome : « Que l'historien exerçait une magistrature. » En vérité, cette illumination soudaine, cette mission sublime, de qui la tenons-nous ?

De ce que nous avons une plume et quelques feuilles de papier, nous prétendons au droit de planer d'une façon suprême sur les temps et l'espace, de déchiqûeter les plans de conquêtes et de gouvernement, de distribuer des coups de férules à César, à Charlemagne, à Charles-Quint, à Louis XIV, à Napoléon.

Il est vrai que cet orgueil a son châti-
ment : les systèmes historiques changent
chaque demi-siècle et s'accumulent en
ruines oubliées : qui parle encore aujour-
d'hui de l'abbé Raynal, de Vertot, de
Mably ! tandis que Froissard avec ses
belles chroniques toutes peintes, toutes
coloriées, comme une miniature du
moyen âge, restera éternellement jeune
et charmant.

C'est que Froissard n'avait pas la
prétention d'exercer une magistrature ;
il se bornait seulement à dire ce qu'il
avait vu, ce qu'il avait senti ; il tissait
une belle tapisserie en point de Flandre
où était reproduites les grandes scènes
de chevalerie.

C'est ainsi que l'auteur a conçu cette
collection de portraits dessinés sans autre
prétention que de faire connaître chaque
époque dans son esprit et ses mœurs ; iso-

lés les uns des autres, ils se rattachent pourtant à une idée générale, sorte de protestation contre la loi salique ; loi d'autant plus étrange que partout où la femme règne légitimement, on sent toujours plus ou moins l'influence de l'homme (noble gentilhomme, page aimé, imagination et cœur), et que partout où l'homme règne légitimement, on voit apparaître un gracieux petit visage, une toilette Pompadour, un éventail Portsmouth, un petit nez Roxelane, une bouche vermeille qui donne ses commandements.

L'époque qu'embrasse ce petit livre est presque actuelle ; l'auteur a dû y apporter une grande discrétion, un esprit de convenance qui n'exclut pas l'intérêt et la couleur ; la Révolution française eut ses élégances, ses façons de régence, ses femmes à la mode, ses petits soupers, ses grands chocs de verres dans les petites

maisons même de conventionnels; Monceaux fut le Versailles de Robespierre et de Barrère, Gros-Bois devint le Marly de Barras. Le Directoire eut ses marquis à haute cravate et en habit bleu barbot; on fit des petits vers, des madrigaux, des bouts rimés, et les curieux ont retrouvé les billets doux et quelques quatrains de M. de Talleyrand.

L'auteur en disant bien son but espère quelque indulgence : comme il écrit un livre sans prétention, il peut croire qu'il sera accueilli sans trop de sévérité; c'est une chronique et non pas une histoire, et il abdique de bon cœur sa part de cette magistrature philosophique qui juge les siècles et les hommes, et modestement distribue les couronnes d'immortelles au nom de la postérité.



Les dernières marquises.

(1774 — (1789)

Les dernières marquises s'étaient transformées après le règne charmant de Louis XV ; l'école de Greuze, un peu sentimentale, remplaçait les élégances rubantées de Wateau, de Boucher et de Madame de Pompadour (1) ; ces types éternels de grâce et d'esprit cédaient le sceptre de la mode à une génération de femmes vaporeuses qui dédaignaient les doux loisirs de la vie, pour s'occuper d'études sérieuses et de

(1) Voir mon travail sur *Louis XV et madame de Pompadour*. Les tableaux de Greuze, un peu monotones, reproduisent la même pose, les mêmes têtes, les mêmes sujets de mélodrames. Aussi, à mesure que les Watteau et les Boucher grandissent, Greuze perd de son prix, même dans les ventes d'amateurs des œuvres du XVIII^e siècle.

causeries pédantes. Les mœurs n'en étaient pas meilleures, mais on affectait la simplicité, la candeur ; on avait le cottage anglais, la bergerie suisse : on portait le grand chapeau de paille, le corsage simple, la fleur des champs. Le chevalier Florian triomphait avec *Estelle* et *Némorin*, et leurs petits moutons enguirlandés, dans des romances naïves chantées, au château de Sceaux-Penthièvre, en patois languedocien.

Cette révolution dans les habitudes de la vie élégante était préparée surtout par quelques livres, spécialement par la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau, œuvre d'une ennuyeuse dépravation. On se mit à rêver de Julie, de Saint-Preux, de lacs, de montagnes, de baisers âcres (1) tendrement échangés sous les grands châtaigniers ; la vie splendide de la cour et des châteaux fut dédaignée pour une fausse simplicité rustique ; on visita l'*Ile des peupliers*, le tombeau de Jean-Jacques Rousseau, dans le parc d'Ermenonville, jardinet philosophique, désert prétentieux qui avait remplacé la vieille et noble demeure des Montmorency-Condé. On prit les habitudes d'un romanesque sentimentalisme ; on joua au

(1) Expressions de Rousseau qui était exalté outre mesure par les femmes et les philosophes du xviii^e siècle.

mépris des grandeurs, à l'adoration des châlets, de la charrue, à la *Miss* des cottages en déshabillé de taffetas gris, au fichu de linon : on emprunta aux gravures anglaises tous les sujets : *la bonne Mère, la tendre Fille* (1). On rendit un culte à l'étable des vaches grasses, au lait pur, aux couronnes de bluets, à la marguerite des champs, sorte de religion de la nature copiée sur la *Mort d'Abel*, de Gesner, ou sur *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre.

L'*Émile* de Rousseau avait produit une véritable révolution dans la famille : la mère dut abdiquer les grâces du monde, les réalités de la vie pour élever des façons de petits singes livrés à eux-mêmes, grim pant sur les arbres, abandonnés à leurs instincts grossiers. Le but perfectionné de l'éducation dut être désormais de se rapprocher de la nature, en renonçant à tous les arts que la civilisation colore de ses prestiges. Quoi de plus imparfait que la nature abandonnée à elle-même, que la fleur et le fruit sans culture !

Le salon de la genévoise, Madame Necker,

(1) La précieuse collection des gravures (Bibl. impériale) donne une juste idée de ces costumes de 1775 à 1785.

avait singulièrement préparé cette société sentimentale; la vie des petits ermitages devint à la mode. De la ville elle s'éleva jusqu'à la cour : la reine Marie-Antoinette elle-même cachait sa blonde chevelure sous un large chapeau de paille; effaçant la majesté souveraine sous un déshabillé d'une simplicité pastorale, elle secouait l'étiquette qui est une garantie du respect et des rangs. Le jardin de Trianon résume encore tout l'esprit de ce temps; on eut la laiterie, le moulin, le temple *de l'Amour* et *de l'Amitié*, le petit étang, le lac, les rochers factices (1). Le costume de la *Bergère des Alpes*, de Marmontel, remplaça les grandes façons de toilette de madame de Pompadour; on dédaigna cet esprit des riens qui constituait la vie du monde : plus de ces tendres vers de Gentil-Bernard ou de ces spirituels madrigaux de Voltaire et de Boufflers, mais des dissertations sur l'économie politique, sur la philosophie, comme dans les académies; plus de soupers divins aux

(1) Ce fut aussi l'époque de la poésie des *Jardins*, de l'abbé Delille. Saint-Lambert appartient à l'école économiste, c'est le poète des légumes. Il y a plus d'élévation dans la traduction des *Géorgiques*. Trianon, qu'avait orné madame de Pompadour, devint un cottage anglais dans les mains de Marie-Antoinette.

mille bougies ; le lait et le thé anglais substitués aux vins généreux qui pétillaient dans les coupes des gentilhommes, tradition du hanap de la *Table Ronde*.

Quelques jeunes filles rêvaient déjà de Sparte et de Rome ; d'autres se laissaient aller à une fausse sensibilité qui avait son type et son modèle dans l'étrange et pédante comtesse de Genlis, qui mit à la mode le roman d'éducation *Adèle et Théodore, les Veillées du Château* ; la jeune fille aspirait à la science, même à la politique ; on jouait aux femmes fortes toutes empreintes de l'esprit de l'antiquité. Un digne érudit, fort savant au reste, l'abbé Barthélemy (1), venait de publier le *Voyage du jeune Anacharsis*, tableau des mœurs de la Grèce ; il rendit populaire les courtisanes Lasthénie, Aspasia, Phryné, en même temps que Demoustier, dans ses monotones madrigaux, mettait en scène tous les dieux de l'antiquité. Quand on rélit aujourd'hui *les Lettres à Émilie sur la mythologie* (2), on se demande comment il fut

(1) L'abbé Barthélemy appartenait au salon du duc de Choiseul : l'abbé Delille, fort bien accueilli à Chanteloup, avait suivi le comte de Choiseul-Gouffier dans son ambassade à Constantinople.

(2) Les *Lettres à Émilie*, ce madrigal en huit volumes,

possible qu'un tel livre ait exercé une influence sur la génération. Rien de plus exact cependant, on jeta les coeurs et les imaginations dans l'Olympe avec Apollon, Vénus, les Grâces et les Muses : on mit partout les flèches, les carquois de Cupidon, les autels de l'hyménée; les meubles, les vêtements furent empruntés aux débris de temples découverts dans les fouilles d'*Herculanum*; les jeunes filles commencèrent à se costumer à la grecque et à dessiner leurs formes sous des vêtements longs et drapés dont la transparence même était disgracieuse. Le vieux régime monarchique était fini non-seulement comme politique, mais encore comme élégance et modes, mœurs et coutumes; ce qui est souvent une révolution plus grave, plus absolue que les changements politiques.

furent imprimées en 1784; elles ont été bien souvent réimprimées; elles servirent à l'éducation des pensionnats de demoiselles depuis 1789 jusqu'en 1802.

II

Les femmes de théâtre.

(1774 — 1789)

Jusqu'au commencement du règne de Louis XVI, les femmes de théâtre n'exercèrent sur la société qu'une influence de grâce et de séduction charmante; on les aimait pour leur talent, pour leur beauté, quelquefois même pour leur esprit; les poètes les célébraient comme les interprètes de leur pensée, et Voltaire se jetait aux pieds de mademoiselle Gaussin pour la remercier d'avoir joué *Zaïre* avec un adorable talent (1).

Jeune Gaussin, reçois mon tendre hommage,
Reçois mes vers au théâtre applaudis;
Protège-les! *Zaïre* est ton ouvrage,
Il est à toi, puisque tu l'embellis.

(1) Mademoiselle Gaussin était de toute petite origine, mais

Dans le rayonnement de la tragédie, depuis Racine jusqu'à Crébillon, on avait une succession de femmes de théâtre qui gardaient une certaine tenue dans les mœurs, une tendre loyauté dans leurs amours. L'histoire de mademoiselle Gaussin offrait le plus bel exemple de désintéressement ; Bouret, le fermier général si aimé du roi Louis XV, un des plus aimables caractères, tout jeune homme, dans un moment de délire, avait signé une promesse en blanc à mademoiselle Gaussin ; un peu inquiet, devenu vingt fois millionnaire, il fit prier mademoiselle Gaussin de la remplir à son gré ; la charmante actrice écrivit ces mots : « Je promets d'aimer toujours la petite Gaussin. BOURET (1). » C'était ravissant d'esprit et de cœur.

Si l'on faisait quelques folies pour les jeunes et jolies actrices, on ne les élevait jamais à des situations du monde ; mademoiselle Lecouvreur, mademoiselle Dumesnil, de la Comédie-Française, mademoiselle Lemaure, à l'Opéra, étaient

son talent était immense ; elle débuta à Paris en 1731. Voltaire écrivait à Thiriot : « J'ai bien peur de devoir aux grands yeux de mademoiselle Gaussin ce qu'un autre croirait devoir à son mérite. »

(1) Sur Bouret, comparez *Madame de Pompadour* avec mon livre sur *les Fermiers généraux*.

envoyées au Fort-l'Évêque sans autre forme qu'un caprice du parterre ou un ordre de M. le lieutenant de police, et la fière mademoiselle Clairon subissait la loi commune, malgré ses protestations « qu'elle ne cédait qu'à la force et que son honneur restait intact, » ce qui fit dire à Louis XV, si spirituel : « Là où il n'y a rien le roi perd ses droits (1). »

La danse sous Louis XV avait aussi ses admirateurs, et Voltaire célébrait le retour de mademoiselle Salé dans des vers inimitables :

Les amours pleurant votre absence
Loin de nous s'étaient envolés ;
Enfin les voilà rappelés
Dans le séjour de leur naissance.
Je les vis, ces enfants ailés,
Voler en foule sur la scène :
Pour y voir triompher leur reine (:).



Mais ces charmants hommages ne s'éten-
daient pas au delà de la scène ; un sévère préjugé
chrétien plaçait les comédiens dans une société
exceptionnelle ; les artistes n'étaient rien qu'au

(1) Louis XV, à travers son caractère mélancolique, était un des gentilshommes les plus spirituels de son temps. Voyez mon *Louis XV*.

(2) Voltaire, *Poésies légères*, 22.

théâtre, une loi inflexible les excluait de l'Église, vieille coutume qui remontait à l'époque où Tertullien jetait ses anathèmes sur les fidèles qui se couronnaient de fleurs.

Sous le règne de Louis XVI, ce monarque aux principes sérieux, le culte des comédiennes néanmoins grandit; elles ne furent plus seulement les dames de la scène; les princes, les gentilshommes les environnaient d'un éclat, d'une puissance scandaleuse par leurs profusions et les sacrifices publics; mademoiselle Guimard, la plus célèbre, avait débuté dans les ballets de la Comédie-Française (1), toute jeune fille de treize ans, par le rôle d'un Amour couronné de roses, à côté de mademoiselle Allard, si gracieuse dans le rôle de Vénus. Maîtresse en titre du prince de Soubise (2), mademoiselle Guimard étala plus de faste et de luxe que les princesses du sang; elle fit bâtir à Pantin un véritable château royal où l'on jouait la comédie, l'opéra, où l'on dansait des ballets en présence de ce

(1) Marie-Madeleine Guimard avait épousé le danseur Des-préaux; elle avait doublé d'abord mademoiselle Allard, mère du premier Vestris. C'est pour elle que Carmontel a écrit ses proverbes.

(2) De la maison de Rohan, toujours si prodigue, si aventureuse.

que la cour avait de plus noble. Cette splendide *villa* ne suffit plus au luxe de mademoiselle Guimard qui, par les magnificences du prince de Soubise, fit bâtir un hôtel à la nouvelle Chaussée-d'Antin. L'architecte Ledoux, le constructeur de Lucienne, y éleva une salle de théâtre qui pouvait contenir cinq cents spectateurs; la scène s'ouvrit avec un grand éclat : « C'est mardi prochain que doit se faire l'ouverture du théâtre de mademoiselle Guimard à sa nouvelle maison appelée *Temple de Terpsichore*. Cette annonce excite la curiosité des amateurs et c'est fureur pour avoir des billets. On doit jouer *la Partie de chasse de Henri IV* et *la Vérité dans le vin* (1). Ce sont des acteurs de la Comédie-Française qui doivent exécuter la première pièce. En vain le maréchal de Richelieu s'est opposé à cet abus, M. le prince de Soubise et le sieur de la Borde ont fait donner un ordre par le roi qui annule celui des gentilshommes de la chambre (2). »

(1) Pièce de Collé fort gaillarde qui avait arraché un sourire au roi si ennuyé Louis XV, (Voyez mon livre sur *Madame du Barry*.)

(2) Journal de Bachaumont, 1774. L'hôtel de mademoiselle Guimard, à la Chaussée-d'Antin, fut acquis par M. Perregaux, banquier, en 1784; il vint d'être démoli pour la construction du nouvel Opéra.

Le luxe, la puissance, le crédit de mademoiselle Guimard furent encore dépassés par d'autres actrices de la Comédie, de l'Opéra; on citait mademoiselle La Prairie, mâle beauté alors à M. de la Borde, premier valet de chambre du roi, charmant musicien; mademoiselle Duthé, blonde aux cheveux couleur d'or, aimée de M. le duc de Chartres, puis de M. le comte d'Artois (l'aimable et prodigue frère de Louis XVI) (1), elle avait ruiné le marquis de Genlis et gouvernait l'ambassade d'Angleterre; puis mademoiselle Cléophile, petite danseuse de chez Audinot, qui de là avait passé à l'Opéra; fortune merveilleuse de diamants, d'équipages et de chevaux. On lit toujours dans le journal de Bachaumont : « Un spectacle curieux a réjoui les amateurs à Longchamps : on avait vu précédemment mademoiselle Duthé briller dans un pompeux équipage à six chevaux, mademoiselle Cléophile s'est piquée d'émulation et s'y est rendue de la même manière, pour y faire assaut de magnificence avec sa rivale : on est resté indécis sur la figure, mais non sur le luxe et la richesse des habillements, des diamants,

(1) M. le comte d'Artois eut longtemps mademoiselle Duthé, puis l'autre artiste nommée La Prairie; ce qui donna lieu à beaucoup de jeux de mots.

du costume, sur la beauté des chevaux et l'élégance des voitures. Mademoiselle Cléophile, quoique beaucoup plus jeune, n'a qu'un minois de fantaisie ; moins fade, la première appartient aujourd'hui à M. le duc d'Aranda (1) qui lui donne six cents louis par mois, ce qui la met dans le cas de représenter convenablement chez elle et au dehors. C'est une petite fille qui sort de chez Audinot et qui est aujourd'hui danseuse en titre ou déesse de l'Opéra. »

Ainsi toujours l'influence de la femme de théâtre sur l'orgueil du monde ; les dames de salon ne tenaient plus qu'une place secondaire ; les grands seigneurs, les fermiers généraux abandonnaient leur famille pour entretenir ces filles plus honorées que les nobles dames qui, pour se distraire aussi, se montraient sur le théâtre ; et l'histoire grave sans flatterie peut reprocher à la reine Marie-Antoinette l'exemple de cette mauvaise coutume de s'associer aux comédiens : la représentation du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro* joués par la reine, par le comte d'Artois, le marquis de Vaudreuil (2), grandit outre mesure l'importance

(1) Le duc d'Aranda était ambassadeur d'Espagne.

(2) Le marquis de Vaudreuil était aide de camp du prince de Soubise ; le comte d'Artois, son ami, l'avait fait nommer

des comédiens; elle fit descendre la couronne jusque sur les planches d'un théâtre. Marie-Antoinette y était ravissante, mais elle n'était plus reine de France. C'était l'époque des dissolutions du théâtre, de cette Sophie Arnould (1), d'un esprit impur, à la parole effrontée, douée d'une voix remarquable et d'un talent supérieur de déclamation. Mademoiselle Arnould, un des premiers rôles à l'Opéra, affichait un luxe immense, comme la protégée du duc de Lauraguais (2), si ridicule, l'ami du marquis de Ximenès (3), deux pauvres têtes assurément, moitié orgueilleuses de noblesse, moitié philosophiques; fous de poésie et de tragédie, piliers d'Opéra et de la Comédie-Française.

Ximenès, à qui Voltaire écrivit en le raillant

grand fauconnier de France. C'était un beau créole, né à Saint-Domingue.

(1) On a prêté beaucoup d'esprit à mademoiselle Sophie Arnould, et l'on a fait sur elle des espèces d'*ana*. C'était une femme cynique, sans délicatesse; elle mourut vieille, à Paris, en 1803.

(2) Le duc de Lauraguais était fils du duc de Villars-Branca; il vécut vicillard jusqu'à la Restauration. Louis XVIII l'avait fait pair de France.

(3) Le marquis de Ximenès était le fils d'un capitaine-général espagnol au service de France; il ne mourut qu'en 1815, toujours pilier de la Comédie-Française.

sans doute, car c'est ainsi qu'il faut prendre la plupart de ses éloges :

Vous flattez trop ma vanité;
Cet art si séduisant vous était inutile;
L'art des vers suffisait, et votre aimable style,
M'a seul assez enchanté.

Le théâtre devint donc une passion publique; les artistes du chant et de la danse ne furent pas seulement de grandes courtisanes, mais encore des espèces de divinités souvent appelées à la cour, qu'on élevait, qu'on honorait par toute espèce de faveur. On a parlé de l'austérité du règne de Louis XVI pour l'opposer à celui de son royal prédécesseur; erreur historique, selon moi, car la corruption alors pénétrait dans l'État. Sous Louis XV, le théâtre était une distraction et non pas un pouvoir; sous Louis XVI, les ressorts de la monarchie s'énervaient au chant de ces sirènes, qui poussaient à toutes les maximes de désordre et de décadence (1).

Le théâtre fut bientôt plus puissant que la cour; on s'intéressa plus à la jeune Raucourt (2), à mademoiselle Maillard, à mademoiselle Des-

(1) J'ai peint cette société dans mon *Louis XVI*.

(2) On peut voir dans le journal de Bachaumont tout le

garcins qu'à la reine de France; et quand vint l'aurore de la Révolution française, on vit plus d'une de ces souveraines des planches haranguer la foule et déclamer des vers enthousiastes pour le triomphe de l'insurrection. Au parterre de la Comédie-Française se formaient les orages qui éclataient ensuite sur la place publique; plus d'une comédienne se transforma en déesse de la Raison et de la Liberté : les chœurs de l'Opéra chantaient à mille voix, aux funérailles de Marat, et les coryphées de la danse entrelaçaient de guirlandes les statues de la République. Comme ces femmes cherchaient partout la popularité et les applaudissements, comme leur beauté était accoutumée au nu, à la licence des mœurs, elles tendaient la main à Chauvette, à Hébert, les adorateurs de la nature, les nouveaux favoris de la fortune d'un jour.

bruit qui se fit pour les débuts de mademoiselle Raucourt; la reine Marie-Antoinette s'y intéressait beaucoup.



III

Les femmes de la bourgeoisie de Paris, des Porcherons et des Halles.

(1774 — 1789)

Il était impossible que la contagion de ces mauvais exemples ne s'étendît pas à la femme bourgeoise, jusque-là si pieusement élevée au Marais, au quartier de l'Hôtel de ville, de Saint-Martin ou du Temple, paroissiennes même un peu jansénistes de Saint-Germain-l'Auxerrois, de Saint-Séverin ou de Saint-Leu (1).

Sous l'influence de la philosophie, quelques-unes des filles de marchands, banquiers, avocats, médecins, professions libérales, élevées désormais avec les livres de madame de Genlis

(1) La plupart des états marchands corporés étaient affiliés à des paroisses, et les chefs en étaient marguilliers.

ou avec les romans de Diderot, dépouillaient leur cœur de toutes les croyances naïves et se faisaient philosophes pour se grandir ; elles rejetaient comme un préjugé l'éducation des couvents ; les jeunes filles aspiraient au rôle de la *Julie* de Rousseau ou aux mâles dévouements des femmes de Sparte et de Lacédémone.

Ces éducations se retrouvent à l'aurore de la Révolution française dans les femmes qui se donnèrent un rôle ; on ne pratiquait plus les formes religieuses que par habitude et par bienséance, et j'en trouve un exemple dans mademoiselle Lucile Duplessis, d'une très-honnête famille et devenue la femme du journaliste Camille Desmoulins. Au moment le plus solennel, Lucile doutait rationnellement même de Dieu ; et pourtant elle était excellente dans son ménage, adorant ses enfants et courageuse devant la mort (1).

Il était resté plus de croyances dans la jeune fille de la classe ouvrière, aimant à rire, à sautiller aux Porcherons, mais assidue à l'église.

(1) L'étrange prière de madame Desmoulins, écrite de sa main, a été conservée et publiée : « Être des êtres, toi que la terre adore, toi mon seul espoir, *si tu es*, reçois l'hommage d'un cœur qui t'aime, éclaire mon âme ; je hais le monde. Est-ce un mal ? Pourquoi souffres-tu qu'il soit si méchant ? »

Dans ces douces et ravissantes distractions des dimanches au vieux régime, il régnait une honnêteté, une décence qui bravaient les Richelieu et les marquis séducteurs, recevant plus d'une leçon aux guinguettes de la barrière. Quelquefois par caprice, par des paris moitié avinés, les grands seigneurs venaient jusqu'aux Porcherons; s'ils voulaient user là de trop libres manières dans leurs insolences amoureuses, ils étaient chassés à coups de poing par les vigoureux et sincères amants des jolies danseuses (1).

La grisette, sous son charmant costume, au fin corsage d'indienne, son tablier floqueté de rubans, sa gracieuse cornette, était gaie, comme elle le fut toujours dans ses distractions; sa pensée, son avenir était le mariage avec l'ouvrier, qui, en habit de fête, le gilet de couleur, la petite culotte courte, les bas chinés, dansaient le menuet, le rigaudon, la fricassée avec un bruyant entrain. C'était vraiment de la joie aux Porcherons, le dimanche après vêpres; la variété incessante des costumes et des cou-

(1) Il devint de mode, dans le grand monde, d'aller quelquefois se divertir aux Porcherons. Madame de Genlis raconte, dans ses Mémoires, qu'elle y fit une fort gaie partie avec M. le duc de Chartres.

leurs qui se reflétaient à travers les lampions, les sons de l'orchestre champêtre donnaient à ces fêtes un cachet particulier; le peuple laissait aux filles d'Opéra, aux courtisanes, le *Colysée*, le *Nouveau-Cirque*, et il préférait ses chers Porcherons avec leur gaieté communicative : les grandes dames, fatiguées de représentations, y venaient quelquefois déguisées; madame de Genlis a raconté une de ces petites escapades au rendez-vous des soldats du roi, gardes-françaises, Suisses, dragons de la reine. Aux Porcherons, il y avait peu de filles perdues, et ce n'était certes pas là que l'abbé Prévost avait pu choisir son type de Manon Lescaut, l'inimitable roman du XVIII^e siècle.

La croyance expressive, à un degré plus ardent et plus naïf, se trouvait dans les femmes de la Halle, fières de leurs privilèges et de leurs prérogatives. Mesdames de la Halle étaient les grandes dévotes à Saint-Eustache, à Sainte-Geneviève, à Saint-Gervais, où elles avaient leur banc-d'œuvre, leur *ex-voto* et leur autel à la Patronne; si leur parole était hardie, leur cœur était excellent : elles avaient leurs entrées à Versailles; quand une députation des dames de la Halle se présentait, le roi n'avait jamais refusé de les recevoir; leurs gestes, leur lan-

gage imagé ne déplaisaient pas à Louis XVI, esprit rude et sincère, qui tendait volontiers la joue aux commères des piliers de Saint-Eustache; après le compliment accoutumé dans les grandes solennités de la famille royale, à la naissance d'un dauphin ou à son mariage, le roi les faisait régaler somptueusement comme une députation de la cité. Louis XVI était toujours joyeux et ragaillardé les soirs d'une visite des dames de la Halle; il répétait avec plaisir la singularité de leur langage, de leurs gestes; il riait de tout cœur de leur moindre naïveté; il aimait à rappeler souvent à la reine Marie-Antoinette la manière expressive dont elles lui avaient souhaité un bon mari, lors de leur visite en 1770 (1).

Comment se fit donc la transformation de l'esprit des halles et des faubourgs, à ce point de devenir si horribles pour Louis XVI et Marie-Antoinette après 1789? Comment ces femmes arrivèrent-elles à cet état de désordre et d'agitation, qu'elles se montrèrent partout

(1) Lors de son mariage avec Marie-Antoinette, Louis XVI, encore dauphin, rit beaucoup de certains gestes indécents et expressifs des femmes de la Halle qui formaient un souhait à la nouvelle mariée. Louis XV avait moins de mœurs que son petit-fils, mais plus de dignité et de convenance.

implacables et sanglantes contre ceux qu'elles avaient adorés? Cette dépravation longue et corrosive ne vint pas du peuple, mais des grands, des gentilshommes eux-mêmes, qui prirent plaisir à dépouiller la reine de ses prestiges, de ses bonnes et douces qualités, pour la présenter comme une étrangère pleine d'intrigues et de fausseté. Il existe encore des pamphlets politiques dirigés contre la reine, et dont les auteurs appartiennent à la société intime de M. le comte de Provence (1); on accusa même ce prince d'avoir dessiné le monstre trouvé à *Santa-Fé-de-Bogota*, dévorant les hommes et les troupeaux. Ce monstre n'était autre que la reine; c'était simple jeu d'esprit entre coterie de cour qui se détestaient. Monsieur n'était pas méchant; mais, irrité de ce qu'on ne reconnaissait pas assez sa capacité et son importance, il calomniait la reine par manière d'intrigues, sans s'apercevoir qu'il préparait une révolution par d'odieuses médisances.

Ces bruits, ces calomnies descendaient des escaliers de marbre de Versailles, de Trianon.

(1) M. le comte de Provence, si plein d'esprit, avait voué une petite haine jalouse à la reine Marie-Antoinette. On trouve encore quelques rares épreuves de la gravure que M. le comte de Provence avait croquée.

jusqu'aux piliers des Halles, ou dans les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau. Déjà, sous l'administration de M. de Calonne, les mécontents donnèrent à la reine le surnom de Madame Déficit (1), épithète qui, au milieu des agitations révolutionnaires, fut bientôt odieusement transformée en *Madame Vêto*.

L'abominable carmagnole qui se chantait avec ce refrain :

Madame *Vêto* avait promis
De faire égorger tout Paris,

n'était, en réalité, qu'une traduction en langage ignoble de quelques couplets de cour, composés par d'élégants gentilshommes dans des banquets qui suivirent la convocation des États généraux. Ce n'était pas le peuple qu'il fallait accuser de la dépravation politique, mais ces officiers libéraux, naguère les protégés de la reine, les marquis de Lameth et de Lafayette, qui présentaient leur noble souveraine comme un obstacle au mouvement de 1789, comme une

(1) Cette épithète se trouve souvent répétée dans les pamphlets publiés à l'époque de l'assemblée des notables. Je les ai donnés dans mon *Louis XVI*. M. de Lafayette joua un grand rôle d'opposition lors de cette assemblée.

étrangère, une Autrichienne, qui sacrifiait la France à sa famille. Des émissaires de bas étage propagèrent ces idées dans les faubourgs, sous les piliers des Halles, de manière à les faire accepter comme la vérité.

Ce fut surtout la presse, les mille feuilles volantes enfantées par la Révolution, qui transformèrent le cœur des femmes du peuple : quelques-unes de ces feuilles, s'adressant à la bourgeoisie éclairée, s'emparèrent de ses préjugés, de ses griefs, de ses jalousies contre la cour (1); on provoqua chez la femme du marchand, de l'avocat, du procureur, des manifestations qu'autrefois elle n'eût pas comprises; elle devint une citoyenne qui, la cocarde sur la poitrine, s'attelait en déshabillé aux brouettes du Champ de Mars pour la fête de la Fédération; comme dans les républiques grecque et romaine, la femme de la bourgeoisie prit goût pour le Forum, pour la place publique.

Aux harangères des faubourgs, aux dames des Halles, on parla la langue de la Révolution en style trivial, avec des plaisanteries immondes; peu à peu on arracha au cœur de ces

(1) La liberté de publier des journaux et des espèces de placards affichés dans les rues exista de fait depuis la convocation des notables.

femmes tous les vieux respects ; on les anima, on les surexcita violemment contre les objets qu'elles avaient aimés (1) : la religion, les prêtres, le roi Louis XVI, la reine, le dauphin ; on les accoutuma à pousser des cris hideux, à se grouper, à se réunir en sarabande hurlante, à chevaucher sur des canons, à porter des têtes sur des piques, et, au besoin, on les invita à pendre les calotins.

Dans ces démonstrations des Halles et des faubourgs, il faut faire la part des femmes éhontées, courtisanes ignobles qui espèrent toujours sortir libres et honorées dans un mouvement qui remue toutes les fanges de la société ; ces femmes étaient hardies, sans pudeur ; elles vivaient dans le contact incessant des cabarets de la place Maubert ou de la Cité. Les dames de la Halle, toujours un peu intéressées, présentaient des compliments, des bouquets à tous dans l'espérance d'une récompense ; elles descendirent la pente révolutionnaire peu à peu : elles présentèrent des bouquets à MM. de La Fayette, Bailly et Péthion, avec le même empressement qu'au roi et à la

(1) Camille Desmoulins fut le journaliste par excellence. Marat et le père Duchêne ne virent qu'après lui.

reine; elles en vinrent à offrir des fleurs à dame Guillotine. Je crois aussi que le triste usage des liqueurs fortes contribua à depraver la femme du peuple : à la joyeuse ivresse de la tonnelle avec les petits vins, qui inspiraient la gaieté dans la guinguette charmante, succéda l'ivresse par l'eau-de-vie qui donne le courage des mauvaises actions; on se donnait ainsi du cœur pour les crimes. L'ivresse chez la femme révolutionnaire devint une habitude, et dans les révolutions l'alcool a l'odeur du sang.



IV

Influence de la loi du divorce sur les femmes de la Révolution.

(1791 — 1793)

L'idée chaste et chrétienne du mariage avait été assurément ébranlée par le beau monde du xviii^e siècle ; il était de coutume alors dans la société élégante de ne prendre une femme que par convenance, pour grandir sa fortune et transmettre un nom patricien. Toutefois la loi du respect était observée, sauf quelques scandaleuses exceptions. La femme légitime était honorée dans la famille dont elle prenait le blason héréditaire, alors même qu'elle n'était pas aimée. Le gentilhomme gardait pour sa femme, quelquefois délaissée avec bruit pour une cour-

tisane, la déférence, le culte de la famille : ainsi le plus hardi de ces fanfarons de libertinage, le maréchal de Richelieu, environnait de toutes sortes d'hommages sa jeune épouse, mademoiselle de Guise (1), à qui Voltaire, si léger, écrivait ce spirituel badinage :

Un prêtre, un oui, trois mots latins,
A jamais fixent vos destins,
Et le célébrant d'un village,
Dans la chapelle de Monjeu,
Très-chrétiennement vous engage
A coucher avec Richelieu ;
Avec Richelieu, ce volage,
Qui va jurer par ce saint nœud
D'être toujours fidèle et sage.
(Nous nous en défions un peu.)
Et vos grands yeux noirs pleins de feu
Nous rassurent bien davantage
Que les serments qu'il fait à Dieu.

Pourtant Richelieu *le volage* restait d'une déférence parfaite et respectueuse pour la noble et jeune femme. Si Voltaire faisait du mariage une question de constance, s'il se fiait aux beaux yeux de mademoiselle de Guise pour le rendre

(1) J'ai écrit un petit livre sur le maréchal de Richelieu, comme épisode à mon travail sérieux sur le règne de Louis XV.

perpétuel, jamais le mot *de divorce* n'était prononcé ; on le considérait comme une idée huguenote mise en honneur par Luther, afin de faciliter les mauvaises passions des rois et des princes (1) ; le divorce était repoussé du foyer alors même que de grandes légèretés auraient pu le compromettre dans la force et la puissance d'une vie jeune et passionnée.

Cette idée d'indissolubilité était encore plus profondément enracinée dans la classe bourgeoise et parmi le peuple ; les séparations étaient rares. Il y avait des querelles de ménage comme toujours, des mots forts vifs échangés comme dans les comédies de Molière, entre Gros-Réné et Marinette ; mais on se raccommodait presque aussitôt, par cette pensée même que le lien était indissoluble et que la famille se fondait sur l'anneau béni, sur le *oui* et les *trois mots latins* dont parle Voltaire. On avait vu de grands scandales, par exemple, l'enlèvement de Sophie de Monnier par Mirabeau ; femme d'un président au Parlement de Besançon, Sophie avait suivi le fougeux écrivain en Suisse, en Hollande ; pour elle Mirabeau avait traduit Catulle,

(1) Comme dans les mariages de Henri VIII et dans les questions posées par le landgrave de Hesse.

les baisers de Jean Second, ces tendres et suaves accents de l'amour sensuel ; mais Mirabeau en était revenu au repentir auprès de sa femme et Sophie était rentrée dans le sein de la famille de son époux ; l'union n'était pas brisée et le foyer n'était pas éteint (1).

Après avoir démoli l'ancienne Constitution de la monarchie, l'Assemblée constituante devait, par la force des choses, remanier la propriété et dissoudre la famille. Il ne pouvait y avoir de révolutions sans ces faits accomplis : Par l'abolition du droit d'aînesse, elle détruisait le foyer domestique (2) par la négation du droit de librement tester et l'égalité du partage, elle jetait les fortunes dans des morcellements infinis. La Constituante couronna son œuvre en faisant du mariage un simple contrat civil qui pouvait se dissoudre par le divorce, rupture absolue entre les deux époux : divorce pour des cas déterminés, pour antipathie d'humeur même par consentement mutuel. Avec le caractère

(1) Cet enlèvement fit grand bruit ; Mirabeau, écrivain mercenaire, écrivit à la Bastille ces lettres boursoufflées qu'on ne peut relire aujourd'hui sans ennui.

(2) Mirabeau fut le plus grand adversaire des droits du père de famille et du foyer domestique : il avait à se plaindre de M. de Mirabeau, son père, dur économiste, insupportable pour sa famille.

léger de notre nation on devait largement user de cette faculté : se séparer quand on ne se plaisait plus par caprice, par fantaisie, n'était-ce pas admirable? Il suffisait que deux époux vissent en présence de l'officier de l'état civil déclarer qu'ils ne pouvaient plus vivre ensemble, pour que le divorce fût prononcé. Le *Moniteur* de l'année 1792, qui donne le chiffre des actes de l'état civil, porte habituellement le nombre de mariages célébrés par jour à Paris de 30 à 40, et le nombre des divorces de 10 à 15 (1) : de manière que par la marche du temps il devait s'en suivre un pêle-mêle de femmes à deux ou trois maris et d'enfants issus de plusieurs ménages.

Cependant le divorce fut voté à une majorité considérable : on fit des tableaux très-pittoresques des ennuis de la vie à deux, quand on devenait insupportable l'un à l'autre : on célébra le bonheur de se séparer de sa femme. Les poètes qui ne sont jamais en arrière pour célébrer les dépravations de mœurs et la joyeuse vie, chantèrent les douces conséquences du divorce et ils firent des couplets sur l'air du *pas*

(1) On publiait les divorces, comme aujourd'hui les décès, à la fin du journal.

redoublé, pour exalter la loi votée par la Constituante (1).

Honneur à nos législateurs
Qui, pesant toutes choses,
Du bonheur, vrais dispensateurs,
En augmentent les causes.
Ils donnent à la liberté
Une nouvelle force.
L'aurions-nous en réalité
Sans la loi du divorce?

La morale nous dit tout bas
Qu'on protège le vice ;
Vivre avec ce qu'on n'aime pas,
Ma foi, c'est un supplice!
L'hymen, dans ces débats fâcheux,
Attrape quelque entorse ;
Or, dans ce cas il vaut mieux
Invoquer le divorce !

Églé, n'aimez-vous pas vraiment
Cette loi généreuse,
Qui, par un heureux changement,
Pourra vous rendre heureuse ?
Semblable au vieux saule pleureur,
Qui n'a plus que l'écorce,
Votre époux est toujours grondeur :
Bénissez le divorce !

Aveu naïf et charmant ! On n'aimait plus sa

(1) *Recueil complet des chansons révolutionnaires*, livre assez rare ; année 1792.

femme, on la quittait avec liberté; n'était-ce pas un supplice que de vivre avec elle? Églé pouvait secouer le joug d'un mari grondeur, quoi de plus enivrant!

Sans entrer dans la question religieuse sur l'indissolubilité du mariage, il était évident que le divorce, surtout par consentement mutuel, allait ôter à la femme ce caractère de chasteté et de pureté, sa condition naturelle et sociale; quelle pudeur pouvait rester à la femme de plusieurs époux? Serait-elle aussi bonne gardienne d'un foyer qu'elle pouvait toujours désertier? Que deviendront les enfants? comment se perpétuerait la famille avec une femme à quatre maris successifs, toujours aimés ou délaissés à son gré!



**Destruction des couvents.
Le mariage des prêtres.
Les courtisanes étrangères.**

(1792 — 1793.)

L'éducation des femmes, sous l'ancien régime, commençait et s'achevait au couvent, douce retraite, souvenir aimé par la jeune femme, même au milieu des égarements de la vie. Aux jours de repentir, où étaient venues s'abriter mademoiselle de Lavallière et madame de Montespan? dans le couvent qui les avait élevées et les verrait mourir; c'était le lieu des premières amitiés, des plus tendres échanges et des charmantes impressions. Les couvents avaient résisté aux vives attaques de la Réformation et aux railleries des philosophes. Diderot avait écrit son livre infâme *la Re-*

ligieuse, mauvaise peinture de mœurs imaginaires (1). On avait parlé de vœux forcés, de fausses vocations. Colardeau, dans ses lettres d'*Héloïse et d'Abélard*, avait cherché à soulever les cœurs aimants contre la solitude des cloîtres (2); certes, bien peu de jeunes religieuses se plaignaient des rigueurs du couvent, des passions ardentes ou des feux d'amour qui éclataient sous le voile; sauf de rares exceptions, il n'y avait pas d'exemples de grilles du couvent violemment forcées. Dans le petit poème de *Ver-Vert*, Gresset avait représenté aussi sous le caquetage d'un perroquet le couvent comme un foyer de passions d'amour qui couvaient sous la cendre,

Désir de filles est un feu qui dévore,
Désir de nonne est cent fois pis encore.

Le roi Louis XVI, gros rieur dans ses goûts bourgeois, s'était très-amusé de *Ver-Vert*, jusqu'au point de désirer que le compliment de l'Académie à son avènement fut présenté par

(1) M. de Malesherbes et les économistes avaient favorisé ces publications afin de réaliser leur projet, qui était la destruction absolue des couvents afin de s'emparer de leurs biens.

(2) C'était une imitation de Pope.

Gresset « dont les vers avaient enchanté la reine (1). » *Ver-Vert* était pourtant une critique à peine déguisée de la vie du couvent, de l'éducation des jeunes filles ; et le roi applaudissait à ce désordre d'imagination ! On ne peut dire assez combien de mauvaises initiatives vinrent de la cour de Louis XVI.

En 1792, Picard fit représenter les *Visitandines*, charmante pièce, au reste, qu'il soumit au public quand la Révolution française brisait les couvents et en renvoyait les pieuses filles. Un jardinier ivre ouvrait les portes du cloître à un jeune premier d'opéra comique et à un Frontin insolent ; une vieille tourière chantait ses premières amours avec un abbé charmant :

Dans un monastère, à quinze ans,
Je n'étais que pensionnaire ;
Un jeune abbé des plus charmants
Logeait au prochain séminaire.

Et ce spirituel couplet était orné d'une musique délicieuse (2) et d'un air ravissant ; le succès fut de vogue et put accompagner l'exil

(1) Correspondance autographe du roi. (Voir mon *Louis XVI*.)
Le roi aimait les plaisanteries, même contre le clergé.

(2) La musique est de Devienne. On en répétait tous les airs, même dans les salons du grand monde.

des saintes filles. Les poètes ont de tristes à-propos : on put voir alors, par exemple, combien étaient vraies les déclamations des philosophes sur cette précieuse liberté à laquelle aspiraient les religieuses ; ces pieuses filles demandèrent presque unanimement à rester cloîtrées, et quand les portes furent ouvertes, les biens des couvents confisqués ; elles n'eurent d'autres aspirations que de retrouver la solitude et la vie en dehors du monde.

Cependant le mensonge se continuait ; on fit des déclamations et des pièces de théâtre sur le mariage des religieuses et des curés. Au milieu des scènes de 1793 on joua *les Dragons et les Bénédictines* (1), brutalité des vainqueurs qui mêlaient les sabretaches aux voiles des vierges, les casernes aux sanctuaires.

Bien des couplets furent chantés sur le bonheur de cette liberté, pour les religieuses qui n'en voulaient pas. On leur offrit les plaisirs du monde, les joies, les amours même, sous le linon et la gaze légère.

Et vous, dont les charmants appas
Se cachaient sous la toile,

(1) Cette pièce, œuvre libertine de Pigault-Lebrun, fut représentée en 1794, au théâtre de la Cité.

Sœur Luce ne regrettez pas
La guimpe ou le voile.
Venez, d'un costume nouveau
Essayer la parure,
L'amour vous offre son bandeau,
Et Vénus sa ceinture (1).

Pauvres filles ! à vous la ceinture de Vénus couronnée de roses, à vous qui préféreriez le martyre aux joies, aux vanités du monde ; et ces couplets, les poètes les publiaient dans l'*Almanach des Muses* ; on les chantait d'une voix avinée dans les rues de Paris, aux applaudissements de la foule.

A la destruction des couvents, les assemblées ajoutaient le mariage des prêtres que les poètes conviaient aux douces lois de l'hyménée ; on faisait chanter à un curé des couplets d'une niaiserie pastorale sur le bonheur du mariage (2).

Des habitants de ce hameau,
Ami sûr, guide fidèle ;
J'étais pasteur d'un troupeau,
Mais las ! pasteur sans pastourelle.

(1) Dans le recueil des chansons républicaines : ces couplets se chantaient sur l'air : *Philis demande son portrait*.

(2) *Almanach des Muses*, 1792. Les prêtres mariés étaient dispensés de certificat de civisme, et la société des Jacobins les admettait dans son sein.

Le nouveau code m'a permis
De faire une tendre folie,
Et de mes aimables brebis
J'ai pris la plus jolie (1).

Un curé transformé en pasteur de pastourelle et faisant une aimable folie ! c'était charmant ! comment ne pas être ravi ! Il n'y eut désormais d'éloge que pour les prêtres mariés et le plus bel exemple de patriotisme fut d'épouser une religieuse.

Ensuite au couvent qui donnait à la jeune fille par l'éducation tant d'idées de simplicité et de modestie, la Révolution substitua le pensionnat laïque, où des institutrices enseignaient une morale de convention, la mythologie et les devoirs des citoyennes. Dans les idées de l'antiquité, alors en grande faveur, on donnait un rôle politique à la femme qui devait paraître dans les cérémonies publiques, encourager et récompenser le patriotisme des héros. Les jeunes filles chantaient en chœur, comme à Athènes et à Sparte, des hymnes de guerre et de liberté.

(1) *Couplets chantés par un curé qui épouse une jeune sœur grise* (air de *la Croisée*). J'ai trouvé d'autres vers plus niais et plus infâmes sur le mariage des prêtres.

Et nous, sœurs des héros, nous, qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds ;
Si pour s'unir un jour à notre destinée
Les citoyens forment des vœux ;
Qu'ils reviennent dans nos murailles,
Beau de gloire et de liberté,
Et que leur sang dans les batailles
Ait coulé pour l'égalité (1).

Ces paroles pouvaient être belles assurément, mais elles devaient transformer le caractère de la femme française aimable, enjouée, s'occupant beaucoup jusqu'alors de chiffons et de modes. Dans la bourgeoisie, le commerce, la société mitoyenne, la femme attifée à la romaine ne fut que pédante et ridicule, mais dans les faubourgs, parmi les dames et les jeunes filles de la Halle, il en résulta une surexcitation des âmes, un oubli même des lois de l'humanité ; cette éducation était en parfaite harmonie avec les mœurs de ces femmes à cheval sur les canons qui étaient allées chercher à Versailles le boulanger, la boulangère et le petit mitron (1). Les meneurs virent tout le parti qu'ils pouvaient tirer de la femme ainsi façonnée. Le père

(1) *Une jeune fille* dans le *Chant du Départ*, paroles de Chénier, musique de Méhul.

(2) C'est ainsi qu'elles avaient nommé Louis XVI, la reine et le dauphin.

Duchêne se fit l'écho de ces rugissements des Halles et il les accompagna de son vocabulaire. Un petit huissier du nom de Maillard que ces dames employaient dans leurs querelles devint le grand meneur des Halles, tandis que les beaux parleurs, Hébert, Chaumette, Camille Desmoulins, sous les inspirations des clubs, se chargeaient de conduire et dominer les femmes du faubourg Saint-Antoine et Saint-Marcel. Il y avait parmi ces femmes plusieurs types ; les unes, d'une certaine beauté de formes, figuraient dans les cérémonies publiques, le bonnet rouge sur la tête, une pique à la main, ou bien une large cocarde à leur bonnet et sur leur poitrine. Ce costume avait quelque chose de pittoresque et presque d'élégant ; le bonnet rouge ornait parfaitement une belle tête blonde à cheveux flottants ; il relevait les traits mâles et prononcés, il donnait aux jeunes figures la physionomie de ces beaux affranchis qu'on voit sur les bas-reliefs de Rome (1) et les sacrifices de Mithras.

Les autres appartenaient à ces types vulgaires et dégoûtants des basses classes du peuple ; profondément blessées des inégalités de

(1) Voir les estampes. Cabinet de la Biblioth. impériale).

fortune, elles respiraient les plus mauvaises passions. Couvertes de haillons sales, la bouche béante, hébétée, elles faisaient groupe partout où il y avait des cris à vociférer ou des violences à accomplir ; elles couraient à la section, aux clubs avec une agitation de voix et de gestes ; les plus distinguées parmi elles avaient leur place marquée aux assemblées, où elles venaient tricoter durant les séances, et le classique Camille Desmoulins les avait comparées aux citoyennes de la Grèce penchées sur leur fuseau et travaillant pour leur famille et la patrie.

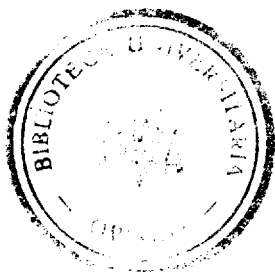
Dans cette cohue des Halles s'étaient mêlées quelques femmes étrangères, allemandes, belges, flamandes, accourues à Paris au bruit de la révolution ; les troubles publics ont un attrait pour certains caractères. Parmi ces étrangères, destinées à jouer un certain rôle, on pouvait distinguer Théroigne de Méricourt ; ce n'était pas une fille tout à fait de bas étage ; née à Liège d'un riche cultivateur, petite de taille, gracieuse de traits, venue à Paris quelques années avant la révolution, elle avait été aimée par de très-beaux gentilhommes, par des écrivains surtout, et ceux-ci l'entraînèrent dans le mouvement de la révolution ; elle était assidue à l'Assemblée constituante, où elle paraissait vêtue

en amazone (1) et se mêlant quelquefois aux députés de l'Assemblée. Théroigne de Méricourt descendait sur la place publique, et son petit costume faisait merveille au milieu des gardes-françaises et des soldats de Flandre qui fraternisaient avec le peuple. Ainsi pittoresquement accoutrée, elle donna le signal dans la journée du 10 août ; réunie aux insurgés, elle y déploya une certaine fièvre de sang jusqu'à désigner le vicomte de Suleau aux massacreurs qui le mirent en pièces. Cette charmante furie était devenue l'idole de la Gironde et la plus intime amie de Brissot (2). On a voulu justifier, grandir même Théroigne de l'assassinat de Suleau, vengeance d'un amour trahi et d'une séduction. Théroigne n'en était pas à ces premières et ardentes amours qui peuvent surexciter la vertu indignée ; c'était une courtisane politique

(1) Théroigne de Méricourt portait sur la tête un petit chapeau à la Henri IV qui lui allait fort bien.

(2) J'ajouterai à la notice sur Théroigne de Méricourt qu'elle fit, par l'ordre de Brissot, un voyage dans les Pays-Bas pour activer la propagande. Arrêtée par ordre des autorités autrichiennes, elle fut conduite à Vienne et reçue par l'empereur Léopold en personne. On croit qu'elle avait une mission secrète de Brissot. Pour achever cette notice, j'ajouterai que Théroigne devint folle, fut renfermée à la Salpêtrière où elle mourut en 1815.

qui en voulait à M. de Suleau, écrivain spirituel, pour ses rudes épigrammes et qui l'avait signalée comme la maîtresse du député Populus (la maîtresse du peuple); elle s'en vengea au 10 août en faisant porter la tête de l'écrivain sur une pique dans les faubourgs, sang ant étendard auquel on s'accoutumait parfaitement.





VI

Les dames constitutionnelles et politiques.

M^{mes} de Staël, de Genlis. — Buffon.
Olympe de Gouges.

(1790 — 1793)

Chaque époque a son salon de femmes savantes, et Molière n'a fait que prendre sur le fait un ridicule éternel ; seulement la nuance du pédantisme change ou se modifie avec les temps. Après les *précieuses* de l'hôtel de Rambouillet, les salons de la philosophie et de l'encyclopédie au XVIII^e siècle. En 1789, on eut les femmes constitutionnelles qui eurent la prétention de régénérer l'État.

Le souffle constitutionnel vint de Genève et de madame Necker. La riche maison de banque Vernet, établie à Paris, avait un commis fort

intelligent, capable d'affaires avec beaucoup de prétention aux études d'économie politique ; son nom était Jacques Necker, d'origine genévoise. Par son activité personnelle et la confiance de ses commanditaires, M. Necker avait amassé une fortune considérable (1) et il épousa la fille et l'héritière d'une famille provençale qui portait le nom de Nasse, réfugiée en Suisse à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. Madame Necker, douée de beaucoup de grâce et d'activité, réunit dans son salon tout ce que l'école encyclopédique avait de plus avancé ; pour se rendre populaire et rester à la tête de l'opinion, madame Necker se fit la trésorière de la souscription qui vota une statue à Voltaire ; ce zèle philosophique lui mérita de jolis vers du patriarche de Ferney qui furent lus avec transport par cette société.

Quelle étrange idée est venue
Dans votre esprit sage, éclairé,
Que vos bontés ont égaré,
Et que votre peine est perdue !
A moi, chétif, une statue !
Je serai d'orgueil enivré :

(1) Dans mon livre sur *les Fermiers généraux et les Financiers*, j'ai donné une notice fort étendue sur M. Necker.

L'ami Jean-Jacques a déclaré
Que c'est à lui qu'elle était due (1).

Être loué publiquement par Voltaire, c'était s'assurer un immense crédit sur l'opinion, et madame Necker en profita pour seconder les projets politiques de son mari et son ambition du pouvoir. Dans le salon de madame Necker se réunissaient les grands seigneurs éivrés des doctrines nouvelles, les ducs de La Rochefoucauld, de Montmorency, Talleyrand (2), les marquis de Lafayette et Rochambeau; puis des écrivains, des journalistes qui célébraient à l'envi les idées économistes; et ce fut sous l'influence de ce parti que s'ouvrit si large la carrière politique de M. Necker, désormais considéré comme le seul financier capable de restaurer le crédit : sa popularité fut immense et sous ses yeux, sous les charmes de cette force d'opinion, s'élevait une jeune fille enthousiaste des talents de son père (3), travaillant jour et nuit avec lui; éprise de ses écrits à ce point de les copier de sa main à la dérobée ;

(1) Poésies légères de Voltaire, 17.

(2) M. de Talleyrand avait un goût toujours très-prononcé pour les opérations financières.

(3) Elle s'appelait Anne-Germaine-Louise Necker.

mademoiselle Necker, fort laide, mais avec de la fortune, fut recherchée en mariage par le baron de Staël qui représentait la Suède à Paris ; diplomate de second ordre, d'une intelligence limitée (1). A l'ambassade la jeune femme continua, doubla le salon de sa mère. Loin d'être enseignée, éclairée par la chute de Necker, la baronne de Staël s'enthousiasma de la Constitution, comme si elle avait été du comité qui l'avait rédigée ; elle fut l'âme de cette coterie constitutionnelle dirigée par M. de Narbonne, qui croyait à la force, à la durée de la Constitution de 1791 avec un roi au sommet et la république partout.

Il faut rendre cette justice à madame de Staël qu'elle persista dans ses opinions avec un grand courage ; l'ambassadeur de Suède fut un des diplomates qui restèrent à Paris durant les orages de la révolution ; madame de Staël, fidèle à ce dogme du gouvernement représentatif, voulut l'appliquer à toutes les situations, elle devint une femme politique de premier ordre ; nous la retrouverons sous le Directoire à la tête d'un salon considérable, et la Constitution de

(1) Éric Magnus, baron de Staël-Holstein, représentait le régent duc de Sudermanie qui gouvernait au nom de Gustave IV.

l'an III, pour ainsi dire, fut son ouvrage. Cette Constitution établissait le système du balancement des pouvoirs sans roi.

Avec des prétentions aux fortes idées et des goûts littéraires très-variés, Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin avait été élevée d'une façon assez étrange, comme le voulait l'éducation d'alors, prétentieuse et sentimentale. Bonne vieille, elle nous apprend dans ses *Mémoires* (1) que, jusqu'à l'âge de douze ans, elle avait toujours été déguisée en Amour avec des ailes et un carquois sur l'épaule; elle reçut avec sa mère une somptueuse hospitalité de M. de la Popelinière, le fermier général, l'homme le plus galant, le plus généreux et l'on ne sait à quel titre. Dans la résidence de M. de la Popelinière, à Passy, mademoiselle Ducrest composait des proverbes et enchantait la société par son prodigieux talent sur la harpe. Toute jeune fille, elle épousa le marquis de Sillery de Genlis, d'une famille dévouée à la maison d'Orléans; aussi la jeune mariée obtint une charge de cour auprès de la duchesse de Chartres et prit le titre étrange et bien mâle de *gouverneur des princes*. La mar-

(1) Madame de Genlis a écrit ses *Mémoires* avec une grande naïveté d'aveu et la prétention d'une vieille femme qui veut faire savoir qu'elle fut très-jolie et très-courtisée.

quise ambitionnait les conditions et les attributs de l'homme et la vie politique.

Tout en produisant d'abondantes œuvres littéraires, madame de Genlis, par sa position et sa charge, put aspirer à un rôle actif dans le parti d'Orléans ; elle assista au lendemain de la prise de la Bastille avec ses élèves mêlés au peuple ; elle dansa avec beaucoup de grâce dans le jardin du Palais-Royal ; madame de Genlis tenait les jeunes princes par la main. La maison d'Orléans avait besoin de caresser les idées et les passions des multitudes pour arriver à son but. La prétention de madame de Genlis fut surtout d'exercer une influence sur les hommes importants de l'Assemblée ; elle se lia étroitement avec Mirabeau et Bailly.

Le marquis de Sillery-Genlis tenait une grande maison ; on y sablait les vins exquis sans s'inquiéter si dans la rue on chantait *la Carmagnole* ; et la marquise, à trente ans, faisait les honneurs de ce salon, avec un charme particulier, à Danton, à Camille Desmoulin, à Barrère, les gourmands, les raffinés de la Montagne. Péthion l'accompagna dans un voyage à Londres, à cette époque où la maison d'Orléans avouait hautement ses desseins de faire passer la couronne à la branche cadette.

Madame de Genlis en préparait la voie par ses pamphlets, par ses livres, par sa gracieuse intervention auprès de Pethion et de Dumouriez; Barrère fut le tuteur de la mystérieuse Paméla qui devint lady Fitz-Gerald par son mariage inespéré.

Dans son hardi pamphlet *sur Brissot dévoilé* (1), Camille Desmoulins a donné quelques charmants détails sur le doux empire de madame de Genlis. « J'étais allé rue Neuve-des-Mathurins dîner chez Sillery qui, malgré sa goutte, avait lui-même frotté le parquet avec de la craie, de peur que le pied ne glissât aux charmantes danseuses. Madame de Sillery (madame de Genlis) venait de chanter sur la harpe une chanson pour inviter à l'inconstance, et mesdemoiselles Paméla et de Sercy dansaient une danse russe voluptueuse à la ronde. » Ainsi les trois syrènes du parti d'Orléans, les déesses du Raincy et de Monceaux avaient pour mission d'apaiser et d'énerver les Montagnards.

Le Raincy, en effet, devint le petit Versailles

(1) C'est le fameux pamphlet qui porta un coup mortel aux Girondins. On dit que Camille Desmoulins s'en repentit ensuite et qu'il s'écriait en gémissant : « C'est moi qui les ai tués. »

de la révolution : admirable retraite dont madame de Buffon (1) faisait les honneurs avec beaucoup de grâce. M. le duc d'Orléans y invitait les plus ardents promoteurs des journées populaires; on y buvait les meilleurs vins, on y avait une cuisine exquise; les femmes, d'un grand goût de toilette, charmaient les heures de la nuit où l'on jouait un jeu d'enfer (2). Quand la terre brûlait sous les pieds et qu'on avait besoin de se distraire, on allait à Monceaux, beau parc dessiné d'après les idées mythologiques de madame de Genlis, coupé de lacs, de collines, de temples, de cascades et de tombeaux antiques, comme une villa de Rome.

Après les débats les plus orageux de l'Assemblée on se rendait à ce parc de Monceaux, que Marat appelait le Trianon de Paméla. Au milieu des fêtes de nuit les plus ravissantes, on y délibérait sur la nécessité d'une journée populaire; les femmes y jouaient un grand

(1) C'était la femme du comte de Buffon, colonel de cavalerie (le fils du naturaliste). Louis XV avait érigé la terre de Buffon en comté. Ce Roi, si juste appréciateur des mérites, avait comblé de biens et d'honneurs le comte, qui ne s'appelait, dans l'origine, que du nom très-bourgeois de Leclerc.

(2) C'est cette belle terre du Raincy que l'on morcelle et déchiqète aujourd'hui en petites maisonnettes.

rôle : mesdames de Genlis, de Buffon, de Ser-cy, et surtout une héroïne de révolution qui eut alors une certaine renommée, Olympe de Gouge, femme littéraire connue par quelques pièces de théâtre et par la publication de romans à la mode. Olympe s'éleva tout à coup au titre d'écrivain politique pour exalter le duc d'Orléans et Mirabeau. Fondatrice de la société populaire des femmes, association un peu ardente et grotesque, elle aida singulièrement la révolution française : on ne voyait partout que les livres politiques d'Olympe de Gouge, qui publia *Mirabeau aux Champs-Élysées*, *l'Entrée de Dumouriez à Bruxelles*, toujours pour exalter la maison d'Orléans. Au Raincy, à Monceaux, Olympe de Gouge improvisait des odes, des cantates qui retentissaient parmi le peuple ; parfaitement connue de l'Assemblée, des comités et des ministres, Olympe de Gouge (1) fut envoyée en mission dans la Belgique et auprès de Dumouriez qu'elle trouva à la tête de son armée, entre deux jeunes filles qui lui servaient d'aides de camp, les demoiselles Fernig, les amies de Paméla, les élèves

(1) Olympe de Gouge, traduite au tribunal révolutionnaire, fut condamnée comme complice de Dumouriez, et mourut fort courageusement le même jour que le comte de Buffon.

de madame de Genlis. Dumouriez était fort viveur et galant; il aimait les belles dames comme toute son époque, et déjà l'on parlait des déesses de la liberté.



**Les Tricoteuses. — Les déesses de
la Raison et de la Liberté.**

(1793 — 1794)

Toutes ces dames constitutionnelles, d'une éducation élégante et toutes du monde, ne voulaient pas, ne présentaient même pas les conséquences sanglantes ou désordonnées des doctrines qu'elles développaient dans leurs livres, leurs narrations, leurs démarches; elles avaient trop de distinction pour s'assimiler aux courtisanes qui, à la façon de Téroigne de Méricourt, excitaient les soldats à désertier leur rang au chant de *la Carmagnole*. Quand Olympe de Gouge fondait la société populaire ou club *des femmes*, elle ne croyait pas prêter

la main à des scènes de débauches et de dissolution.

On serait injuste envers les personnages considérables de la révolution française, si l'on disait d'eux qu'ils dépravèrent la femme. Les Jacobins s'étaient fait des idées de vertus privées; ils rêvaient la matrone romaine; leurs discours étaient remplis d'éloge pour les dignes citoyennes qui remplissaient leurs devoirs d'épouses et de mères (1); ils voulaient tout à fait bannir la courtisane de l'ordre social et imposer aux femmes des idées d'abnégation et de sacrifices. Il n'est pas un chant patriotique de Chénier qui ne fasse intervenir la mère, la jeune épouse pour exciter les guerriers aux combats. Ce plagiât de l'antiquité spartiate pouvait avoir son côté ridicule, mais il n'avait rien d'immoral et d'impudique.

(1) On trouve la strophe suivante dans le *Chant du Départ* de Chénier :

UNE MÈRE DE FAMILLE.

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes;
Loin de nous de lâches douleurs,
Nous devons triompher quand vous prenez les armes,
C'est aux rois de verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie,
Guerriers, elle n'est plus à vous;
Tous vos jours sont à la patrie,
Elle est votre mère avant nous.

Dans les Assemblées, les femmes venaient s'asseoir aux tribunes publiques, un tricot à la main, pour montrer l'image du travail dans l'accomplissement d'un devoir politique; quelques-unes mêmes y assistaient entourées de leurs enfants, comme on voit les matrones romaines sur les bas-reliefs antiques : elles se passionnaient pour les doctrines et les orateurs célèbres dont la parole ardente « émouvait les masses (1). » Les femmes, dans la voie du bien comme dans celle du mal, vont vite à l'extrême; quand elles ont une passion au cœur, elles aiment ou détestent profondément; les harangères, qu'on appelle les furies de la guillotine, étaient arrivées à cet enthousiasme du sang, plus par fanatisme que par un cupide intérêt; il fallait faire la part de la situation fatale de Paris affamé, du caractère sombre des événements qui souvent semblaient accuser un parti de toutes les douleurs de la République, et alors ces femmes déchiraient de leurs ongles ceux qu'elles croyaient coupables, comme les bacchantes de la fable avaient mis Orphée en lambeaux; l'ivresse ne vient pas toujours du vice.

(1) La commune de Paris fit allouer un salaire de deux livres aux femmes qui assistaient aux séances de la Convention.

La révolution, comme tout ce qui est peuple et fait par le peuple, multipliait les fêtes publiques, les dénombrements, les démonstrations solennelles, et les femmes y furent appelées comme les artistes du cœur. Il s'était élevé au sein de la Convention, dans la commune de Paris, une école de purs matérialistes, qui s'occupait surtout de la beauté, de la forme : pour eux le monde ne devait avoir que deux idoles : la Raison et la Liberté. Pour personifier ces deux idées et les rendre sensibles à tous, la commune de Paris rechercha dans les théâtres, dans le monde, les beautés les plus parfaites, et leur assigna des rôles dans ce nouveau paganisme ; la Raison dut être une beauté mâle, sévère et forte ; la Liberté, plus jeune et svelte, devait être figurée sous les traits de la grâce et de la beauté. A ces divinités, on ne voulait d'autres costumes que le nu et les draperies. Des cassolettes d'or brûlèrent devant les autels un pur encens et des parfums ; on eût dit une page déchirée de l'histoire de Lacédémone : comme les artistes dominaient dans la révolution, ils drapèrent leur modèle à l'antique pour le consacrer au nouveau culte (1).

(1) La Bibliothèque impériale, collection des Estampes(1794),

La Convention nationale célébra des fêtes en l'honneur de la Nature et de la Raison ; quand la Constitution de 1793 fut proclamée au Champ de Mars, on éleva partout des autels aux nouvelles divinités. A la place de la Bastille, sur le sommet d'une haute montagne, s'éleva une immense statue dont les mamelles jetaient de l'eau pure et du lait, avec les formes de l'Isis antique, l'âme de l'univers. Le président Hérault de Séchelles, une des plus belles figures de l'ancien parlement (1), recueillit, une coupe à la main, cette eau et ce lait qu'il but, en célébrant les bienfaits de la Nature ; sur chacun des autels particuliers élevés depuis les boulevards jusqu'à l'École militaire, de jeunes citoyennes, à peine vêtues, représentaient la Nature bienfaisante et généreuse. Mais la divinité Raison dominait toutes les autres et son culte devint public et national. La commune de Paris choisit pour honorer la Raison les maître-autels de Saint-Roch et de Notre-Dame de Paris, dont les saintes images furent violées. Il y eut à cette

conserve plusieurs gravures sur ces fêtes ; elles sont d'un burin très-fini.

(1) Hérault de Séchelles, d'une grande famille parlementaire, avocat-général au parlement de Paris, avait été spécialement protégé par la reine Marie-Antoinette.

occasion une fête solennelle, et la Convention tout entière assista à l'inauguration des nouveaux temples ; des hommes très-graves prirent au sérieux ces cérémonies théâtrales ; leur éducation avait été faite avec les livres de Diderot, du baron d'Holbach et d'Helvétius ; ils croyaient rendre un service à l'humanité en élevant la Raison sur les ruines de ce qu'ils appelaient les préjugés. L'histoire doit moins en vouloir aux révolutionnaires convaincus, qu'aux encyclopédistes charlatans ou pervers qui avaient propagé ces idées sans en comprendre l'avenir.

A Notre-Dame, le beau diseur Chaumette (1) développa cette pensée avec une admiration amoureuse de la Nature, rayonnante sous les traits d'une actrice, mademoiselle Maillard, demi-vêtue, et il la proclama la perfection dans le beau ; il l'adora sur l'autel, tandis qu'un vil histrion insultait odieusement les antiques croyances de la femme chrétienne (2).

(1) Le procureur général de la Commune Chaumette avait un grand charme dans la parole ; ses discours sont des espèces d'idylles à la Gesner ; le *Moniteur* les a précieusement recueillis.

(2) L'acteur Dugazon joua un bien vilain rôle dans toutes ces représentations théâtrales.

Sur les autels de Marie
Nous plaçons la Liberté;
De la France, le Messie,
C'est la sainte Égalité.
Nos forts sont nos cathédrales,
Nos cloches sont des canons,
Notre eau bénite des balles,
Nos *oremus* nos chansons (1).

Ainsi partout le fanatisme de la force matérielle substitué aux douces croyances, « l'eau bénite désormais serait des balles, et les *Oremus* des chansons ! » Tel devait être le nouveau culte de la Raison, et ceux qui proclamaient ces étranges doctrines osaient les prêcher dans les chaires avec une publicité éclatante.

Les chaires où l'Imposture
Préchaît l'imbécillité,
Où l'on damnait la nature
De par la divinité,
Aujourd'hui purifiées
Servent à la vérité
Pour vanter nos destinées,
La Vertu, l'Égalité.

Et Léonard Bourdon, éducateur des jeunes hommes (2), agenouillé devant mademoiselle

(1) Couplet sur le déplacement des saints (sur l'air : *Aus-
sité que la lumière*), par le citoyen Valcour,

(2) Léonard Bourdon était en effet chef d'institution à la tête

Maillard, placée sur l'autel, chantait en strophe quelques-unes de ces odieuses épithètes contre l'Église et les prêtres errants et proscrits; les vainqueurs, implacables contre l'idée religieuse, la poursuivaient de leur brutalité.

Voûtes si longtemps profanées
Par le plain-chant des calottins,
Vous ne serez plus parfumées
Que par l'encens républicain.

Français, la Vérité qui brille à tous les yeux,
La Liberté, l'Égalité, voilà quels sont nos dieux (1).

Je ne sais si mademoiselle Maillard devait se complaire au milieu de ces adorations et si ces parfums l'enivraient; elle était comédienne et jouait son rôle; mais il est certain aujourd'hui (les documents des sections le constatent) qu'un bon nombre de femmes honorables durent remplir dans ces pompes du paganisme, le rôle de la déesse Raison qui leur était forcément

d'un pensionnat. On trouve de lui *l'Hymne patriotique à l'inauguration du temple de la Raison*, par le citoyen Léonard Bourdon, membre de la Convention nationale, sur l'air de *la Marseillaise*.

(1) Chénier, le philosophe, fit aussi une hymne sur l'inauguration du temple de la Raison, musique de Gossec. (20 brumaire an II.

assigné. D'après les renseignements recueillis, si quelqu'une de ces citoyennes (comme on les nommait alors) (1) agirent spontanément par conviction, par amour de ces idées ardentes et théâtrales, d'autres y furent entraînées par la crainte de compromettre leur famille en refusant de donner un témoignage public de leur civisme. A cette époque les moindres actes étaient attentivement surveillés; la vie était dans la rue; des femmes respectables, de jeunes filles d'honnêtes maisons bourgeoises se transformèrent en déesses de la Liberté ou de la Raison et processionnaient dans les fêtes publiques, dans les banquets fraternels, ou dansaient en chœur autour des arbres de la liberté. Ces femmes chantaient des couplets bizarres pour célébrer la fraternité même de la gamelle, sur l'air de *la Carmagnole*.

Savez-vous pourquoi, mes amis,
Nous sommes tous si réjouis ?
C'est qu'un repas n'est bon
Qu'apprêté sans façon.
Mangeons à la gamelle,
Vive le son
Du chaudron (2)!



(1) J'aurais pu en dresser une liste; mais pourquoi signaler des actes qui furent faits contre le cœur.

(2) *La Gamelle*, chanson populaire (novembre 1794).

Dans cette catégorie de femmes républicaines, il faut placer madame Momoro, la fille d'un graveur très-habile du nom de Fournier ; toute jeune elle avait épousé l'imprimeur Momoro, remarquable typographe (1), le plus célèbre coryphée du club des Cordeliers, fanatique sincère du culte de la Raison, avec Hébert et Chaumette. Au milieu des solennités de la révolution, ce fut madame Momoro qui représenta la déesse Raison, comme mademoiselle Maillard reproduisait la Beauté et la Nature. C'était une femme charmante, d'une taille bien prise ; ses cheveux noirs descendaient jusqu'à sa ceinture ; elle portait sur sa tête le bonnet phrygien ; à sa main était une pique, un manteau ou peplum bleu étoilé l'enveloppait en laissant voir des formes d'une perfection antique. Devant ces deux figures plastiques de la Raison et de la Nature, la Convention tout entière et le peuple s'agenouillaient (2).

(1) Momoro était aussi libraire.

(2) Momoro, compris dans la conspiration d'Hébert et de Chaumette, fut conduit à l'échafaud en avril 1794.

VIII

Madame Roland et les Girondins.

(1789 — 1793)

Ce fut devant l'influence de ces citoyennes ardentes et jacobines que s'évanouit le pouvoir éphémère de quelques autres femmes entrées les premières dans les voies de la révolution. Si les classes moyennes ont quelques aptitudes pour le gouvernement des sociétés dans les temps calmes, elles ont aussi comme défauts dominants, la jalousie des supériorités et une certaine imprévoyance dans les idées qu'elles adoptent et propagent ; aussi, en 1789, l'irritation de la bourgeoisie contre les classes supérieures avait fait proclamer avec enthousiasme les principes destructeurs de tout gouvernement régulier, sans pressentir qu'on ne pose pas

des limites aux principes et que la multitude en tire des conséquences pour marcher logiquement au but.

La Constitution extravagante de 1791 avait conduit nécessairement à la République (1) et la bourgeoisie ne l'avait pas vu. La classe moyenne, par ses représentants les plus chers, les Girondins, avait voulu obtenir un résultat impossible : contenir les masses émues au moyen d'un système d'ordre et de bonheur placide sous une République fédérative et provinciale ; après avoir sonné le tocsin du 20 juin, du 10 août 1792, à l'aide du peuple de Paris, la Gironde voulait contenir, arrêter ce peuple et poser des limites à ses caprices sanglants de souveraineté. Là fut la cause de sa défaite.

Madame (2) Rolland aspirait à la direction de ce parti de républicains modérés qui se croyait capable de comprimer, de contenir la démocratie et de faire de la France une République ou une ligue Achéenne élégante, heureuse et lettrée, avec le système fédéral pour base, comme en

(1) Cette Constitution produisit l'Assemblée législative, qui proclama les confiscations, les proscriptions et provoqua la guerre. C'est une histoire à écrire.

(2) M^{me} Rolland, née en 1754, avait déjà trente-six ans accomplis quand elle devint l'Égérie de la Gironde.

Suisse, le rêve de toute une époque. Née vers le milieu du XVIII^e siècle, Manon-Jeanne-Philipon, était aussi la fille d'un graveur, comme la citoyenne Momoro (les artistes sont enthousiastes), vivant dans une condition modeste à Paris; elle avait fait son éducation littéraire avec Mabli, Rousseau et *la Vie des hommes illustres* de Plutarque, livre fort dangereux pour les jeunes âmes qui s'exaltent et se passionnent; toutes les destinées ne peuvent pas aspirer à de grandes actions, la vie simple et paisible est notre lot commun. Mademoiselle Philipon avait passé à travers le couvent, sans s'empreindre des douces croyances; elle avait copié de sa main *la Nouvelle Héloïse et le Contrat social*, mélange de passions fausses et de dissertations lourdes et niaises. Ce fut dans ces dispositions d'esprit qu'elle épousa Jacques Rolland, de vingt ans plus âgé qu'elle, alors inspecteur du commerce et des manufactures, poste qu'il tenait de la bonté de Louis XV (1). Rolland, fort orgueilleux, avait pris un nom de fantaisie qu'il voulait rendre

(1) Le roi Louis XV fut le grand protecteur des manufactures, arts et métiers. M^{me} de Pompadour donnait l'impulsion. Louis XV est le roi le plus mal jugé. J'ai cherché toujours à retirer l'histoire de l'ornière dans laquelle on l'a traînée.

sérieux par des lettres de noblesse, celui de la Patrière. Austère intrigant, d'une certaine science dans les arts et métiers, il avait publié divers traités sur ces matières, et madame Rolland s'était associée à ses travaux, à son ambition, à sa fortune. Les sollicitations actives d'une spirituelle femme dans les bureaux ministériels obtinrent pour le mari l'inspection supérieure des manufactures de Lyon, avec 12,000 francs de traitement. Madame Rolland était une petite femme à la figure grassouillette et peu distinguée, ses cheveux noirs rattachés par un ruban rose tombaient ruisselants sur ses épaules comme la Julie du lac et des châtaigniers; d'une parole vive et sérieuse à la fois, elle était enthousiaste dans ses admirations, à ce point de manifester tout haut sa haine contre les Genèveois qui n'avaient pas encore élevé une statue à J.-J. Rousseau (1).

La révolution dut être saluée avec bonheur par madame Rolland, au milieu des ivresses de cette nation qui rêvait déjà de Rome et de Sparte. Madame Rolland entra dans le journalisme, et ses ardents articles du *Courrier de Lyon* furent très-remarqués; chaque époque a

(1) Elle fut si ridicule dans un voyage qu'elle fit à Genève en 1787, que les syndics la prièrent de sortir de la ville.

son style, et l'on sourit aujourd'hui quand on relit les phrases vulgaires qui alors remuaient les masses. Appelée à Paris par ses projets et ses ambitions, madame Rolland s'y fixa. Cet atmosphère convenait seul à son tempérament politique, la carrière était ouverte à toutes les ambitions. Madame Rolland se lia avec Pethion, Brissot, Barbaroux et les autres députés de la Gironde, esprits médiocres et déclamateurs, un seul moment logiques quand ils appelèrent hardiment la République sous la Constitution de 1791, en proclamant la déchéance du roi. A cette singulière époque où l'agitation était partout, un étrange conseil fut donné à Louis XVI, ce fut de former un ministère choisi tout entier parmi les républicains, sous la présidence du général Dumouriez (1). Dans cette combinaison singulière, Rolland fut appelé au ministère de l'Intérieur; sa femme avait tant contribué à sa fortune par l'exaltation de ses idées et ses intrigues avec le parti Brissot, qu'on put dire que le ministre de l'Intérieur était tombé en quenouille; le véritable ministre c'était madame Rolland. En révolution souvent un ridicule grossier, une vulgarité vous élève au-dessus de

(1) Ce ministère fut formé en avril 1792.

110 ten

tous ; le ministre Rolland devint très-populaire parce qu'il affectait d'aller à la cour en costume bourgeois avec des cordons de cuir au lieu de boucles d'argent à ses souliers ; l'étiquette n'est que le costume de la vie et l'homme qui entretrait dans un bal avec des bottes éperonnées manquerait aux convenances. Dans les époques passionnées, au contraire, ces sortes d'impertinences sont saluées par les applaudissements de tous, et Rolland devint un grand ministre, un Sully, un Colbert, parce qu'il portait le vêtement brun sans poudre, ni jabots de dentelles (1).

Ce fut un bien autre enthousiasme quand, sur le refus du Roi de sanctionner les dures proscriptions contre les prêtres, le ministre Rolland écrivit sous la dictée de sa femme son insolente lettre ! Quel respect pouvait-il rester à un pouvoir qu'on insultait ainsi à la face ? Louis XVI renvoya ce ministère de gens mal élevés. Dans les clubs, à l'Assemblée législative, cette lettre fut couverte d'applaudissements : la citoyenne Rolland fut dès lors initiée à tous les mouve-

(1) La Gironde espérait rester maîtresse des affaires, amener la déchéance ou l'abdication de Louis XVI avec une régence pour le dauphin, dont le marquis de Condorcet serait le précepteur.

ments, à l'insurrection du 10 août spécialement, et lorsqu'après la déchéance de Louis XVI, un Conseil exécutif fut formé, Rolland reprit le ministère de l'Intérieur (1); sa femme arrivait enfin à sa chère République, à la réalisation de ses idées, à l'application de ses rêves, à l'idéalisme de la souveraineté populaire. Le pouvoir se plaçait non pas sous son éventail, mais sous son jupon et sous ce disgracieux bonnet que l'on portait alors avec la large cocarde tricolore.

Dès ce moment le salon de madame Rolland devint le centre du gouvernement, de l'administration publique et du bel esprit de la Gironde. Après avoir renversé un trône, ces déclamateurs insensés de la Garonne et de la Provence s'imaginaient qu'ils allaient gouverner paisiblement sans obstacle (2). Le nouveau Conseil provisoire se composait de deux éléments : des Montagnards représentés par Danton, plein de feu et d'énergie, et des Girondins qui entouraient le ministre Rolland, le plus incapable des intrigants politiques, sous l'ascendant de sa

(1) Le 12 août 1792.

(2) Ils firent décréter une Convention pour imiter l'histoire d'Angleterre. Les élections se firent sous l'impression et la terreur des massacres de septembre.

femme, bel esprit qui tenait l'emploi d'amoureuse de province auprès du député Barbaroux, une des physionomies les plus vulgaires des Bouches-du-Rhône. Une rivalité de ménage vint encore compliquer cette situation. Les citoyennes Danton et Camille Desmoulins, petites bourgeoises de la *Cour de commerce*, ne pouvaient souffrir madame Rolland ; il y avait beaucoup d'affectation sentimentale dans la maison des Duplessis, Desmoulins et Danton. A quelques jours des massacres de septembre, tous ces couples amoureux contemplaient dans leur maison de campagne de Cachan les tendres becquêtements d'oiseaux et les amours des poules délaissées (1).

Les citoyennes Desmoulins et Danton ne pouvaient donc souffrir la citoyenne Rolland ; elles applaudissaient aux attaques mortelles de Marat et de Fréron contre le salon de madame Rolland. La souveraine littéraire et politique du ministère fondait des journaux, écrivait des articles contre la Montagne ; et sans scrupule elle corrompait la presse de chaque département pour en obtenir des assentiments et des éloges. La corruption du ministère de madame Rolland

(1) Voir les lettres sentimentales et curieuses de M^{me} Desmoulins à Fréron, alors au siège de Toulon : février 1794.

devint un axiome (1); jamais madame de Pompadour n'avait plus largement payé l'éloge que ne le faisait la déesse de la Gironde qui poussait de toutes ses forces au fédéralisme provincial.

Les Girondins subirent la peine du talion : ils avaient voté la mort du Roi, moins par conviction que par lâcheté; à leur tour ils furent attaqués, menacés par les ardents Montagnards qui poursuivirent le ministre Rolland et sa femme, avec un tel acharnement qu'après la démission même du ministre, ils le dénonçaient et le proscrivaient encore; les grandes popularités de la Législative : Péthion, Brissot, Rolland, étaient déchirés à coups d'ongles par Camille Desmoulin et Marat. Les Girondins avaient voulu se séparer de toute responsabilité dans les massacres de septembre (2); ils en évoquaient le souvenir sanglant, moins par indignation que pour rendre leurs adversaires odieux; ceux-ci, appuyés sur les masses, signalaient Rolland et ses amis comme des traîtres et des corrompus

(1) Il fut dépensé près de trois millions à faire ou acheter des journaux; ces accusations furent formulées à la tribune.

(2) Il résulta d'un débat de plus de huit jours dans la Convention que si les Girondins n'avaient pas massacré, ils avaient philosophiquement assisté aux massacres, et que Péthion était aussi coupable que Marat.

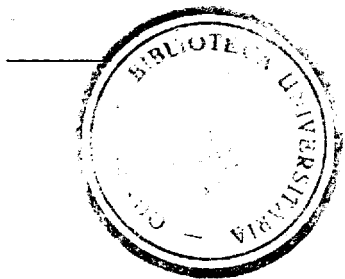
qui, d'accord avec Dumouriez, voulaient morceler et vendre la République. La lutte continua de cette manière, ardente, acharnée, jusqu'à l'insurrection du 31 mai ; les Girondins furent proscrits. Au pouvoir ils n'avaient montré que des petites passions et une incapacité profonde ; un pamphlet de Camille Desmoulins avait suffi pour les dévoiler et les perdre (1).

Madame Rolland bientôt arrêtée fut traduite devant le tribunal révolutionnaire ; elle y parut ce qu'elle avait été toute sa vie, théâtrale jusque dans son costume ; l'éducation philosophique l'avait rendue insensible à toute idée religieuse ; elle ne désavoua ni ses amis, ni ses principes ; elle portait avec grâce un déshabillé coquet : la taille serrée par un ruban tricolore, ses cheveux, que le bourreau allait bientôt couper, flottaient à la Julie ; condamnée à mort, elle philosophe jusqu'au dernier moment, et dévorée de la passion d'écrire, sur la fatale charrette elle demanda quelques minutes pour résumer ses idées et ses impressions à la face de l'échafaud ; point de prêtres, ni de prières : ses dernières paroles furent quelques pensées de *l'Émile* et un souve-

(1) C'est le remarquable pamphlet de Camille Desmoulins dont j'ai parlé et publié sous ce titre : *Brissot dévoilé*, décembre 1793.

nir de *Plutarque* (1). Les *Memoires* de madame Rolland révèlent une vie que l'éducation avait faussée; elle voulut jouer le rôle d'un homme politique; elle compromit le parti girondin, le plus méprisable de tous, parce qu'il fut lâche et courtisan pour le peuple qu'il avait corrompu et agité. Il tomba devant une situation compromise après quelques phrases de Marat et du père Duchêne. Avec les Girondins on aurait eu l'invasion et le morcellement de la France.

(1) Madame Rolland mourut sur l'échafaud le 8 novembre 1793. Elle salua sur sa route la statue de la Liberté. Les mémoires de madame Rolland ont été publiés pour la première fois par Bosc, sous ce titre : *Appel à l'impartiale postérité*. Paris, an III de la République.





IX

Charlotte Corday. — Marat. La dictature.

(1792 — 1793)

Le côté le plus étrange de la révolution française, le plus blessant pour l'humanité, ce qui la distingue surtout des révolutions romaines et antiques, c'est que le sang fut versé, non pas par des soldats accoutumés aux grandes hécatombes d'hommes dans les batailles; mais par des avocats, des professeurs, des gens de sciences et de lettres, des docteurs en bonnet rouge. A Rome, Marius, Sylla, César, avaient conquis par la gloire le droit de frapper. Mais en France, ces empiriques docteurs, quel privilège avaient-ils de proscrire nos pères, de dévorer leurs chairs et de faire tomber leurs têtes?

Le pamphlétaire Marat doit être considéré sous deux aspects : ou comme une de ces natures perverses qui naissent et vivent dans de sanglants désordres, ou comme un logicien inflexible qui, ayant dès son début bien étudié le caractère et la fin de la révolution française, voulait immédiatement la mener à son but, en brisant tous les obstacles; le char lancé devait tout broyer sous ses roues (1) : la dictature avec ses licteurs, dictature militaire ou civile, selon les circonstances, mais en tous cas immense. C'est dans cette situation logique que Marat s'était placé à la Convention nationale. D'une laideur hideuse, accroupi dans un coin de l'Assemblée, comme les fous des rois (la Convention étant souveraine devait avoir son fou pour lui dire ses vérités), il jetait des sarcasmes, de cruelles paroles à tous. Aux Girondins, il leur disait : « Vous êtes des intrigants ; » à Dumouriez dans toute sa puissance militaire : « Tu es un traître qui veut nous vendre à d'Orléans. » Et rarement Marat se trompait dans ses prévisions. Il y avait chez lui une grossière franchise, et ses pensées il les avait développées dans un

(1) Marat n'était pas un homme sans instruction ; physicien fort distingué, médecin attaché aux écuries de M. le comte d'Artois, il avait beaucoup écrit sur la physique.

hardi projet de Constitution qui est parvenu jusques à nous (1). On devait créer un généralissime de la République, maître du pouvoir absolu, qui pourrait même désigner son successeur (sorte de stathoudérat) ; à ses côtés se plaçaient deux consuls, l'un pour la paix, l'autre pour la guerre, assisté d'un conseil aulique composé de censeurs (2), qui chaque mois publieraient *un capitulaire* ou loi générale. Un tribunal extraordinaire, présidé par un grand juge, serait chargé de réprimer, sans jury, sans appel, tous les faits et délits contre-révolutionnaires. Toutes les antiques et nouvelles circonscriptions territoriales de la France étaient anéanties. Le peuple était divisé en tribus et en cercles chargés d'élire le conseil aulique, nommant lui-même les consuls, les proconsuls. La Constitution assurait l'inviolabilité au conseil aulique, au tribunal extraordinaire et au généralissime qui, appelé à nommer tous les fonctionnaires, pouvait prendre toutes les mesures extrêmes de salut public ; l'obéissance devait

(1) Ce projet a été publié en entier dans les *Memoires* de Senard, qui, secrétaire du Comité de sûreté générale, devait en connaître les projets les plus secrets.

(2) La Constitution de l'an VIII, qui proclama le Consulat, prit quelques-unes de ces idées.

être absolue, et tout acte de résistance était inflexiblement puni de mort.

Dans cette épouvantable et sombre tyrannie, chaque hardi montagnard trouvait sa place. Marat se réservait la dignité suprême de grand juge; le généralissime eût été, sans doute, le duc de Brunswick (1), le duc d'Yorck, et pour quelques-uns le duc d'Orléans (tous ces noms étaient prononcés). Les révolutionnaires les plus hardis sentaient bien qu'on ne pouvait arriver à un but définitif qu'avec la création d'un pouvoir immense dominant toutes les passions, toutes les volontés, une dictature sans limites; et comme organisation du peuple, le fractionnement par tribus, obéissantes comme un seul homme; alors seulement on pourrait faire triompher les utopies les plus audacieuses; remanier la société et la propriété, car sans ces conditions la République était perdue.

Les Girondins, ces grands inconséquents dans la démocratie, avaient combattu de toutes leurs

(1) Le projet d'offrir une sorte de stathoudérat et même la couronne de France au duc de Brunswick n'est point une supposition; ce fut l'objet d'une négociation de M. de Custines à Berlin. Le duc de Brunswick était fort exalté par les philosophes; il eût joué le rôle du prince d'Orange en Angleterre. Cette négociation fut reprise par l'abbé Sieyès dans son ambassade à Berlin sous le Directoire.

forcés cette dictature, le seul gouvernement réalisable dans la Révolution. Une insurrection les balaya au 31 mai; et Marat put lui-même dresser la liste des proscriptions avec un sans façon de dictateur dédaigneux; la souveraineté populaire s'était résumée dans la commune de Paris, et Marat la dirigeait. On s'explique dès lors combien le nom de Marat était devenu odieux aux députés des départements qui s'étaient prononcés pour le système fédéral de la Gironde, ils le considéraient comme leur proscripateur.

Le Calvados avait servi d'asile à quelques-uns des chefs girondins les plus fortement dénoncés par Marat. Après avoir essayé un soulèvement dans les départements, ces députés erraient, fugitifs, dans la campagne, sans asile, et leurs malheurs avaient excité une sorte d'enthousiasme parmi les familles de la petite noblesse et de la bourgeoisie favorables à la résistance fédérative. Au sein d'une de ces familles du nom de Corday d'Arman, du village de Saturnin (Calvados) (1), était élevée une jeune fille, Marie-Anne-Charlotte; les écrivains qui ont fait de Charlotte Corday une Jeanne d'Arc

(1) Charlotte Corday était née en 1768; elle avait alors vingt-cinq ans. Il existe encore des Corday, honorable et noble famille.

presque royaliste, n'ont pas pénétré dans son éducation philosophique, toute nourrie, comme l'était madame Rolland, des œuvres de Jean-Jacques Rousseau et de l'abbé Raynal. Charlotte Corday avait oublié complètement la vie religieuse dans laquelle elle avait été élevée, pour s'abandonner aux idées philosophiques. Or, ce qui l'avait vivement impressionnée, ce n'était pas la mort d'un roi, du *tyran*, comme on le disait alors, mais la proscription des républicains, l'exil de Guadet, Buzot, Gensonné, Brissot, Barbaroux (1). Il fallait à Charlotte Corday un certain oubli de toute retenue, pour qu'une jeune fille se rendît à Paris seule et habitât dans un hôtel garni comme une aventurière. A Paris, elle ne vit que les débris de la Gironde et quelques amis qui lui étaient dévoués; elle-même demanda une audience au ministre de l'Intérieur. Plusieurs fois elle vint à la Convention, où elle entendit avec douleur les plus cruels ennemis de ses chers Girondins déclamer contre la fédération provinciale. Recherchant la tête la plus opposée à ses idées pour l'immoler, Charlotte

(1) La lettre de Charlotte Corday à Barbaroux révèle les véritables sentiments de Charlotte Corday en politique et en philosophie : *Mémoire pour servir à l'histoire de Charlotte Corday*. Paris, an IV (1796), publié par Couet de Gironville.

Corday choisit Marat (1), qu'elle trouva au bain dans cette nudité affreuse que son ami et son admirateur le peintre David a si bien reproduite. Tandis que Marat jetait quelques mots avec un cynisme affreux, ceux-ci par exemple : « Les Girondins, je les ferai guillotiner ! » Charlotte Corday tira un couteau de ses vêtements et le lui plongea tout entier dans le sein. Marat eut à peine la force de dire aux deux femmes qui vivaient avec lui : « A moi, mes amies ! » et il expira.

On peut à peine se faire une idée des douleurs profondes de la multitude de Paris à la nouvelle que Marat, l'ami du peuple, était frappé d'un sanglant couteau. Aucun roi puissant et bon ne fut tant pleuré ; le deuil fut général, et ceux qui avaient démoli les églises, pillé les sanctuaires, élevèrent partout de petites chapelles à Marat.

(1) Charlotte Corday écrivit à Marat pour lui demander un rendez-vous : « Citoyen, j'arrive de Caen ; votre amour pour la patrie vous fait sans doute désirer de connaître les événements qui ont eu lieu dans cette partie de la République. Je me présenterai chez vous à une heure. Ayez la bonté de me recevoir, je vous mettrai à même de rendre un grand service à la République. *Charlotte Corday.* » Ce billet, tout plein de dissimulation, était un moyen de parvenir jusqu'à Marat, gardé par des hommes dévoués comme l'était Robespierre.

Les peuples sauvages ont un culte instinctif pour les magots bien laids, et plus ils sont méchants et hideux, plus ils s'agenouillent. La plus ornée de ces chapelles, *toute illuminée* de cierges, surchargée d'*ex voto* et de reliques, s'éleva sur la place du Carrousel; une autre dans l'Élysée (l'ancien hôtel Pompadour), et une gravure contemporaine reproduit le cénotaphe tout entouré d'hommes et de femmes proternés (1), comme devant les saints des églises. On fit des funérailles superbes, au milieu de la foule émue; en portant le corps de Marat au Panthéon, on récitait une hymne funèbre, musique de Méhul.

Les citoyennes de l'Opéra suivaient l'urne qui renfermait le cœur de Marat; hommes et femmes chantaient d'une façon lugubre et lamentable, comme un cantique d'église :

Formons des chœurs funèbres,
Donnons cours à nos pleurs,
Dans la nuit des ténèbres
Marat git, ô douleur!
Ennemi des despotes,
Peuple qu'il a chéri,
Pleurez, vrais patriotes,
Vous perdez un ami.

(1) Collection de gravures. — Biblioth. impériale (1793).

Et les chœurs reprenaient sur ces dernières strophes avec un sombre et menaçant enthousiasme :

Républicain austère,
Pour vous tous il veillait;
La vérité sévère
De sa bouche sortait.
Ne pouvant le séduire,
D'intrigants, un essaim,
Prirent pour le détruire
Le bras d'un assassin (1)!

Cette fête funèbre eut pour témoin tout Paris peuple, et pour cette multitude les restes de Marat devinrent des reliques; son buste fut partout; on porta au cou ses portraits; on fit des scapulaires républicains; les dévotes invoquaient dans des espèces de litanies le cœur de Marat (infamie) comme celui de Jésus dans les prières (2); on courut en pèlerinage à son tombeau comme les pieux croisés allaient au saint Sépulcre. On eut le culte public de Marat.

Tandis que ce corps hideux était porté au

(1) Collection de chants révolutionnaires. La fête eut lieu la seconde décade de brumaire an II.

(2) On disait dans une commune prière : *Cœur de Jésus, cœur de Marat*. Les curieux l'ont conservée avec le cœur de Marat percé d'une flèche.

Panthéon, Charlotte Corday, traduite devant le tribunal révolutionnaire, s'y montrait incrédule, philosophe avec l'orgueil de ce qu'elle avait fait ; condamnée à mort, elle refusa les secours d'un prêtre, comme un acte de faiblesse, par une lettre presque dédaigneuse pour l'idée religieuse ; elle monta théâtralement sur l'échafaud toute pénétrée des idées républicaines, de sacrifice et d'héroïsme, sans penser à une autre immortalité que celle de la renommée. Ainsi le XVIII^e siècle façonnait la femme : elle se faisait une gloire et un orgueil d'oublier la première et sainte éducation de l'enfance, les impressions catholiques pour mourir à la façon de Socrate et de Platon (1) ou à la manière des stoïciens. Nous allons rencontrer maintenant des natures non moins courageuses, mais plus doucement agitées par les passions du cœur et de l'esprit. Une jeune Espagnole, avec ses émotions, sa beauté, va prendre sa place dans les grandes scènes de la Révolution. Il faut remonter vers le passé.

(1) Charlotte Corday monta sur l'échafaud le 27 juillet 1793. Elle fut poursuivie pendant tout le trajet par une multitude de femmes furieuses : les dévotes de Marat.

**Les origines de la famille Cabarrus.
La jeune marquise de Fontenay.**

(1777 — 1792)

Le règne pacifique de Charles III fut favorable au développement de toutes les branches de l'industrie en Espagne. Ce roi un peu novateur, oubliant les vieux et fiers préjugés des Castilles, avait favorisé l'établissement et le séjour d'une multitude de négociants étrangers qui créaient des manufactures nouvelles : l'Espagnol (*ricos hombres* et gentilshommes) dédaignait tout ce qui n'était pas la culture de la terre. La prospérité des Espagnes n'eût rien laissé à désirer, dans ce mouvement d'affaires, si la dernière guerre d'Amérique, entreprise de concert avec la France (1), n'avait fortement

(1) Charles III s'était entièrement dévoué à la cause des

obéré le trésor. L'Espagne qui tirait ses onces d'or et ses piastres fortes des colonies du Pérou, du Mexique et du Chili, avait vu la plupart de ses gallions, de ses grosses et riches bombes capturés par les croisières anglaises, et l'or, chose extraordinaire, était devenu rare en Espagne, le pays qui naguère fournissait ses doublons au monde.

Le conseil de Castille examinait sérieusement cette situation si neuve pour la nation qui possédait les mines du Pérou, du Mexique et du Chili, lorsqu'il reçut un mémoire parfaitement rédigé sur les moyens de rétablir le crédit espagnol par la création de billets royaux ou cédulas à intérêts, divisés en petites coupures payables à vue, les intérêts au dernier porteur ; ces idées plurent singulièrement au ministre des finances, comte Campomanos.

On connut bientôt que l'auteur de ce remarquable mémoire était un jeune homme de vingt-cinq ans, né à Bayonne, du nom de Cabarrus (1). A la sortie du collège, Cabarrus avait été envoyé

Américains, et ses flottes avaient coopéré avec les escadres françaises ; l'Angleterre en gardait rancune, comme on peut le voir dans mon livre sur *Louis XVI*.

(1) Cabarrus, né en 1752, avait alors un peu moins de vingt-cinq ans.

chez l'un des correspondants de son père, un Français, grand industriel du nom de Galabert, établi à Sarragosse. Très-épris de la fille de son riche correspondant, Cabarrus l'épousa à peine âgé de vingt ans, et il fut placé à la tête de la fabrique de savon fondée à Caravanchel. Caravanchel, petite ville industrielle près de Madrid, était souvent visitée par la cour, et Cabarrus lui-même était reçu avec une grande distinction dans les salons de Madrid. Ainsi lié avec tout ce que l'Espagne possédait d'économistes (1), et à la suite d'un examen très-approfondi de la situation financière, Cabarrus avait proposé ses nouvelles idées de crédit, l'émission d'un papier d'État qui tiendrait lieu de monnaie pour faciliter les transactions du Trésor et du commerce ; l'idée réussit parfaitement. On rechercha les papiers d'État espagnols sur toutes les places du monde : en Hollande, à Hambourg, à Londres. Un papier-monnaie à intérêt était une idée neuve et féconde. Développant ensuite son plan financier, Cabarrus proposa l'établissement d'une banque royale au capital de quinze millions de piastres fortes, et chargée de remplir tous les

(1) Il se lia surtout avec l'abbé Guéraro, directeur de la *Gazette de Madrid*, fort ami de Morellet.

services du Trésor : marine, guerre, dette publique, moyennant une simple commission de $1/2$ pour 100 et un intérêt de 4 pour 100 (1). Un nouveau succès couronna l'œuvre de Cabarrus, nommé directeur de cette banque qui prit le nom de *Saint-Charles*, avec le privilège de la compagnie des îles Philippines, le commerce des Indes orientales. Le roi Charles IV fit de Cabarrus un comte au titre de Castille.

Au milieu de cette fortune financière dans un des plus splendides salons de Madrid, s'élevait la jeune fille de Cabarrus, dont la beauté ravissante était célèbre à la cour : rien n'est splendide comme le sang français mêlé à la beauté espagnole : de grands yeux noirs sous des cils arqués, un beau front couronné par une chevelure qui descendait jusqu'au-dessous des épaules et toute naturellement bouclée, telle était Theresa Cabarrus (2). Élevée avec un soin particulier, elle était excellente musicienne, aucune des danses de l'Espagne ne lui

(1) L'établissement si remarquable de la banque de Saint-Charles fut très-vivement attaqué par Mirabeau. La Caisse d'escompte de France se fonda sur les mêmes bases. J'en ai analysé les statuts dans mon livre sur *les Financiers et les Fermiers généraux*.

(2) Thérèse Cabarrus était née à Sarragosse en 1773.

était inconnue ; elle avait cette admirable cambrure, cette souplesse nonchalante et voluptueuse qui ravissent les sens lorsque la *yota* de Sarragosse éclate au son des castagnettes ; et, à ces arts frivoles, Thérèse Cabarrus joignait une instruction solide ; elle parlait quatre langues correctement : l'espagnol, l'italien, le portugais et le français, et par-dessus tout, avec la nonchalance andalouse, elle avait une hardiesse de résolution qu'elle cachait sous une charmante modestie. A quinze ans, Theresa suivit son père à Paris ; sa beauté y fut remarquée, et l'on trouve déjà des vers, des madrigaux sur les jolies mains, les petits pieds de la belle Espagnole ; au commencement de 1789, Theresa Cabarrus épousa M. Devins, marquis de Fontenay, conseiller à la troisième chambre du Parlement de Paris ; la marquise de Fontenay vint habiter le Marais, dans un de ces beaux hôtels qui rappelaient les souvenirs parlementaires de la Fronde (1). Liée avec le parti de la Constituante, la marquise recevait le meilleur monde d'alors, et, en tête, le marquis de La Fayette, fort galantin, jouant à la fois avec l'amour et l'émeute, doucement endormi au

(1) Le marquis de Fontenay appartenait à cette fraction du parlement en opposition avec la cour.



milieu de tous les excès, et très-éveillé quand il s'agissait d'orgueil et d'intrigues; et avec M. de La Fayette, ces grands ingrats qu'on appelait les trois frères, marquis et comte de Lameth (1); les Montmorency, les La Rochefoucauld, ces papillons légers de Versailles, transformés en républicains par la guerre d'Amérique : tous se croyant très-capables d'arrêter au jour et à l'heure le mouvement d'un peuple qui avait pris la révolution au sérieux et se souciait très-peu des beaux marquis constitutionnels.

Au milieu des fêtes de son salon, madame de Fontenay, à dix-sept ans, manifestait déjà son caractère ferme et aventureux; lorsqu'elle apprit qu'à Madrid le comte Cabarrus avait été arrêté, elle dit avec enthousiasme au marquis de La Fayette : « Donnez-moi une armée de gardes nationaux, et je cours le délivrer (2). »

Cette société de 1789, au reste, avait conservé la grâce des formes de l'ancien régime; le costume et les manières s'étaient légèrement

(1) Les protégés de la reine Marie-Antoinette.

(2) Madame de Fontenay aimait sa famille jusqu'à l'adoration, et en particulier son frère, établi à Bordeaux, à la tête d'une maison de commerce qui portait le titre de *Cabarrus fils et C^{ie}*.

altérés. Une gravure que j'ai sous les yeux (1) reproduit le jardin des Tuileries en 1792, avec cette société insouciant qui s'agitait, riait, muguetait au bruit des émeutes, et quelques mois plus tard au récit des massacres de septembre. Le jardin des Tuileries, sous ses épais ombrages, déborde de monde; les femmes sont vêtues d'un déshabillé de taffetas gris ou de nankin, d'un pardessus ou d'une amazone serrant la taille; sur la tête, elles portent un chapeau rond avec une plume relevée, espèce de plumet militaire qui leur donne un air hardi et cavalier; les hommes ont des habits de bou-rakan, couleur bleue, grise, rayée ou nuancée, à la forme demi-française; le gilet dépasse et laisse voir la chaîne-breloque d'une ou même deux montres; la culotte courte et les bas chinés; ils portent des perruques poudrées, un feutre à larges bords; quelques-uns agitent un gros lorgnon tout rond, qu'ils élèvent jusqu'à l'œil, avec un véritable contentement d'eux-mêmes (2); d'autres sont assis ou couchés non-chalamment sur des chaises et échangent des regards tendres avec une certaine manière de

(1) Dans le recueil des Estampes. (Biblioth. impériale.)

(2) Cette sorte de lorgnon tout rond fut encore agrandi par les incroyables du Directoire.

tourner la tête et de torticolis amoureux à la façon de Saint-Preux et de Julie de Rousseau, et ils échangent ainsi des baisers envoyés du bout des doigts avec des regards de tourterelles ; et tout ce monde s'agite, se presse sous les allées, au pied des statues, avec une expression de joie et de bonne fortune : on ne dirait jamais « Paris en révolution. »

C'était ce monde léger et charmant que recevait madame de Fontenay, et dont, par sa grâce incomparable, elle avait fait sa cour. Le comte Cabarrus venait souvent de Madrid à Paris pour régler ses opérations de banque de commerce (1) et jouer à la Bourse sur les valeurs et les assignats : il avait été heureux dans toutes ses spéculations et s'était lié aux gros agioteurs.

(1) Le comte Cabarrus avait été arrêté par les ordres du comte Florida Blanca, et il ne sortit des prisons de Madrid, qu'au milieu de 1792.



XI

Le commerce et l'agiotage sous la République française.

(1792 — 1793)

Une des grandes erreurs historiques a été de croire que, pendant la période agitée de la révolution française, le commerce fut anéanti et la spéculation sans vie (1); la Bourse changea de formes et de moyens, voilà tout. Jamais l'agiotage n'avait été plus hardi, les négociations plus actives. Sur ce sol brûlant tout convulsionné, les assignats, les actions de la Caisse d'escompte, des Compagnies d'Afrique et des Indes, les domaines nationaux, la vente à l'en-

(1) Du mois de décembre 1792 à octobre 1793 l'agiotage fut effréné: j'ai donné ces détails dans mes *Fermiers généraux et Financiers*.

can des richesses mobilières donnaient une activité fiévreuse à toutes les transactions : les cours des assignats variaient incessamment à cette Bourse improvisée qui se tenait à la rue Vivienne ou sous le perron du Palais-Royal : on spéculait sur les changes, sur la valeur relative des monnaies et du papier ; il y eut d'immenses accaparements sur les blés, sur les charrois, les fournitures, où le citoyen Haller, l'abbé d'Espagnac et même M. de Talleyrand, avant son émigration, réalisèrent des bénéfices énormes. On peut prendre une idée de cette activité par les rapports de Chabot et de Fabre d'Églantine au Comité de salut public et par les exposés du ministre Cambon à la Convention nationale ; lourd et étrange financier qui cherchait dans les confiscations infinies à donner des gages aux créanciers de l'État et à battre monnaie sur la place de la Révolution.

Il s'était précipité sur Paris une nuée de spéculateurs de toute naissance, de toutes nations, Suisses, Genèveois, Juifs, Allemands, Américains ; arrivés en France avec des crédits ouverts à Hambourg, à Bâle, à Genève, ils spéculaient sur tout : assignats, actions de la Caisse d'escompte, Compagnie des Indes. La dépréciation du papier-monnaie, cause de ruine pour

la bourgeoisie, devenait une source de fortune pour eux ; ils achetaient des marchandises (1), des terres, des maisons nationales, et, par exemple, les hôtels de la place Vendôme furent adjugés à des prix qui ne représenteraient pas aujourd'hui les revenus d'une demi-année : les terrains du couvent des Capucins et des Jacobins (depuis la rue Castiglione) revinrent à 12 francs le mètre aux heureux acquéreurs. La spéculation se mit aussi sur les riches mobiliers ; de curieux amateurs vinrent de la Hollande, de l'Angleterre, de l'Allemagne, pour acheter les dépouilles des châteaux, les débris proscrits de la féodalité : les beaux meubles de Boule, les tableaux des grands maîtres, les fantaisies Pompadour, les chiffons Du Barry, reliques des arts et de l'amour.

Les livres rares n'échappèrent pas à l'avidité intelligente de tous ces brocanteurs venus de l'étranger. Dans l'odieux fouillis de la vente des bibliothèques monastiques, des manuscrits d'un prix inestimable furent vendus à l'encan des districts : on adjugea les splendides reliquaires du moyen âge, les missels, les calices

(1) Les plus riches, les plus élégantes collections de l'Europe se formèrent après les ventes à l'encan des mobiliers d'émigrés.

ciselés (1) qui avaient échappé à la fonte ; et ces folles ventes à la grande criée de la révolution appelaient à Paris un concours d'étrangers très-cupides, fort connaisseurs dans les affaires d'argent, sans compter les accapareurs de blé et de denrées dont j'ai parlé, qui spéculaient sur la faim des cités. Enfin les fournisseurs enrichis dans les armées de la République ; oiseaux de proie qui s'engraissaient des entrailles du soldat et planaient sur les camps,

Le Comité de salut public dut prendre une résolution inflexible (comme il les prenait toujours) contre cette masse de spéculateurs ; il frappa durement sur les financiers : une première fournée enveloppa les fermiers généraux, que le tribunal révolutionnaire envoyait à l'échafaud ; ceux-ci appartenaient au passé et possédaient une grande fortune (2). Sur un rapport du conventionnel Dupin, ancien employé aux fermes, triste et lâche dénonciateur, ils furent condamnés et subirent la mort avec

(1) On fit même des couplets sur la fonte des reliquaires :

Du bon Dieu on fond la vaisselle,
Avec les plats des ci devans ;
On fait de la monnaie nouvelle,
Qu'on nomme pièce de cinq francs.

(2) Voyez mes *Fermiers généraux*.

dignité. Ensuite vint le tour des agioteurs sur les assignats et les actions des anciennes Compagnies : le spéculateur allemand baron Freyre, le banquier espagnol Gusman, l'abbé d'Espagnac, le hardi agioteur, l'ami, l'associé de M. de Talleyrand sous M. de Calonne pour les grands coups de Bourse, et devenu depuis fournisseur d'armée pour des marchés importants avec Chabot et Fabre d'Églantine; ils furent traduits devant le tribunal révolutionnaire et condamnés à mort pour faux, escroquerie et trahison envers la République (1).

La petite colonies des banquiers suisses, genevois, bâlois ou de Neuchâtel, fondée par Necker, agrandie par Clavière, échappait seule à la proscription : les banquiers genevois avaient opéré avec sang-froid et discernement aux plus mauvais jours : presque tous avaient offert leur concours au Comité de salut public, sans s'inquiéter du sang qu'il versait à flots; les banquiers suisses acquéraient à vil prix des biens nationaux avec un entrain, une facilité remar-

(1) Il existe dans les bibliothèques des curieux quelques rares exemplaires du *Bulletin du tribunal révolutionnaire*; on trouve beaucoup de détails sur les causes secrètes des condamnations; mais les dossiers qui sont au greffe et qui contiennent les pièces du procès ont encore plus d'intérêt.

quable; ils faisaient ce calcul bien simple : « Nous opérons avec bénéfice et nous donnons en même temps des gages à la République; » n'était-ce pas un merveilleux raisonnement? D'autres spéculateurs, citoyens des États-Unis, firent ces mêmes opérations; l'un d'eux, par exemple, acheta 130,000 livres en assignats l'hôtel Montmorency avec ses vastes jardins, qui s'étendait depuis la rue Saint-Marc-Feydeau jusqu'au boulevard des Variétés (aujourd'hui ce terrain vaut 10 millions); Frascati même était un bien d'émigré.

Le comte Cabarrus, un moment disgracié sous le ministère espagnol du comte Florida-Blanca, était venu se réfugier à Paris chez madame de Fontenay, sa fille, vers la fin de l'année 1792; il y fit quelques opérations de Bourse; on dit même qu'il porta les propositions secrètes du roi d'Espagne pour sauver la vie de Louis XVI et fut chargé de distribuer de l'argent aux conventionnels pour voter en faveur du roi; quelques-uns prirent l'or et votèrent la mort : double lâcheté. Le comte Cabarrus quitta Paris lorsque la guerre fut déclarée à l'Espagne, laissant sa fille, madame de Fontenay, dont la beauté ravissante excitait l'admiration. Arrivé à Madrid, le comte

Cabarrus fut encore mis en prison par les ordres de la reine. Alors madame de Fontenay résolut de se rendre auprès de son père; elle devait, en passant, s'arrêter à Bordeaux, où son frère, M. Cabarrus, avait une maison de commerce considérable. Madame de Fontenay arriva au milieu de la ville en pleine terreur, après la répression de la Gironde sous l'étreinte de deux proconsuls du nom de Tallien et d'Isabeau, avec la surveillance d'un petit séide de Robespierre, du nom de Jullien de Paris, jeune homme de vingt ans, qui avait l'art d'unir les chants de la Carmagnole aux plus jolis madrigaux de boudoir (1).

(1) La correspondance de Jullien de Paris avec Robespierre, si curieuse, si expressive, a été publiée avec le rapport de Courtois, 16 nivôse an III.



XII

Tallien à Bordeaux. Les représentants en mission.

(1793 — 1794)

Ce fut un événement à Bordeaux, à peine contenu par la main terrible des proconsuls, que l'arrivée d'une femme si gracieuse, douée de mille talents, de grande compagnie et d'une admirable douceur jointe au plus énergique des caractères. Madame de Fontenay avait vécu au milieu de la noblesse élégante des constitutionnels; elle n'avait pas le pédantisme affecté de madame de Genlis, la fureur sauvage de Théroigne de Méricourt, la philosophie sentimentale de madame Rolland ou le fanatisme à froid de Charlotte Corday : ce n'était pas non plus la bonne ménagère à la cocarde nationale

telle que Lucie Duplessis (madame Camille Desmoulins), ou bien la bourgeoise de Paris, telle que madame Danton ; c'était un caractère fier, décidé, tout espagnol, le poignard attaché à la jarrettière, méditant les projets les plus hardis, les résolutions les plus fortes au milieu des danses de Castille, au froissement d'une guitare, caractère enchanteur qui devait exercer un immense prestige, même sur la force aveugle des représentants du peuple en mission.

Quelle était l'origine de Tallien, alors en mission à Bordeaux ? d'où venait sa puissance extrême et absolue ? Les familles des gentilshommes, sous l'ancien régime, prenaient un grand soin de leur domesticité ; comme dans l'antique Rome, les serviteurs (les esclaves, les affranchis) étaient de la maison, de la famille. Le père de Tallien était maître d'hôtel du marquis de Bercy, et Tallien fut son filleul peut-être (comme lui il s'appelait Jean-Lambert). Élevé avec soin, il montra tout jeune homme une imagination vive, ardente, pleine des doctrines alors à la mode ; il entra dans l'étude d'un procureur au Châtelet, parmi ces clercs qui jouaient un rôle en toutes les émeutes, sous la poussière des

(1) Tallien était né en 1763.

dossiers. Dans ces études de procureurs se formaient les promoteurs des séditions et les discoureurs de la place publique. Les gouvernements faibles subissent ces sortes de plaies comme les vieux arbres les chenilles qui les dévorent. Tallien se lia avec Danton, avocat au conseil, sans cause, et il se mêla avec Camille Desmoulins dans les sarabandes du Palais-Royal et de la Bastille. Comme ceux-ci il abandonna la basoche pour se faire orateur, journaliste (1), la profession de tous ceux qui dans les temps de désordre veulent gagner le pouvoir, la renommée ; il est de ces époques étranges où seul le pouvoir n'est pas inviolable, où chacun l'attaque librement et violemment jusqu'à le faire tomber, sans qu'il puisse, lui, se défendre et châtier.

Tallien, prote au *Moniteur*, publia un de ces journaux, pétris d'esprit et de calomnie dirigé contre l'autorité royale, alors librement affiché dans les rues de Paris (2), et dès que la société des Jacobins s'organisa dans des formes républicaines il en devint un des orateurs les plus diserts. Dans cette société pleine d'intelligence

(1) Il fut secrétaire du député Broustarct.

(2) Ce journal prenait le titre de *l'Ami du citoyen* ; les Jacobins en faisaient les frais.

révolutionnaire, les hommes se tenaient, se pressaient, s'épuraient, de sorte qu'avec ce noyau énergique ils devaient rester les maîtres de la révolution. Tallien prit une part active à la journée du 10 août (1), et se dévoua à l'insurrection avec jeunesse et courage ; au moins cette conduite était nette ; les Jacobins étaient francs dans leurs projets, dans leurs paroles ; ils ne voulaient plus de royauté ; ils la jetaient par terre sans plus de façon ; on n'avait pas à leur reprocher l'hypocrisie ni la bêtise.

La nouvelle Commune de Paris se forma spontanément comme un pouvoir directeur de l'insurrection bruyante ; en révolution la force consiste à marcher hardiment et la Commune domina bientôt cette puérile et lâche Assemblée législative qui laissa impunément détruire ce qu'elle voulait défendre. Bientôt la Législative tomba sous le mépris qu'elle avait mérité ; la Commune de Paris se forma de tous les éléments impurs encore en fermentation : petits avocats, clercs de procureurs, gens de lettres, journalistes obscurs, comédiens ambulants (2), artistes

(1) Cette journée fut résolue dans une assemblée secrète à Charenton, lieu de réunion pour décider les mesures révolutionnaires.

(2) Le procureur général de la commune, Hébert, était

sans travail et sans renommée ; esprits déclassés qui avaient reçu une éducation supérieure à leur état et à leur fortune, ce qui est un vice des sociétés modernes. La Commune de Paris, maîtresse des multitudes, ne devait reculer devant aucun excès ; Tallien en fut nommé secrétaire, comme Camille Desmoulins, son ami, était nommé secrétaire général du ministère de la Justice sous Danton (1).

La plus grande raillerie jetée par les révolutions aux peuples, c'est de leur promettre la liberté. L'état naturel des révolutions, c'est la dictature avec la hache toujours levée ; tel était le pouvoir romain, que les études classiques indiquaient à toute cette génération élevée par les oratoriens. La Commune de Paris comptait des hommes énergiques qui ne reculaient pas devant l'horrible, et l'on feuillette avec frémissement le livre ensanglanté des journées de septembre. Ces massacres pourtant n'étaient pas faits avec de seuls instincts carnassiers ; ils étaient la suite d'un plan concerté par les me-

donneur de contremarques à un petit théâtre et fort aimé du petit peuple.

(1) Il fut nommé le 12 août 1792. Camille Desmoulins ne se tenait pas de joie d'être porté si haut par la fortune. Il l'écrivit à son père, homme de réflexion et de bons conseils.

neurs de la révolution, inquiets des progrès des armées prussiennes en Champagne ; ceux qui portaient la tête de la princesse de Lamballe étaient les sinistres messagers des députés de la Commune qui voulaient forcer Louis XVI captif à demander lui-même au roi Guillaume d'évacuer le territoire de la République. La tête de la princesse de Lamballe disait assez qu'on ne s'arrêterait pas devant un crime : la lettre fut écrite et portée par Billaut-Varenne aux avant-postes avec des subsides en argent (1). La Commune fit piller le garde-meuble et les diamants eurent une destination diplomatique : on la connaît aujourd'hui à Berlin ; il faut laisser au vulgaire répéter la fameuse chanson :

Savez-vous la belle histoire
De ces fameux Prussiens ?
Ils marchèrent à la victoire
Avec les Autrichiens ;
Mais, hélas ! au lieu de gloire,
Ils ont cueilli du raisin (2).

Ces raisins scintillaient comme les diamants de la couronne ; on annonça que la Commune avait sauvé la chose publique ; elle avait osé

(1) Lettre de Dumouriez, 18 septembre 1792.

(2) *Recueil de chansons révolutionnaires.*

dire aux négociateurs secrets : « Je suis disposé à tout, au pillage, aux massacres du roi, de la famille royale si les armées ennemies menacent Paris. » De l'audace, toujours de l'audace, avait répété Danton (1).

La Commune avait voulu une Convention nationale, ses membres les plus ardents, les plus audacieux furent élus, et Tallien devint représentant du peuple à vingt-quatre ans, car il n'y avait alors ni condition d'âge ni de propriété : C'était un jeune homme aux traits fins, à la parole ardente, aux gestes saccadés, aux hardies pensées comme aux audacieuses mesures, exerçant un redoutable prestige sur la multitude. Appelé à la Convention nationale, Tallien prit la seule place logique, rationnelle, révolutionnaire, la Montagne, le côté des hommes forts et seuls capables de gouverner la révolution contre ce parti de Rolland, de Brissot, à la fois anarchique, impuissant, déclamateur surtout. Les Jacobins s'emparèrent justement du gouvernement de la République et lui donnèrent une ferme et forte direction ; c'était leur droit et leur salut.

Après la journée du 31 mai qui en finit avec

(1) Fabre d'Églantine fut le principal négociateur avec les Prussiens.

les Girondins, la Convention nationale décida que des représentants du peuple seraient envoyés en mission dans les départements insurgés avec des pouvoirs absolus et terribles, comme il en faut aux époques de crise. Tallien et Isabeau reçurent pour département extraordinaire de leur proconsulat, la Gironde, ces belles contrées au soleil ardent, les riches campagnes vineuses, la pierre précieuse de la France (1).

Bordeaux était la cité qui devait soutenir avec le plus de dévouement la cause des Girondins, ses enfants de prédilection, et pourtant Bordeaux ne résista pas comme Lyon, comme Toulon; la cité riche et commerçante se soumit et les deux proconsuls n'eurent pas besoin d'appliquer la loi fatale qui les autorisait à démolir les villes rebelles. Établis tous deux à la Réole (la commune jalouse et jacobine), Tallien et Isabeau frappèrent Bordeaux de terreur par des supplices répétés. Les dépêches qu'ils adressaient au Comité de salut public étaient des dithyrambes en l'honneur de la guillotine, des chants de mort pour les opposants à la politique conventionnelle. « La punition commence, écri-

(1) Décret du mois de juin 1793. La correspondance du représentant était adressée au Comité de salut public.

vait Tallien au Comité de salut public, et ne finira que lorsque les chefs de la conspiration auront subi la peine due au plus grand des crimes. Lavangurge, administrateur de la marine, a été guillotiné aux acclamations d'un peuple immense... Les arrestations continuent et j'ai pris le parti de ne pas relâcher aucun ci-devant noble; la guillotine a fait justice d'un prêtre coupable de royalisme, aujourd'hui y monte une religieuse (1). »

Il faut faire la part sans doute à la phraséologie du temps; mais il est incontestable que jamais un système de gouvernement ne s'était déployé dans des conditions plus sanglantes; et c'était une chose bien triste et curieuse que de voir un jeune homme de vingt-quatre ans, d'une figure charmante, spirituelle, littérateur, à la parole douce, commander de tels excès avec une sombre conviction de leur nécessité.

Les tempéraments de révolution s'accoutument au bruit sinistre de la guillotine, le sang a son ivresse; Tallien arrivait à ce point de délire politique et de forfanterie révolutionnaire, qu'il choisit son appartement en face du lieu où était placé la guillotine, afin de contempler à

(1) Ces dépêches se trouvent dans les pièces justificatives jointes au rapport de Courtois.

son aise l'instrument de mort, et, je le répète, pourtant Tallien était un homme charmant, de plaisir et de distractions amoureuses; il passait ses loisirs dans les fêtes, dans les galanteries, tandis qu'Isabeau, son collègue, fort gourmand de choses friandes, aimait les vins de Bordeaux, le Médoc au bouquet élégant, le *Château-Margot*, si aimé de Richelieu, les mets exquis, le gibier des vignes de la Gironde; Valette, le secrétaire des deux proconsuls, trafiquait d'argent et exploitait le haut commerce.

Tels étaient les dictateurs à Bordeaux, lorsque le Comité révolutionnaire ordonna l'arrestation, comme suspecte, d'une belle étrangère, la marquise de Fontenay, qui venait d'arriver à Bordeaux avec un passeport pour l'Espagne. Cette apparition subite de Thérèse Cabarrus, comme dans la fable antique, allait changer la situation et peut-être faire oublier à Tallien les ordres impératifs du terrible Comité de salut public. D'ailleurs, lorsque les excès sont arrivés à certaines limites, on ne peut plus aller au delà et la force des choses vous arrête.

(1) La vie facile, sensuelle des proconsuls était dénoncée par le petit Jullien dans sa correspondance particulière avec Robespierre.

XIII

Le Comité de Salut public. Ses idées sur la femme républicaine.

(1793 — 1794)

Il ne faut jamais séparer les actes d'un pouvoir des circonstances fatales qui l'ont créé et des temps impitoyables dans lesquels il a vécu : qui pourrait jamais justifier la Terreur sanglante ? Les coupables réels pourtant n'étaient pas ceux qui voulaient violemment sauver la révolution à coups de hache, mais ceux qui l'avaient préparée à coups de discours sans en prévoir les conséquences terribles. Cette révolution, accomplie par le triomphe de la République, avait des nécessités inflexibles que les

(1) Je me propose d'écrire un jour à ce point de vue l'histoire du Comité de salut public.

temps calmes, paisibles ne comprennent pas : quand une société tout entière est en état de siège, les mesures se ressentent des périls de la situation et alors tout s'explique.

Le Comité de salut public sortit tout armé du milieu de l'anarchie qu'avaient réalisées les Assemblées constituantes et législatives ; il restaura les conditions du pouvoir qui sont l'unité, la volonté, et fort de cette unité il lutta vigoureusement contre les dangers qui menaçaient la République dans cette épouvantable bataille.

La mission du Comité de salut public se développa dans sa sombre énergie par la Terreur qui ne tint aucun compte de la vie des hommes, condition des violentes luttes. Dans ce temps de sacrifices, le Comité, soutenu par l'énergie des Jacobins, agit dans des conditions suprêmes de gouvernement ; il dut assouplir la Convention elle-même jusqu'à n'être plus qu'un pouvoir d'obéissance et d'enregistrement ; de manière à ne jamais hésiter sur un vote. Là où il y a discussion, résistance, il n'y a plus de gouvernement ; avec les Girondins l'anarchie s'était placée au milieu de l'Assemblée même ; la Convention ne devint un pouvoir fort et uni qu'après le 31 mai, qui vit mourir la Gironde ; et le Comité de salut

public ne dompta la Convention elle-même qu'à la suite de la proscription des Dantonistes. Alors le Comité de salut public exerça le pouvoir suprême dans toute sa vigueur sans résistance sérieuse; il fut fort et grand (1).

Après avoir discipliné la Convention, il fallait frapper l'anarchie administrative et imposer obéissance aux départements; la puérile Assemblée constituante avait établi des corps délibérants jusque dans les dernières limites de la hiérarchie; chaque département agissait à sa guise; au lieu d'obéir, on discutait; la Commune de Paris avait plus d'une fois elle-même imposé sa volonté à la Convention nationale; on l'avait souffert tant que le Comité s'en était servi comme d'un instrument d'émeute régulière; mais dès que la Commune gêna la dictature par l'anarchie, on dut prendre une mesure contre elle; de là cette proscription de Chaumette, d'Hébert, etc., qui frappa au cœur les révolutionnaires. Il ne pouvait s'élever deux dictatures face à face; la Commune de Paris, vaincue et brisée, ne fut plus désormais qu'un instrument dans les mains du Comité, qui plaça comme agent na-

(1) Ce point de vue nouveau, je me propose de le développer dans un travail politique.

tional un homme qui lui était tout dévoué, du nom de Payan, méridional à la tête forte et sérieuse. L'histoire en parle à peine, et ce fut pourtant une des capacités du gouvernement de la Terreur (1).

Un tel pouvoir, doué d'une si grande énergie, ne pouvait vigoureusement et constamment agir qu'en dirigeant seul l'opinion et en restant maître absolu de la presse. La Constituante avait proclamé la liberté des journaux et des pamphlets; d'où était née cette odieuse ligue d'écrits informes, dirigée contre le roi, la société, la morale. M. de La Fayette avait inventé un axiome moitié mythologique, « que la liberté de la presse, comme la lance d'Achille, guérissait les plaies qu'elle faisait. » Hélas! ces plaies étaient saignantes, le pouvoir en lambeaux; le mal ne pouvait se guérir que par la suppression pleine et entière de la liberté. Une fois le Comité de salut public établi dans sa force, il ne dut plus y avoir d'autre opinion publique dans le pays que celle du gou-

(1) Il existait dans les papiers de Robespierre une lettre ou mémoire que Payan lui adressa sur la condition et la nature du pouvoir; cette pièce est d'une remarquable rédaction.

vernement (1); tout sentiment, toute opinion rebelle devait être étouffés; et en cette œuvre de compression, le Comité fut admirablement secondé par la société des Jacobins, la plus forte, la plus grande des associations des temps modernes. Ses chefs, hommes d'énergie, la plupart très-éclairés avec des études très-avancées, étaient tous dévoués aux principes d'un gouvernement unique et fort; s'ils avaient fait une révolution, ce n'était pas pour se contenter de quelques phrases. Avec leur habile méthode d'épurer leur société, tout ce qui n'était pas conforme à leur principe ils le proscrivaient invariablement. Ils étaient arrivés à un grand but d'unité et par conséquent de force intime, tandis que par leurs affiliations ils s'étendaient au dehors sur tous les points de l'Europe; aucune diplomatie ne leur était comparable pour la persévérance et l'habileté (2).

Dans ce temps de guerre et de vastes mouvements des armées, un autre pouvoir mena-

(1) De juin 1793 à juillet 1794; il ne parut aucun journal d'opposition, et Camille Desmoulins paya de sa tête un semblant d'attaque contre le Comité de salut public.

(2) La société des Jacobins et sa propagande inspiraient des craintes sérieuses à l'Europe.

çait la dictature du Comité de salut public : c'était le caprice et l'omnipotence des généraux ; on avait vu, lors de la campagne de 1792, M. de La Fayette quitter son armée pour dicter des conditions à l'Assemblée législative ; Dumouriez, intelligence supérieure, avait traité presque à coups de cravache les représentants du peuple envoyés en mission auprès de lui. Cette mutinerie des chefs de l'armée contre le pouvoir ne pouvait être acceptée par un gouvernement sérieux et fort sans s'abandonner lui-même.

Ce fut un travail difficile et sanglant que de ramener l'obéissance parmi les généraux et d'abaisser les superbes qui avaient l'épée à la main ; on ne s'arrêta ni devant Custine, ni devant Westermann ou Beauharnais ; plus ils étaient forts et populaires, plus il était nécessaire de leur rappeler qu'ils ne tenaient leur droit, leur pouvoir que du gouvernement ; ils devaient courber le front devant les ordres du Comité ; les épaisses moustaches de Custine blanchissaient sur ses lèvres tremblantes devant la figure juvénile de Saint-Just (1). L'œuvre fut accomplie ; le Comité traça lui-

(1) Rapport de Saint-Just à la suite de sa mission sur le Rhin ; il rétablit l'obéissance et la discipline dans l'armée.

même les plans de campagne et créa des généraux à lui : Hoche, Pichegru, Moreau, soldats de fortune révolutionnaire qui obéissaient comme des enfants au Comité de salut public et aux représentants du peuple en mission.

C'était assurément encore une rude tâche que de ployer la société française aux mœurs nouvelles qu'on voulait lui imposer ; et dans cet ordre d'idées, le Comité traça un rôle, un programme pour la femme. Il avait d'abord à lutter contre des natures opiniâtres, nerveuses, qui s'opposaient à sa marche ; il ne s'arrêta ni devant l'âge, ni devant la dignité ; toutes les femmes qui troublèrent ses projets furent brisées sans pitié. On vit monter à l'échafaud les vieilles et nobles marquises qui gardèrent leur étiquette avec le bourreau : la reine Marie-Antoinette, Madame Élisabeth, les jeunes filles de Verdun, les citoyennes Rolland et Camille Desmoulins, la comtesse du Barry. La révolution fut sans entrailles pour elles : ni la beauté, ni la grâce, ni les chairs fraîches et rosées, ni un beau cou d'ivoire ne purent arrêter la hache.

Mais la femme une fois assouplie, le Comité de salut public revint à une espèce de pastorale politique. La jeune fille (on l'appelait la

jeune vierge) devait être élevée dans l'amour de la patrie, se montrer aux fêtes publiques dans les chœurs qui célébraient le triomphe des armées; elle ne devait appartenir, comme les filles de Sparte, qu'à un défenseur de la République; elle allaitait son enfant pour la patrie; mère héroïque, comme les femmes de l'antiquité elle devait encourager ses fils à combattre; chaque jour on signalait les mères qui, pleines d'une orgueilleuse fierté, se réjouissaient à la nouvelle que leur fils était mort pour la République (1);

Dans cette pensée, le Comité de salut public s'occupa d'organiser des fêtes nationales destinées à célébrer la vertu, la bienfaisance, le courage, la probité, le mariage, la vieillesse, le malheur. Pour une génération railleuse comme la nôtre, cela peut paraître ridicule: à cette époque de fanatisme les choses étaient prises très au sérieux. On n'a qu'à parcourir les gravures du temps pour voir que dans les villes, les campagnes, les hameaux, ces solennités étaient célébrées avec enthousiasme, et en ce temps on ne se moquait guère

(1) *Le Montteur* contient une série de vers de M. Trouvé, l'un de ses rédacteurs; on croirait lire les idylles de Gesner.

du pouvoir (1). Les hymnes qui furent faites à cette occasion respiraient les parfums d'une dévotion particulière, étrange mais profondément sentie.

Source de vérité qu'outrage l'imposture,
De tout ce qui respire, éternel protecteur,
Dieu de la liberté, père de la nature,
Créateur et conservateur.

Tu posas sur les mers les fondements du monde,
Ta main lance la foudre et déchaîne les vents,
Tu luis dans le soleil, dont la flamme féconde
Nourrit tous les êtres vivants (2).

Ces strophes, accompagnées de la grave musique de Méhul et de l'instrumentation de Gossec, avaient quelque chose de religieux et de solennel. Le poète continuait à s'adresser à l'Être-Suprême dans une langue philosophique ; il s'écriait :

Tout émane de toi, grande et première cause,
Tout s'épure aux rayons de ta divinité ;

(1) Collection des gravures. Il existe une estampe à la manière de Greuze : elle représente une famille villageoise qui accueille avec des tressaillements de joie le décret qui proclame la fête de l'Être suprême.

(2) Ces vers sont de Chénier ; *Hymne à l'Être-Suprême*. Il existe sur ce même sujet une ode de Desorgues.

Sur ton culte immortel, la morale repose,
Et sur les mœurs la liberté.
Et toi qui du néant, ainsi qu'une étincelle,
Fis jaillir dans les airs l'astre éclatant du jour,
Fais plus : verse en nos cœurs ta sagesse éternelle ;
Embrase-nous de ton amour (1).

Ce culte déiste du *Vicaire savoyard* était l'Évangile de la révolution. Les représentants du peuple en mission, secondés par les délégués du club des Jacobins, furent chargés de les répandre et de faire triompher cette religion de la nature dans les cités, dans les campagnes. Ils ne croyaient pas possible une nation grande sans morale et sans culte. Jamais on n'avait plus parlé de vertus et de devoirs accomplis ; on voulait flétrir et frapper tout ce qui était vil. Il fallait voir avec quel soin la Commune de Paris veillait à la vertu, à la pudeur des citoyennes ; elle prit un arrêté pour supprimer la prostitution. Quand les délégués des départements vinrent à Paris pour accepter et jurer la Constitution de 1793, la Commune fit une proclamation pour qu'aucune femme publique ne vint souiller les yeux des vertueux

(1) Ode de Chénier. On devait réciter ces vers chaque décade devant la maison commune, et un vieillard faisait un sermon sur la morale.

habitants de la campagne et des hameaux; le théâtre fut épuré des scènes d'amour, de toute impudicité railleuse; il n'y eut plus que de tendres amants, d'heureux et fidèles époux. Sans la guillotine, la société aurait pu se façonner en cornet de bonbons et se mettre en rébus et devises de la rue des Lombards.

De la nature rajeunie
Suivons les bienfaisantes lois;
Imitons sa douce harmonie,
Par elle affermissons nos droits.
Voyez de quelle étroite chaîne,
Au tronc amoureux de ce chêne,
Le lierre se plaît à s'unir.
Cette onde embrasse le bocage,
Et déjà le naissant feuillage
S'incline au baiser du zéphir.



XIV

La marquise de Fontenay à Bordeaux.

(1793 — 1794)

Cependant la société du XVIII^e siècle, à laquelle appartenait la génération pleine de vie, n'avait abdiqué ni ses entraînements d'amour, ni ses légèretés de conduite; on trouvait parmi les plus fiers et les plus implacables conventionnels des galanteries amoureuses, des passions élégantes, même les petites maisons à la façon de Richelieu. Barrère de Vieuzac était raffiné comme un gentilhomme de la Régence, et sa retraite de Clichy, sous des bosquets de roses, cachait deux ou trois intrigues; le financier Dupin (1) (il n'y a rien de souple et d'habile comme un financier qui espère de grosses affaires), Dupin s'était fait le complai-

(1) J'ai peint le triste caractère de Dupin dans mes *Fermiers généraux*.

sant de Robespierre et de ses amis du Comité, qui trouvaient dans leurs petits soupers les femmes de théâtre les plus ravissantes.

Tallien, écrivain distingué, homme d'esprit, appartenait à l'école des viveurs du XVIII^e siècle, et quand on lui parla de la beauté ravissante de Theresa Fontenay (1), « il désira la voir, comme on a la curiosité et de saluer la statue de la Vénus antique, » pour parler en classique. La marquise de Fontenay était fort connue à Bordeaux par sa famille; les Cabarrus y tenaient un rang élevé dans le commerce; mais aucune de ces considérations n'arrêtaient les Comités révolutionnaires : ils avaient de grandes craintes parce qu'il y avait de grands dangers. Bien que la marquise de Fontenay eût un passeport signé de la Commune de Paris, elle fut incarcérée (c'était le mot) en vertu de la loi des suspects; bientôt le bruit se répandit qu'une aristocrate d'une beauté incomparable était détenue dans les prisons de Bordeaux et qu'elle était accusée d'émigration (2).

Tallien accourut à la prison et Theresa de

(1) Je crois que madame de Fontenay lui avait écrit un billet pour lui demander les motifs de son arrestation.

(2) Le jeune Jullien annonçait avec une certaine satis-

Fontenay n'hésita pas à s'adresser à lui avec ce ton de politesse et de bonne compagnie qui frappent toujours; ardent, poli et très-lettré, Tallien fut frappé non-seulement de la beauté de Theresa, mais encore des mille charmes de son esprit, de cette douce voix qui chantait les romanceros espagnols en s'accompagnant sur la guitare; Tallien, éperdument épris, par un acte de sa dictature ordonna la mise en liberté sous la caution de deux patriotes. Bientôt on ne parla dans Bordeaux que de l'heureuse influence de Theresa Cabarrus sur le représentant du peuple en mission jusqu'ici impitoyable dans ses actes.

Dès ce moment le proconsul modifia tout à fait ses actes politiques qui furent même généreux; il tempéra ses impétuosités sanglantes, il devint assez calme, assez juste pour que Bordeaux pût le considérer comme un protecteur. Ce changement fut si absolu dans Tallien comme dans Isabeau, que l'un et l'autre furent dénoncés par le petit agent spécial du Comité de salut public qui parcourait le Midi. Le jeune fanatique de vingt ans, dont j'ai parlé, Jullien de Paris, fils du représentant Jullien de la

faction à Robespierre que la citoyenne Fontenay avait été arrêtée.

Drôme (1) : dans sa correspondance Jullien dénonça surtout Isabeau, le collègue de Tallien, et l'influence souveraine qu'il exerçait à Bordeaux. « L'anniversaire du 31 mai, dit-il, Isabeau parut avec les corps constitués à la fête et l'on battit des mains sur son passage; on criait : Vive Isabeau ! et il saluait les applaudissements. »

Isabeau et Tallien se firent les défenseurs des intérêts du commerce et ce fut encore l'objet d'une dénonciation de Jullien. « Il existe ici, dit-il, beaucoup de cabale mercantile et la liberté est devenue vénale; la Fontenay doit être maintenant en état d'arrestation, la punition des intrigants de Bordeaux dont les uns n'avaient en but, comme Chabot, qu'un vil intérêt, dont les autres servaient Hébert ou Danton, et tous n'aspiraient qu'à lutter contre le Comité de salut public pour détruire la liberté; la punition déjà de ces intrigants de tous les partis va régénérer Bordeaux(2). »

Ces dépêches de l'agent de confiance du Co-

(1) Sa correspondance avec Robespierre est des plus curieuses; on ne saurait plus agréablement plaisanter avec la guillotine.

(2) Jullien réveillait partout l'amour des fêtes et des théâtres, pourvu que les pièces fussent républicaines.

mité de salut public, adressées spécialement à Robespierre, que Jullien appelait *son bon ami*, *son cher ami*, indiquent un changement considérable dans la conduite de Tallien, devenu accessible à tous. Dans le château Trompette, le proconsul, fort spirituel, eut sa cour plénière envahie par les sollicitateurs, et bientôt à ses côtés brilla, comme une excellente souveraine, madame de Fontenay. A cette époque étrange, les amours allaient vite, et Thérèse Cabarrus, sans rougir, s'avoua l'amie de Tallien. Les audiences fastueuses et quasi-royales que madame de Fontenay daignait accorder aux victimes du proconsulat ont été décrites par un témoin oculaire avec une spirituelle liberté.

Un artiste très-distingué, le marquis de Paroy, chevalier de Saint-Louis, associé libre de l'Académie de peinture, venait d'être arrêté à Bordeaux; son fils, aussi charmant artiste, accourut pour réclamer la liberté de son père, ancien constituant, détenu à la Réole. Comme la toute-puissance de madame de Fontenay sur Tallien était connue et proclamée, il prit le parti de lui adresser une pétition humble, suppliante; il y joignit une petite gravure au lavis, représentant l'amour *sans culotte*: cet amour tenait d'une main une pique surmontée d'un bonnet phry-

gien, et de l'autre un cœur placé sur un niveau et ce niveau dressé sur un autel. Le marquis de Paroy avait joint au dessin un madrigal révolutionnaire dans le goût de ce temps où triomphaient les petits vers et les rébuts.

Quand l'amour en bonnet se trouve sans culotte,
La liberté lui plaît, il en fait sa marotte (1).

Il faut laisser le marquis de Paroy raconter les détails pittoresques de l'audience qu'il obtint de la souveraine de Bordeaux, à laquelle il avait écrit : « Dans une lettre je priais madame de Fontenay de trouver bon qu'un petit Amour sans culotte fût l'avocat d'un fils bien malheureux de l'incarcération de son père ; et au nom du sien je la suppliais d'être mon avocat auprès du représentant Tallien ; je reçus bientôt une invitation pour me présenter à l'audience de madame de Fontenay. Il y avait grande foule, chacun ses pétitions à la main ; un instant après, les deux battants s'ouvrirent, madame de Fontenay

(1) Tout ce récit est tiré des Mémoires inédits de M. de Paroy, déposés chez M. Artaud de Montour, longtemps chargé d'affaires à Rome, puis à Vienne, un des diplomates charmants et pleins de souvenirs de l'école de M. de Talleyrand, dont les traces se perdent tous les jours.

parut dans un costume très-élégant ; les saluts furent profonds et les révérences respectueuses ; elle y répondit par un signe de tête gracieux. Le citoyen Paroy, dit-elle, est-il parmi vous ? Je m'avançai ; alors elle m'invita à passer dans son cabinet ; je crus entrer (continue le galant marquis) dans le boudoir des Muses ; un piano entr'ouvert avec de la musique sur le pupitre ; une guitare sur un canapé ; une harpe dans un coin ; plus loin un chevalet avec un petit tableau, la boîte de couleurs à l'huile, des pinceaux sur un tabouret, une table chargée de dessins avec une mignature ébauchée, une boîte anglaise, la palette d'ivoire et de petits pinceaux ; son secrétaire ouvert rempli de papiers, de mémoires et de pétitions ; une bibliothèque dont les livres paraissaient en désordre, comme si on y avait souvent recours, et un métier à broder sur lequel était montée une étoffe de satin (1). Tels furent les objets dont l'ensemble frappa mes regards : « Vos talents, madame, sont universels à en juger par ce que je vois, mais vos bontés les égalent, votre beauté pourrait les effacer. »

« L'accueil de madame de Fontenay justifia ce

(1) Madame de Fontenay avait ainsi reçu une des grandes éducations du XVIII^e siècle.

compliment. « Je crois me rappeler, dit-elle, vous avoir vu chez le comte d'Estaing (1) avec mon père, j'espère que vous me viendrez voir le plus souvent que vous pourrez ; mais parlons de votre père ! où est-il en prison ? j'espère obtenir du citoyen Tallien sa sortie ; je lui remettrai moi-même votre pétition et je veux vous présenter à lui. « Je sortis, dit le marquis, comme émerveillé ; j'étais sous le charme. Le lendemain je fus présenté au représentant du peuple Tallien. « Attendez, me dit-il, il faut qu'on oublie quelque temps votre père pour le sauver ; tout dépend du président du tribunal révolutionnaire Lacombe. » Le marquis alla le voir et en fut fort bien reçu ; c'était un homme rude, inflexible, mais d'une certaine justice. Quelques jours après, madame Fontenay fit appeler M. Paroy. « Je suis désolée que votre père n'ait pu sortir de prison avant le départ du citoyen Tallien ; je ne connais pas Isabeau qui est ici son collègue, mais je vais prier à souper une dame avec laquelle il est fort lié ; vous pourrez faire connaissance avec lui ; il a de l'esprit et ne manque pas d'instruction. »

(1) Le comte d'Estaing, brave marin, s'était tout à fait lié avec le parti de la Constituante ; il commandait la garde nationale de Versailles.

Le souper eut lieu, le marquis fut placé à côté de l'amie d'Isabeau ; plusieurs représentants, envoyés en mission dans les Pyrénées, avaient été invités et se trouvaient à ce souper, d'une excessive gatté, émaillé de chanteuses et des actrices du théâtre de Bordeaux et de plusieurs membres du Comité révolutionnaire. Au dessert, Lequinio dit avec son enthousiasme régicide : « Allons, *Vive la République!* et buvons à la santé des braves qui ont voté la mort du tyran. » Ces paroles, continue le marquis, me firent dresser les cheveux ; la bouteille passa de main en main, Lequinio me dit : « Bois donc et fais circuler. » Ce que j'éprouvais en moi, était sans doute fortement empreint sur mon visage, Lequinio se leva et dit : « Le citoyen qui tient la bouteille est sûrement un aristocrate, je m'y connais et vous le dénonce. — Eh bien ! dis-je, en me levant avec un accès de colère, puisque le citoyen m'insulte, il n'aura pas l'honneur de boire à la santé de la citoyenne chez qui nous sommes, c'était la sienne que je portais, n'est-ce pas citoyenne? — C'est vrai, répondit-elle avec grâce, le citoyen buvait à ma santé. — Parbleu j'en suis aise, répondit Lequinio, et la bouteille fit le tour de la table. »

Ensuite le représentant aperçut au doigt du

marquis de Paroy une charmante bague sur laquelle était peinte un Amour avec ces vers si connus :

Qui que tu sois, voilà ton maître;
Il l'est, le fut ou bien doit l'être (1).

Cette bague fut passée de main en main, baisée avec transport par les républicains les plus tendres et qui aimaient les poètes élégiaques : il se trouvait que la figure de cet Amour était précisément celle du jeune Louis XVII; nul n'aperçut une ressemblance qui pouvait envoyer à l'échafaud le marquis de Paroy. Deux jours après il obtenait la liberté de son père, et madame de Fontenay partait elle-même pour Paris (2).

Je me suis arrêté sur ce récit pour peindre dans leur vie privée et souveraine ces proconsuls terribles, ces conventionnels qu'on nous présente sans cesse comme des physionomies chastes et sévères. Beaucoup de ces hommes de révolution étaient des galants de ruelle; les Girondins,

(1) Le marquis de Paroy était un excellent peintre en miniature allégorique. C'est lui qui peignit le saule pleureur où il avait figuré dans les branchages tous les portraits de la famille de Louis XVI.

(2) Tallien l'avait précédée de quelques jours pour se préparer à se défendre devant le Comité de salut public.

adorateurs des actrices, avaient un faible pour les coulisses de l'Opéra; les Dantonistes, fort gourmands et grossièrement sensuels, aimaient les courtisanes. Les Montagnards eux-mêmes ne dédaignaient pas les petites maisons, les soupers. Barrère avait son boudoir à Clichy; Saint-Just allait souvent à Maisons-Alfort; Henriot avait sa loge à l'Opéra-Comique et soupirait pour les cantatrices à la mode. Le Comité de salut public avait sa place souveraine aux Français, où il était accueilli en roi. La galanterie avait gardé son empire : si quelques-uns des révolutionnaires se conduisaient à la façon des satyres et des boucs antiques, le plus grand nombre étaient polis, faisaient l'amour comme J.-J. Rousseau le décrivait dans la *Nouvelle Héloïse*. L'incorruptible Maximilien Robespierre ne s'en défendait pas.

**La popularité de Robespierre.
Les filles du menuisier.
La marquise Sainte-Amaranthe.**

(1793 — 1794)

On peut à peine croire un fait pourtant bien constaté par mille pièces recueillies et authentiques, c'est l'immense popularité qui entourait Maximilien Robespierre : ou il fallut que la nature humaine fût bien avilie, bien dégradée pour louer par intérêt ou par terreur cette idole sanglante, ou il fallait que cet homme possédât quelques prestiges particuliers pour inspirer autour de lui ce délire d'enthousiasme et d'admiration (1). Au milieu des centaines d'héca-

(1) Toutes les pièces que je rapporte sont authentiques et données par Courtois dans son rapport à la Convention nationale.

tombes on lui écrivait : « Robespierre, colonne de la République, protecteur des patriotes, génie incorruptible, homme éloquent et vraiment philosophe..... » — « Je veux rassasier mes yeux et mon cœur de tous tes traits et mon âme est électrisée de toutes tes vertus républicaines (1)..... » — « J'ai été saisi d'horreur en apprenant les dangers que tu as courus;.... rassure-toi, brave républicain, l'Être-Suprême dont tu viens de prouver l'existence, veille sur tes jours (2).

L'amour de la vertu et de la liberté
Te fit mépriser l'or pour sauver la patrie;
Contre tes faux collègues soutiens avec fierté
Les droits sacrés de l'homme en dépit de l'envie.

« Robespierre, dit un autre correspondant, la nature vient de me donner un fils, j'ai osé le charger du poids de ton nom; puisse-t-il être aussi utile, aussi cher à son pays, à sa patrie que toi; mes vœux, les vœux d'un père ne voient rien au delà (3). Je vous regarde, citoyen, comme le Messie que l'Éternel nous a promis

(1) Cette étrange lettre est signée *Dupont*, commissaire des guerres.

(2) Lettre signée *Benvit*. Adresse de la commune de Saint-Agnan.

(3) Vœu de *Darthé*, maire de Vermanton.

pour réformer toutes choses..... Juge du plaisir dont je viens de jouir lorsque des personnes à qui j'exprimais mon admiration pour toi et mon désir de te connaître, de te voir, de t'entendre, m'ont assuré que la ressemblance entre nous deux était frappante, jusqu'à dire : Si tu veux voir Robespierre, regarde-toi dans un miroir. Je rougis de ne ressembler que par le physique au régénérateur et au bienfaiteur de la patrie (1); mais si la nature m'a refusé ton génie, ton talent et tes vertus sublimes, j'ai senti toujours la dignité de mon être; j'étais né pour la liberté. Adieu, mon frère. »

« L'estime que j'ai pour toi, dit un autre courtisan,, me fait te placer, Robespierre, au ciel à côté de la constellation d'Andromède dans un projet de mouvement sidéral que je prépare pour immortaliser notre révolution (2). »

Une si basse adulation est à dégoûter les pouvoirs qui se glorifient de leur popularité et sont fiers de l'encens qu'on a brûlé à leurs pieds. Robespierre fut loué, caressé, applaudi

(1) Cette épître si plate n'est signée que d'initiales. C'est vraiment dommage pour la postérité.

(2) Lettres signées des initiales I. M. de Montpellier — G... d'Orléans — B. de Versailles. (Papiers de Robespierre, rapport de Courtois.)

avec ivresse dans sa vie publique et privée. Cette popularité est encore constatée par d'autres témoignages. Robespierre est un moment malade, les sociétés populaires viennent s'inscrire à sa porte et demander des nouvelles de sa santé ; comme pour un souverain on publiait des bulletins, heure par heure. « Les jeunes citoyens Cerfs et Martin sont députés par la section des *Piques*, de l'*Unité*, de la *Fraternité*, pour s'informer de la santé du citoyen Robespierre, » — « Une députation de la société populaire du *Temple* s'est présentée pour savoir des nouvelles de la santé du citoyen Robespierre dont elle a appris hier la maladie (1). » On ne faisait pas davantage pour les rois.

Cette immense popularité de Robespierre retentissait dans toute l'Europe, et ce qu'il y eut de plus curieux, c'est que déjà les cabinets plaçaient en lui la plus haute confiance, et qu'ils en espéraient la fin ou au moins la régularisation de la révolution française par la dictature civile de Maximilien. On fit même retentir ce prénom d'Empereur dans le but de décorer son pouvoir. Les cabinets espéraient le terme des troubles de France comme ils avaient fini dans les Pays-Bas

(1) Procès-verbaux des sections (29 pluviôse an II).

hollandais au xvii^e siècle par l'élection du grand Pensionnaire. Une dictature civile paraissait une solution plus désirable que la dictature militaire. Dans ses discours de tribune, jamais Robespierre n'avait jeté de défis anarchiques à l'Europe ; opposé à la guerre et à la propagande, dès l'origine de la révolution, il avait toujours manifesté un haut respect pour les droits des cabinets neutres (1). A travers les écarts de la phraséologie du temps, il avait ménagé le grand duc de Toscane, le Danemark, la Suède, Genève, la Suisse et les États-Unis d'Amérique (2), et dans un discours rédigé avec le plus grand soin, il avait montré l'antagonisme inévitable entre la Prusse et l'Autriche qui ne marcheraient pas longtemps de concert (3). C'était pour rassurer l'Amérique qu'il avait livré Thomas Payne au tribunal révolutionnaire ; et pour préparer l'œuvre d'un traité possible avec la Prusse, il avait montré qu'il savait réprimer la propagande anarchique en sacrifiant Anacharsis Clootz, le baron prussien, le ridicule

(1) Ce respect alla si loin, qu'il fit même liquider les pensions des soldats suisses blessés au 10 août 1792 ; il acquitta les emprunts génois de l'ancienne monarchie.

(2) Les Américains passèrent plusieurs traités pour la fourniture des farines.

(3) Frimaire an II.

orateur du genre humain ; chaque fois que les Polonais s'étaient adressés à lui pour favoriser leur insurrection, le Comité de salut public avait répondu « que la tâche de la République française était trop lourde, trop considérable pour qu'elle pût songer à autre chose qu'à se consolider elle-même, » et ces paroles étaient connues à Berlin : de sorte que Robespierre y jouissait d'une sorte de crédit diplomatique ; le prince royal l'avait pris en grande considération, on disait même qu'il avait son portrait dans son cabinet (1).

En Allemagne, où l'esprit d'analyse est porté au plus haut degré, on examinait la conduite de Robespierre depuis l'origine de son pouvoir ; on la voyait toujours une, toujours conséquente. D'abord opposé à Brissot et aux Girondins, ces grands agitateurs propagandistes par excellence, la chute de Brissot (2), le 31 mai accompli contre les Girondins, avaient produit le meilleur effet ; puis était venue la proscription des Hébertistes, ces athées désordonnés qui

(1) Le publiciste diplomate Dohm, esprit fort remarquable, les deux frères Lombard, chefs du cabinet du roi, étaient déjà engagés dans une négociation directe avec le Comité de salut public.

(2) Le nom de Brissot était odieux à l'Europe.

menaçaient la société tout entière; les Maratistes étaient frappés dans le fougueux Danton et le brouillon Camille Desmoulins, orateurs et journalistes si menaçants pour la paix de l'Europe. On espérait donc que Robespierre serait appelé à reconstituer l'ordre dans cette République bouillante avec le titre de président ou de grand Pensionnaire (1), comme la chose, je le répète, s'était produite dans les Pays-Bas hollandais. Robespierre n'était point un soldat et réprimait les généraux; on ne craindrait point avec lui les conquêtes et les agrandissements de la France à l'extérieur; la paix et l'ordre seraient donc possibles pour l'avenir avec une dictature civile; l'Europe n'avait pas la responsabilité du sang versé, puisqu'elle n'était pas intervenue dans les affaires intérieures de la France.

Quand on veut se faire une juste idée de l'opinion que les cabinets avaient de Robespierre, il faut parcourir la correspondance de Barthélemy, l'envoyé de la République en Suisse et résidant ainsi à Berne (2), sur le

(1) Mémoires de Dohm.

(2) Barthélemy a publié une brochure, bien rare aujourd'hui, et que j'ai dans les mains, où il expose tous ces faits. Barthélemy fut ensuite membre du Directoire; déporté au

théâtre de toutes les informations, de toutes les négociations avec les neutres et les ennemis de la République. Barthélemy, homme fort sérieux, élève de l'école du duc de Choiseul, suivait avec assiduité toutes les phases, les progrès et les moindres incidents de la situation. D'après les idées très-raisonnées de Barthélemy, on s'avancait vers l'œuvre de la paix ou au moins vers une trêve ; il reçut par un courrier extraordinaire le discours que Maximilien Robespierre venait de prononcer à la Convention sur la diplomatie de l'Europe, et Barthélemy avoue l'excellent effet qu'il produisit parmi tous les envoyés des grandes puissances. Il n'y avait dans ce discours aucune idée de propagande, aucune pensée de conquête : non-seulement il respectait les traités, mais il caressait la Suisse, Venise, Gênes ; il faisait entrevoir à la Prusse l'avantage qu'elle pourrait toujours espérer dans une alliance avec la République française pour la réalisation définitive de ses anciens projets sur la sécularisation des évêchés de l'Allemagne. Barthélemy reçut l'ordre de pressentir

18 fructidor, il fut nommé sénateur et comte sous l'Empire, puis pair de France et marquis sous la Restauration. C'était un esprit très-poli, très-distingué, que j'écoutais, tout jeune homme, avec un respectueux intérêt.

les envoyés des puissances de l'Europe sur la réunion possible d'un congrès à Bruxelles, à Bâle, où toutes les questions seraient discutées entre gouvernements réguliers (1). Seulement Barthélemy ajoutait « que Maximilien Robespierre n'était pas suffisamment maître de sa situation pour inspirer une absolue confiance sur le résultat d'une négociation positive : il avait tant de difficultés à surmonter ! Le Comité de sûreté générale, composé des factions anarchiques, travaillait à le perdre, et le Comité de salut public même n'était pas un coursier suffisamment docile sous sa main ; il fallait marcher doucement, avec prudence, pour ne point heurter la société des Jacobins, se contenir dans des justes limites pour ne pas trop irriter les forces et les préjugés révolutionnaires (2).

En attendant, la philosophie spéculative de l'Allemagne admirait le programme d'idylles, à la Gesner, qui précédait les fêtes de l'Être-Suprême, de la Vertu, de la Piété filiale, de la Vieillesse, comme dans un tableau de Greuse ;

(1) Les dépêches de Barthélemy sont au département des affaires étrangères.

(2) On peut voir toutes les précautions que prend Barrère, rapporteur, pour faire prohiber les repas civiques dans les rues de Paris, comme mesure d'ordre.

les images en étaient répandues sur les bords du Rhin : elles représentaient une chaumière où la famille était assemblée ; le maire, en écharpe, venait annoncer le décret qui proclamait l'Être-Suprême et l'immortalité de l'âme ; la famille, pleine de joie, improvisait une fête, tandis que des jeunes hommes portait sur un brancard enlacé de guirlandes un couple de vieillards, pontifes de la cérémonie naïve et enthousiaste (1).

Ces idées religieuses encourageaient le clergé à demander le libre exercice du culte. Il existe encore une lettre du conseil général de la commune de Marion pour solliciter de Robespierre la faveur de garder son curé et de sonner les cloches. Le texte en est curieux, au milieu des excès impies du parti des terroristes philosophes : « Le conseil général et toute la commune se *jettent à vos pieds*, espérant que vous voudrez bien avoir pour agréable qu'elle garde son pasteur ; nous ne cessons de faire des vœux au ciel pour votre conservation ; le conseil général vous observe que notre commune est vaste. Daignez nous accorder l'usage de la cloche pour rassembler le bon peuple ; daignez, par votre réponse, rassurer le citoyen d'Artignaux, notre

(1) Quelques-unes de ces gravures existent encore au cabinet des Estampes (Biblioth. impériale. 1794).

curé (1). » Robespierre accorda gracieusement la demande à ce bon peuple qui se jetait à ses pieds, et quelques jours après il dénonçait à la tribune la faction de Fabre d'Eglantine, toute immorale, qui plaçait dans la même ligne la religion et le royalisme : « où conspirer contre l'État se réduisait au crime d'avoir été à la messe, où dire la messe était la même chose que conspirer contre la République (2). »

C'était un manifeste *presque catholique* ou au moins pour la liberté des cultes. Aussi les ennemis de Robespierre l'accusaient-ils de s'entourer de vieilles femmes dévotes qui préparaient la restauration de l'Église ; il accordait sa protection à Marie Théot, à cette congrégation de l'*Estrapade*, où une jeune fille, la *Colombe*, chantait des cantiques sur le Messie promis et le verbe Divin (3). « Il était (dit Villatte qui vivait dans son intimité), il était entouré d'une nuée de femmes ardentes pour lui, et une vieille baronne, espèce de fanatique, vivait continuelle-

(1) Papiers de Robespierre, rapport de Courtois.

(2) Fragment du discours de Robespierre contre les factions, trouvé dans ses papiers et publié par ordre de la Convention, 1794.

(3) Le vieux et cynique Vadier fit un rapport railleur sur cette secte, attaque indirecte contre son protecteur.

ment auprès de Maximilien et donnait le ton aux adorations..... » Aux Jacobins comme à la Convention nationale, Robespierre, continuellement entouré de femmes, excitait leurs sympathies, leurs plus ardentes ferveurs.

Mais son cœur appartenait aux filles du menuisier Duplay, son hôte de la rue Saint-Honoré. Éléonore, la seconde, paraissait la plus aimée de Robespierre ; il lisait avec elle doucement, avec une expression de tendresse indicible, la *Nouvelle Héloïse* ; il parlait des charmes de l'amour innocent, de la pureté de l'âme, de la chasteté des sentiments, à ce point qu'il reprit très-sérieusement Camille Desmoulins, l'épicurien si facile de mœurs, pour avoir prêté à Éléonore un livre où se trouvaient des gravures obscènes. Avec Éléonore, l'amoureux Maximilien allait se promener dans les campagnes lointaines, solitaires ; il aimait le bois de Meudon, Ermenonville surtout, où Rousseau avait élevé son ermitage ; il y cueillait des fleurs, et tressait des couronnes de bluets. Un écrivain enthousiaste (1) de la révolution française raconte la présence de la famille Duplay à la fête de l'Être-Suprême. « Dès le matin, les filles du

(1) *Histoire des Montagnards*, 1847-1848.

menuisier, chez lequel logeait Robespierre, s'habillèrent en blanc et réunirent des fleurs dans leurs mains pour assister à la fête ; Éléonore coupa elle-même le bouquet destiné à Maximilien. Le soleil s'était levé sans nuages : tout riait dans la nature, et les quatre sœurs étaient attendries d'avance par le caractère solennel de la cérémonie ; le printemps de l'année se mariait pour elles au printemps de l'âge et de l'innocence ; elles avaient plus d'une fois entendu Maximilien parler de l'existence de Dieu ; il leur avait lu, dans les soirées d'hiver, les plus belles pages de J.-J. Rousseau, son maître, sur l'auteur de la nature et l'existence de l'âme ; l'heure étant venue de se rendre aux Tuileries, Duplay, ravi de voir ses filles si charmantes, marqua un baiser sur le front de chacune d'elles. On sortit avec la joie dans l'âme, etc. »

Robespierre, cependant, ne se contentait pas de ces innocentes amours : Barrère dit qu'il avait ses petites maisons, un beau jardin près de l'avenue de Clichy (1), un château de plaisance à Charenton, où étaient préparées les grandes mesures contre les opposants au Comité de salut public. Henriot et ses aides de camp en étaient

(1) Où l'on a bâti depuis le Lycée Bonaparte ; quelques-uns des arbres du jardin ont été conservés.

les hôtes assidus ; il voyait le monde et soupaît en ville dans les maisons encore ouvertes à la société, quelquefois au faubourg Saint-Germain. La famille Sainte-Amaranthe qui n'avait point émigré, habitait un bel hôtel, rue du Bac ; mademoiselle de Sainte-Amaranthe avait épousé le fils de M. de Sartine, l'ancien lieutenant de police ; madame de Sainte-Amaranthe recevait beaucoup ; quelques-uns disent qu'elle tenait une sorte de table d'hôte et de maison de jeu à l'usage des représentants. Robespierre venait souvent avec Saint-Just, très-amoureux de madame Sartine (1). Saint-Just, à travers les traits de sa figure austère, gardait les passions vives, et sous le masque inflexible de membre du Comité de salut public, on pouvait reconnaître et retrouver M. le chevalier de Saint-Just qui avait commencé sa vie littéraire par un poème licencieux à la façon de l'Arioste (2). Avec Saint-Just, chez madame de Sainte-Amaranthe, venait aussi l'acteur Trial, un des Colins les plus charmants et dont la femme jouait les soubrettes d'opéras-comiques à ravir. Les sou-

(1) Madame de Sartine, fille de madame de Sainte-Amaranthe, avait dix-neuf ans.

(2) Ce poème était intitulé : *Argent*. Les exemplaires sont rares.

pers de madame de Sainte-Amaranthe étaient gais, on y buvait les vins les plus exquis au milieu du feu de la conversation. Un soir Robespierre se laissa entraîner dans les babillages du clos-vougeot et du champagne, il parla de ses projets, de ses desseins de dictature ; quand les vapeurs furent dissipées, Trial qui ne s'était point oublié, fit observer à Robespierre l'imprudence qu'il avait commise (1), car c'était le temps où le futur dictateur était observé, surveillé dans chacun de ses actes, espionné même par mille ennemis qui avaient juré sa perte.

Sur la proposition inflexible de Saint-Just, montrant les périls qui pouvaient résulter de telles révélations, la famille Sainte-Amaranthe fût arrêtée et traduite au tribunal révolutionnaire avec les convives du souper qui avaient entendu les projets de dictature : mère, fils, gendres (messieurs de Sartine), sans excepter une jeune actrice de l'Opéra-Comique (2) qui était venue pour égayer le souper. Tous les convives furent condamnés à mort et frappés sans pitié avec Cécile Renaud, jeune fille qui avait

(1) « Tu crois ? lui dit Robespierre, eh bien, je les empêcherai de parler. »

(2) Elle se nommait Buirette.

demandé une audience à Robespierre ; les dévotes du dictateur, les femmes qui veillaient sur lui l'avaient saisie, fouillée, et on lui avait trouvé un couteau ; ce simple indice suffit pour préparer une nouvelle hécatombe qui arrosa le faisceau sanglant (1). La tyrannie était à son apogée, elle devait bientôt s'étendre sur Theresa Cabarrus que Tallien couvrait en vain de sa protection ; on arrivait à l'époque où Tallien lui-même serait proscrit !

(1) Cette exécution se fit le 29 prairial an II ; elle comprit cinquante-quatre têtes qui furent coupées en trente-deux minutes, tour de force du bourreau fort applaudi ; les condamnés furent revêtus de chemises rouges commé des parricides.

XVI

Arrestation de madame de Fontenay. Les Prisons de Paris.

(Janvier à juillet 1794)

La protection de Tallien, tant que son consulat à Bordeaux s'était prolongé, avait préservé la marquise de Fontenay; mais elle n'avait pu la sauver d'un mandat émané du Comité de sûreté générale, sur la dénonciation du jeune et littéraire correspondant de Robespierre, Jullien de Paris. La pensée du Comité de salut public dominait tous les pouvoirs de la République, et l'usage extrême et quelquefois capricieux que les représentants du peuple en mission avaient fait de leur autorité, venait de motiver une loi qui constituait le tribunal révolutionnaire de Paris comme le centre de toutes les

poursuites pour crime de contre-révolution ; les Comités avaient ainsi sous leur main tous les accusés et pouvaient parfaitement discerner ceux qu'on devait poursuivre et ceux qu'on devait ménager (1). Ainsi, par exemple, en proscrivant d'une manière générale tous les anciens nobles, les Comités s'étaient réservés la faculté de mettre en réquisition la capacité, l'aptitude de quelques-uns d'entre eux pour les services publics. Les bureaux intimes du Comité du salut public comptaient plus d'un gentilhomme de l'ancien régime, et, pour ne citer qu'un nom, depuis devenu célèbre, le chef d'escadron Clarke, qui donna l'impulsion à la science d'organisation militaire à un plus haut degré que Carnot, esprit très-limité. Clarke, chef du bureau de topographie, capitaine de cavalerie, issu d'une famille irlandaise réfugiée en France, dressa tous les plans des grandes campagnes de la République (2). La diplomatie du Comité de salut public employait aussi plusieurs gentilshommes

(1) Quelques représentants du peuple avaient réclamé contre cette loi, et spécialement Joseph Lebon pour le tribunal révolutionnaire d'Arras.

(2) C'est à tort qu'on a attribué à Carnot le plan des campagnes de 1793 et de 1794 ; l'idée d'attaquer par masse appartenait au grand Frédéric et fut mise en action par Clarke, l'homme de confiance du Comité. Ce souvenir prépara sa

dans son action secrète sur l'Europe : le premier but était l'utilité ; le moyen et l'excuse, c'était la nécessité d'un résultat et d'un triomphe ; tous les instruments et les moyens étaient bons.

La marquise de Fontenay, dénoncée par le jeune et ardent Jullien, ne put se couvrir de la protection de Tallien, dont le crédit d'ailleurs s'affaiblissait, et qui était mandé lui-même à Paris (1) ; elle fut conduite à la prison des Carmes, à cette époque devenue le séjour de la haute compagnie. A la prison des Carmes était réservé le privilège d'abriter la grande noblesse ; l'*Almanach des prisons*, curieux livre du temps, cite parmi les captives mesdames de Narbonne-Pelet, d'Armantière, de Keroüal, Grammont, Clermont-Tonnerre, Beauharnais, Maillé, Sabran, Colbert-Seignelai. Ces arrestations se faisaient très-hardiment et par masse. Depuis la publication de la loi des suspects, les Comités révolutionnaires de chaque section désignaient les personnes de leur quartier qui pouvaient, par leur parenté, leur situation sociale, leurs anté-

fortune militaire sous Napoléon : Clarke fut créé duc de Feltre et garda l'administration de la guerre.

(1) Tallien fit plusieurs démarches auprès du Comité pour obtenir la liberté de madame de Fontenay, et c'est alors qu'il déclara son mariage.

cédents, nobles, financiers; bourgeois, magistrats, même artisans, troubler les idées et les intérêts de la révolution; en les renfermaient comme suspects dans une maison d'arrêt, où ils payaient le loyer de leur chambre, leurs gardes, leur nourriture. Les maisons destinées aux suspects étaient les Carmes de la rue de Vaugirard, le Luxembourg, les Madelonnettes, Port-Libre (ou la Bourbe), Saint-Lazare (1). Avec beaucoup d'argent, les suspects étaient très-bien traités; on était alors en prison peut-être en meilleure compagnie qu'au dehors, et l'on se fût accoutumé à la captivité, si de temps à autre la voiture du tribunal révolutionnaire ne fût venue arracher quelques victimes pour la Conciergerie, ce vestibule de la mort.

Il m'a été raconté par une personne qui doit être bien et tendrement informée, une circonstance très-particulière sur l'incarcération de madame de Fontenay (2). « Elle ne fut point arrêtée à Bordeaux; elle vint habiter Paris et même le château de Fontenay; elle y vivait d'une existence assez fastueuse pour y recevoir

(1) Il existe un petit volume fort rare et fort curieux : *Tableau des prisons de Paris en 1794*, contenant les couplets, pièces diverses, testaments des prisonniers.

(2) M. le docteur Cabarrus, si charmant d'anecdotes.

les conventionnels et avec eux Robespierre, et ce fut à la suite d'un bal donné au futur dictateur que l'ordre de son arrestation fut signé. Le caractère mâle espagnol de la jeune marquise n'avait pas échappé à l'œil pénétrant du Comité, et l'on craignait un attentat. » Cette anecdote est-elle vraie ? N'a-t-on pas confondu madame Tallien avec madame de Sainte-Amaranthe sacrifiée aux terreurs de Robespierre ? Il existe une lettre du jeune Jullien qui constate que madame de Fontenay avait été conduite de Bordeaux à Paris sur l'ordre des Comités (1). Était-elle à ce moment mariée avec Tallien ? Le mariage à cette époque était si peu de chose ! On se présentait avec deux témoins devant la municipalité, sur-le-champ le mariage était accompli. Il se défaisait avec autant d'aisance et de désinvolture par le divorce.

Quoi qu'il en soit, vers le mois d'avril 1794, nous trouvons madame de Fontenay détenue dans la prison des Carmes, destinée, je le répète, aux femmes de qualité du faubourg Saint-Germain ; elle s'y lia avec la duchesse d'Aiguillon et avec madame de Beauharnais (2), si char-

(1) Dans les pièces à l'appui du rapport de Courtois, 1794.

(2) Née Tascher de la Pagerie, dont la fortune a été si grande depuis.

mante et si gaie; toutes deux partageaient sa chambre et devinrent ses amies les plus intimes. L'*Almanach des Prisons* retrace un tableau piquant de cette captivité de grandes dames se groupant dans un cercle qui avait ses distractions et sa gaieté : « Le nombre des citoyennes ayant augmenté, elles venaient au salon à huit heures du soir; alors les lecteurs levaient le siège, les femmes prenaient leurs places, faisaient leurs petits ouvrages; puis, à des jours déterminés, on variait les loisirs par la musique ou la lecture de différents ouvrages; enfin d'autres fois on proposait des bouts rimés que les amateurs se faisaient un plaisir de remplir (1). »

Un des actifs faiseurs de bouts rimés dans cette prison qui pouvait conduire à l'échafaud, était le duc de Laval-Montmorency (2), tout jeune homme alors et poète de circonstance; on lui donnait à peine quelques phrases qu'il les remplissait avec esprit. Ces bouts rimés, l'*Almanach des Prisons* les recueille avec soin :

Au fond de la prison vit encore le plaisir ;
L'amour peut éclairer notre sombre loisir.
Ce dieu toujours enfant est rarement fidèle,
D'un seul de ses regards soumet un cœur rebelle ;

(1) *Almanach des prisons*, 1794.

(2) Le duc Adrien, depuis si lié avec madame de Staël.

Il dispense aux mortels la joie et la *douleur*,
Des maux les plus cruels il adoucit *l'aigreur* ;
Mais il tourmente aussi le couple qu'il *amuse*
Et sourit dans les airs du succès de sa *ruse*.

Le duc de Laval était fort applaudi sur ces improvisations de poète ! Ainsi la galanterie la plus exquise présidait à ces réunions de captifs ; l'esprit de bonne compagnie ne s'abdique jamais, il est dans le sang et se révèle à chaque parole, gardant ses formes et sa hiérarchie même au milieu des tristes infortunes.

Dans une autre prison de suspects (Port-Libre), le poète Vigée, détenu lui-même, faisait des vers parfumés d'amour (1), comme s'il était encore à la cour de Monsieur, comte de Provence.

Nouvel Adam, par plus d'une Ève
Dans ce lieu je me vois tenté.
Citoyennes, ainsi votre puissance achève
Un tableau par l'esprit avec peine enfanté,
Et d'un séjour par la crainte habité,
Où le cœur n'a ni paix ni trêve,
Me fait d'un autre Éden le séjour enchanté.
Si l'illusion est un crime,
Dans ce timide aveu d'une erreur légitime

(1) Vigée était secrétaire de Monsieur, comte de Provence, fort épris des petits vers, et qui en demandait même à M. Boissy-d'Anglas, son maître-d'hôtel.

Si l'on ose entrevoir des projets trop hardis,
Dès ce soir, j'y consens, que j'en sois la victime;
Si, pour me punir de mes vers étourdis,
Le Dieu qui sous mes pas ouvre et ferme l'abîme
Vous chasse de son paradis.

Quand on songe que chaque jour ces prisons étaient décimées par l'échafaud, on s'étonne de cette quiétude de tous. Il y avait, il faut bien l'avouer, dans cette génération du XVIII^e siècle quelque chose de bien vigoureusement trempé; on se faisait à l'idée de la mort; on se jouait avec elle. On gardait, captif, le calme et la liberté de l'esprit. On amena même un matin tous les artistes du Théâtre-Français comme suspects, et parmi eux Fleury, d'Azincourt, qui furent loin d'être protégés en cette grave circonstance par leur camarade, le pusillanime Talma, fort jacobin, ami de Danton et de Marat. Talma les laissa parfaitement arrêter; vilain caractère, jaloux du talent des autres, il s'associait aux fêtes de la déesse Raison, comme Valcourt et Trial (1). Ce fut un jour de fête pour les captifs que l'arrivée des acteurs de la Comédie-Française; on y prépara des représen-

(1) Le jeu de Talma a été très-exagéré, comme le talent de David en peinture; ils furent de grands artistes pour une époque où M. de Jouy était un grand poète. .

tations solennelles, et Fleury récita de jolis vers :

Dans ce salon point de parures
Ni d'ornemens que la beauté
Sortant des mains de la nature,
Riche de sa simplicité ;
On n'y rencontre aucune glace,
On ne s'y mire que dans les yeux,
Et chacun de nous est heureux
De pouvoir y prendre place (1).

C'était frais, charmant, calme, et cependant, je le répète, tous les soirs, de ce salon dont les joies étaient célébrées par les poètes, on entendait la fatale charrette : les roues râclaient de leurs fers sinistres les cailloux de la cour. « Tandis que chacun était retiré dans sa chambre ou paisiblement causait dans celle de ses compagnons, il se faisait un bruit confus de voix dans la cour qui annonçait quelque événement ; aussitôt on voyait un chariot immense traîné par quatre chevaux ; huit gendarmes se rangeaient dans le préau, suivi d'un huissier du tribunal révolutionnaire qui donnait aussitôt l'ordre de sonner la cloche pour que tout le monde, au même instant, se rassemblât ; l'huis-

(1) Au reste, tous les artistes incarcérés gardèrent une certaine dignité

sier prenait alors sa liste, et ayant dans sa main tous les actes d'accusation, ce qui faisait croire à une liste volumineuse, chacun attendait dans un nouveau silence ce qu'il allait prononcer ; le concierge faisait appel de toutes les victimes désignées pour le tribunal révolutionnaire : cet appel était l'arrêt de mort, car à la Conciergerie vous attendait le prochain jugement du tribunal révolutionnaire (1). »

La marquise de Fontenay devait se trouver dans une très-prochaine de ces fournées, et le jeune Jullien de Paris pressait, chaque matin, le citoyen Fouquier-Tinville de hâter l'acte d'accusation. Ce jeune homme fut épouvantable pour la marquise de Fontenay : il s'était attaché à sa proie avec un acharnement indicible. Était-ce pur fanatisme et dévouement ? Était-ce jalousie pour Tallien qu'on voulait poursuivre jusque dans ses affections les plus tendres ?

Quand devenue princesse de Chimay, Thérèse Cabarrus, un peu avancée dans la vie, revit Paris dans ce pêle-mêle de pardons et d'oublis qu'avait fait la Restauration, elle vint un soir dans un bal. On y dansait fort ; un homme d'un âge mûr, vêtu avec recherche et

(1) *Almanach des Prisons*, 1794.

bien accueilli, car il était libéral et journaliste, y tenait sa place par une conversation brillante. A peine la princesse de Chimay eut-elle jeté les yeux sur lui qu'elle s'évanouit; et quand une personne qui lui était bien chère vint pour la secourir (1), elle lui dit d'une voix basse et éteinte : « Cet homme que vous voyez-là est celui qui m'avait vouée à la guillotine, et je n'en fus sauvée que par le 9 thermidor (2). » Le journaliste encyclopédiste, pendant ce temps, souriait avec grâce, parlait avec élégance et se jetait dans le tourbillon d'une valse avec beaucoup d'entrain et de gaieté. Ainsi vont les choses du monde.

(1) Je tiens cette anecdote de M. le docteur Cabarrus.

(2) Tallien l'avait dénoncé après le 9 thermidor; la Convention passa à l'ordre du jour, motivé sur son extrême jeunesse.



XVII

Les causes et les symptômes du 9 thermidor.

(Juillet 1794)

L'époque de la plus haute centralisation du pouvoir fut celle qui suivit l'exécution des Dantonistes, premier coup porté à ce qu'on appelait la sainte Montagne, le Sinai des jacobins. Ce coup hardi avait soulevé bien des haines. Le terrible décret du 18 prairial an II (1) sur la réorganisation du tribunal révolutionnaire mettait

(1) On appliquait alors dans toute son inexorable rigueur la loi du 28 pluviôse an II, qui donnait aux Comités le droit de poursuivre les représentants du peuple, même sans l'assentiment de la Convention : « La preuve nécessaire pour condamner un ennemi du peuple est tout document écrit ou verbal qui peut obtenir l'assentiment de tout esprit juste et raisonnable. »

là vie de tous les représentants dans les mains des comités; la Commune de Paris était assouplie, les généraux obéissaient comme des enfants armés; la Convention votait comme une cour d'enregistrement : il n'y avait plus qu'un pas à faire, et le dictateur apparaissait précédé de ses licteurs, comme Marius ou Sylla. Les amis de Robespierre ne l'appelaient plus que du nom de Maximilien, qu'avaient porté les empereurs de Rome et les Césars d'Allemagne.

Mais ce dernier pas était le plus difficile, parce que Robespierre désormais avait à lutter contre la partie sauvage, implacable de la Montagne, où siégeaient Billaud-Varenne, Fréron, Fouché, Collot-d'Herbois, Carrier, Tallien, les proconsuls qui avaient effrayé le monde par l'excès de leurs actes; or, si, en révolution on vient facilement à bout des gens honnêtes, timides ou niais, il n'en est pas ainsi quand la bataille s'engage entre scélérats; ceux-là soutiennent hautement la lutte sans hésitations, dent pour dent, crime pour crime, et c'était cette dernière faction du parti démocratique que Robespierre devait combattre et dompter avant de couronner son œuvre.

Depuis la fête de l'Être-Suprême, célébrée avec tant de pompes, le dictateur-pontife était

l'objet de sarcasmes amers parmi les railleurs de croyance des Comités, les philosophes matérialistes de la Convention, mais il régnait encore sur les Jacobins, association puissante qui avait l'intelligence des besoins même religieux de tout gouvernement : or, cette association idolâtrait Robespierre; des femmes l'accompagnaient avec ivresse, pleuraient de joie quand il prenait la parole; la couronne d'or lui était offerte, il avait sa garde prétorienne toute prête, composée de jeunes hommes campés à la plaine des Sablons, les émules de Viala et de Barra (1), les élèves de Mars, dont le costume, tout romain, était dessiné par David. Mais pour arriver à la puissance suprême, pour calmer et apaiser la révolution, il fallait se débarrasser d'une vingtaine de conventionnels qui murmuraient sous sa loi; et, dans cette pensée, le tribunal révolutionnaire était réorganisé avec de tels éléments d'obéissance que, sur

(1) L'organisation des élèves de l'École de Mars était toute lacédémonienne et ils paraissaient dans les fêtes publiques on avait considérablement grandi l'apothéose de Viala et de Barra, et leur légende un peu équivoque. Les élèves de Mars chantaient :

De Barra, de Viala,
Le sort nous fait envie;
Ils sont morts pour la liberté.

un seul ordre, il pouvait envoyer à la mort tout ce qui faisait obstacle au but définitif du Comité.

Les proconsuls spécialement menacés n'étaient pas des eunuques auxquels il suffisait d'envoyer le cordon comme la chose se pratique au sérail. Le vicomte de Barras, vieux marin, n'avait pas traversé de babord à tribord l'escadre anglaise sous le bailli de Suffren, pour se laisser guillotiner comme un mouton; il s'était renfermé dans un petit arsenal (1) avec la volonté de brûler la cervelle à qui viendrait l'arrêter; Fréron, Tallien brandissaient les poignards! Toutes les sombres consciences qui s'étaient baignées et fortifiées dans le sang; Billaud-Varenes, Collot-d'Herbois, Carrier, Fouché, étaient accoutumées à ne dormir que d'un œil ouvert et pénétrant. Tous savaient le sort qui leur était réservé, et ils comptaient bien résister avec énergie et prévenir les menaces par un acte de vengeance, au besoin par l'assassinat en pleine Assemblée.

Quand se préparait cette violente résistance, le gouvernement, dirigé par l'esprit jacobin, se déroulait mi-parti comme une idylle, mi-parti

(1) Barras avait alors son appartement au Jardin-Égalité (Palais-Royal).

comme une hécatombe, et pour en donner un exemple, le *Bulletin des lois* (1) contenait le décret que voici : « Il sera institué des fêtes pour rappeler l'homme à la pensée de la divinité et à la dignité de son être : la République célèbre aux jours de *décadi* les fêtes de l'Être, de la Nature, de la Liberté, de l'Égalité, de la République, des mœurs, l'amour de la patrie, la haine des tyrans et des traîtres, les vertus, la justice, la pudeur, la gloire, l'immortalité de l'âme, l'amitié, la frugalité, le courage, la bonne foi, l'honneur, le désintéressement, la foi conjugale, l'amour maternel, la tendresse paternelle, la piété filiale, la jeunesse, l'âge viril, la vieillesse, le malheur, l'agriculture, l'industrie, le bonheur. » Et ces fêtes, candides, pastorales, étaient couronnées par l'institution d'un *Livre de la bienfaisance*, où toutes les misères seraient inscrites et soulagées par des secours régulièrement payés aux vieillards, aux veuves et aux enfants (2).

Et à côté de ces pastorales, depuis le mois d'avril jusqu'au mois de juillet 1794, on ne procéda plus sur l'échafaud par des immola-

(1) Prairial an II.

(2) Ces décrets excitaient un grand enthousiasme dans les campagnes.

tions particulières, mais par masses (1) : on prenait une catégorie, une classe tout entière de proscrits : une fois les fermiers généraux (2), le lendemain les magistrats du Parlement : on groupait dans une même poursuite des hommes qui ne s'étaient jamais connus par vingt, trente, quarante, quatre-vingts : on aurait dit qu'on avait hâte d'en finir avec la politique des hécatombes et que la République voulait arriver, à travers des mares de sang, vers l'utopie égalitaire rêvée par quelques fanatiques à la façon de Jean de Leyde et de Munster.

Dans cette lutte suprême, la dictature était menacée par une énergique réaction ; on murmurait ces mots : « Il faut en finir ! » Les conjurés étaient prêts à prendre l'initiative, et l'on soupçonnait Tallien d'avoir écrit ce billet anonyme à Robespierre : « Écoute et lis ! Cette main qui trace ta sentence, cette main que tes yeux égarés cherchent à découvrir, cette main qui presse la tienne avec horreur percera ton cœur inhumain ; tous les jours je suis avec toi ; à toute heure, mon bras est levé sur ta poitrine (3). »

(1) La dernière page du *Moniteur* était consacrée à mentionner les jugements du tribunal révolutionnaire.

(2) Voyez mon livre sur *les Fermiers généraux*.

(3) Papiers de Robespierre, inventoriés par Courtois.

Pour se défendre contre de telles tentatives un vaste espionnage était organisé. Robespierre faisait surveiller les plus ardents de ses ennemis et surtout Tallien : il n'ignorait pas l'énergie de son caractère, la surexcitation fiévreuse qu'il tirait de ses rapports avec l'espagnole Theresa Cabarrus ; aussi pressait-il Fouquier-Tinville de rédiger l'acte d'accusation, et le petit Jullien, je le répète, charmant garçon toujours acharné contre Theresa, disait : « Que cela ne pouvait longtemps durer ainsi, et qu'il fallait en finir avec l'Égerie des représentants de Bordeaux. »

Tallien était donc suivi, traqué, et des espions rendaient compte de tous les moments de sa journée (1) : « Le citoyen Tallien est resté le 6 messidor au soir aux Jacobins ; jusqu'à la fin de la séance il a attendu son homme au gros bâton, rue Honoré, devant une porte cochère ; nous avons remarqué qu'il avait beaucoup d'impatience ; enfin il est arrivé (2) ; il n'y a pas de doute qu'il était dans les tribunes ; ils ont remonté ensemble la rue de la Loi, les baraques,

(1) Ces rapports furent trouvés en original après le 9 thermidor.

(2) Chaque député important avait alors des séides, des hommes armés de bâtons qui l'accompagnaient.

les galeries de droite de la maison Égalité, se sont assis dans le bas du jardin, ont pris chacun une bavaroise, ont remonté sous les galeries de bois, dont ils ont fait trois fois le tour; se parlant toujours mystérieusement, se tenant sous le bras; à onze heures ils ont traversé la cour du palais et ont gagné la place Égalité. Son garde a été arrêté un fiacre; il a salué Tallien et ils se sont qualifiés réciproquement d'amis : « A demain, mon ami; » nous nous sommes approchés de la voiture, Tallien a dit au cocher de le conduire rue de la Perle; l'autre s'en est allé par la rue de Chartres; nous n'avons pu le rejoindre; nous présumons qu'il est entré dans une allée, et qu'il demeure sur la section des Tuileries; nous l'avons signalé : une veste rouge à grandes raies, culotte noire, un petit chapeau rond rabattu, presque de la taille de Tallien (1). »

Cet espionnage avait pour but de surprendre les secrets de cette partie de la Convention qui allait oser une résistance ouverte : les rapports intimes sur les prisons de Paris disaient aussi que madame de Fontenay ne ces-

(1) Tallien, un soir, arrêta un de ces espions et le conduisit à la section; ce fut un scandale.

sait de correspondre avec Tallien. D'après l'ordre du Comité de salut public, adressé à Fouquier-Tinville, l'acte d'accusation devait être signifié le 7 thermidor à la ci-devant marquise de Fontenay, ce jour-là transférée à la Conciergerie. Dans ce moment suprême, le caractère espagnol se révéla dans toute son énergie : Thérèse Cabarrus écrivit à Tallien une lettre ardente d'indignation sur de lâches retards qui allaient lui coûter la vie : « Pourquoi tant d'hésitation ? un tyran est-il donc bien difficile à frapper (1) ? » Ce jour-là, Tallien, dans une surexcitation extrême, communiqua à quelques amis son projet de frapper Robespierre, s'il le fallait, dans la Convention même, sans hésitation et sans retard. Le moment était bien choisi, la bourgeoisie n'en pouvait plus sous ce système qui changeait ses mœurs, ses habitudes.

Paris offrait une physionomie si singulière ! Un étranger qui serait arrivé au mois d'avril 1794 n'aurait rien reconnu de ce qu'il avait vu autrefois dans cette capitale de la civilisation ; tout, jusqu'à la langue, était changé.

(1) Cette lettre a été conservée ; M. Cabarrus m'en a certifié l'authenticité.

Une activité fébrile dans les rues inondées de peuples! des boutiques brillantes où s'étaient les portraits de *Lepelletier*, de *Marat* (1); leurs bustes, ornés de fleurs, étaient montrés au théâtre ou portés par le peuple en carmagnole, en bonnet rouge, à travers les rues de Paris qui avaient échangé leurs vieux noms par ceux de *la Raison*, de *Lucrèce vengée*, du *31 mai*. Sur chaque place publique, des chanteurs ambulants qui hurlaient en plein vent la *Ronde des Guillotinés*. Un homme, en carmagnole, en chapeau tricorne et rabattu, le tablier rempli de petits imprimés, râclait sur le violon ce chant étrange (2) :

Vous vouliez être toujours grands,
 Traitant les Sans-Culottes
De canailles et de brigands :
 Ils ont paré vos bottes.
Pour le triomphe des vertus,
Pour que vous ne nous trompiez plus,
 La justice vous sappe ;
Pour trop soutenir les Bourbons

(1) Non-seulement les bijoutiers vendaient leurs portraits en breloques, mais ils y ajoutaient de petites guillotines en miniature qu'on portait en bagues, en boucles d'oreilles. Les amateurs ont conservé quelques-unes de ces curiosités révolutionnaires.

(2) Cabinet des gravures (Biblioth. impériale).

Mettez votre tête à la trappe (1).

.

Vous qui paraissez plus hardis
Que des ci-devant pages,
Croyant aller au paradis
Suivant les vieux usages,
Vous irez, allant au néant,
Dans la charrette en reculant
Comme écrevisse et crappe.
Montez le petit escalier,
Rira bien qui rira le dernier,
Passez votre tête à la trappe.

Et la multitude répondait en chœur dans les places publiques, presque en s'agenouillant :

Mettons-nous en oraison
Devant sainte Guillotinette.

Ainsi était Paris ! Et pourtant les spectacles étaient pleins d'une foule avide : il y avait vingt théâtres ouverts, des bals, des divertissements de toute espèce (2) ; il semblait à la multitude que la lutte était engagée en dehors d'elle et qu'elle restait simple spectatrice d'un combat émouvant et terrible ; elle allait voir à l'Opéra-National *l'Inauguration de la République*, sans-

(1) Mot d'argot populaire pour signifier *la guillotine*.

(2) *Moniteur* du 10 floréal an II.

culottide, en cinq actes; à l'Opéra-Comique, *Mélidor et Phrosine, la Fête civique du village*; au théâtre de la République (les Français), rue de la Loi, *le Grondeur, l'Ancien Régime ou les Mœurs du libertinage*; au théâtre de la rue Feydeau, *la Papesse Jeanne, Claudie ou le Petit Commissionnaire*; au théâtre de l'Égalité (section Marat), *le Bienfait anonyme, Sélico avec le divertissement de la fête des nègres*; au Théâtre-Lyrique, *Michel Cervantes, les Loups et les Brebis, le Héros de la Durance ou Agricole Viala*; au Vaudeville, *Gilles, Georges et Arlequin Pitt, petite parodie de la Grande-Bretagne*, en trois actes; au théâtre de la Cité, *les Dragons et les Bénédictines et le Combat des Thermopyles*; au théâtre des Arts, *les Capucins aux frontières, pantomime en trois actes, et la Liberté des noirs*.

XVIII

La journée du 9 thermidor. L'acte d'accusation de M^{me} de Fontenay et de la vicomtesse de Beauharnais.

(1794)

Le 8 thermidor an II de la République française (27 juillet 1794), journée brûlante et orageuse, tous les partis étaient disposés à une lutte décisive. Tel était le sombre prestige attaché au nom de Robespierre, sa puissance populaire, sa force dominante sur la Commune de Paris et la société des Jacobins que ses adversaires les plus acharnés : Billaud-Varennes, Cambon, Legendre, Le Cointre de Versailles, Bourdon de l'Oise, voulaient tenter un rapprochement pour éviter un tournoi à mort (1).

(1) Plusieurs conférences secrètes eurent lieu à la fin de juin 1794 à la maison de plaisance de Dupin. Barrère était l'intermédiaire comme l'un des caractères les plus assouplis

Trois seulement, Barras, Fréron, Tallien, étaient décidés à tout oser dans leur surexcitation nerveuse ; Tallien avait fait dire à madame de Fontenay qu'en cas de non succès, en pleine Assemblée, il se précipiterait sur le dictateur le poignard à la main et le frapperait au cœur à la manière antique, sans calculer les résultats. Tallien portait ce poignard sur lui et le montrait à ses amis d'un geste menaçant et dramatique.

La nuit chaude du 26 juillet se passa en pourparlers, en négociations entre les adversaires de la dictature et les députés des centres de la Convention, qui jusqu'ici avaient voté avec le Comité de salut public et paraissaient disposés à voter encore (1). Il ne faut pas croire à l'abaissement et à la lâcheté de tous : les centres de la Convention reconnaissaient que les actes du Comité étaient une nécessité suprême de la situation, loi de toutes choses dans les périls de l'État ; le salut public est une terrible maxime, quand les sociétés l'ont inscrite à la tête de leur Constitution. Robespierre, bien assuré de l'appui des Jacobins, de la force armée

(1) C'est ici un point historique sur lequel on ne saurait trop s'arrêter. Les centres que conduisaient Cambacérès, Sieyès, Boissy-d'Anglas votèrent constamment avec le Comité de salut public.

par le commandant Henriot, de la commune de Paris, par Payan, esprit politique très-avancé, avec le tribunal révolutionnaire dans les mains, avait néanmoins voulu procéder dans l'ordre légal et s'adresser d'abord à ses collègues du Comité de salut public (1) pour les décider à l'initiative d'une épuration nouvelle dans la Convention. Il voulait donc se débarrasser de quelques représentants qui gênaient son action et qui lui paraissaient déshonorer le gouvernement par le souvenir de leurs sanglantes missions dans les départements. Le système qu'il voulait faire prédominer était une sorte de stathoudérat civil (le grand Pensionnaire de Hollande) appuyé sur le Comité de salut public ; il aurait ramené la République à des conditions modérées et tranquilles qui auraient pu la faire définitivement reconnaître par l'Europe. Ce plan était connu et applaudi à Vienne, à Berlin, à Londres : on le considérait comme une fin ou au moins comme une trêve dans la marche désordonnée de la révolution (2).

(1) Robespierre vivait alors fort retiré et avait pris une petite chambre à Montmorency ; il passait sa journée sous les arbres d'Ermenonville, un volume de Rousseau à la main.

(2) Dépêches secrètes de Barthélemy. Un congrès devait être essayé sur l'initiative de la Prusse à Bruxelles.

Blessé des oppositions que ses idées trouvaient même dans le Comité de salut public, Robespierre s'était abstenu d'y paraître depuis plus d'un mois : faute grave ; il ne faut jamais en politique désertier le centre et la force du gouvernement ! Alors il résolut de s'adresser à la Convention elle-même, et, à cet effet, dans sa retraite silencieuse, à Maisons-Alfort, il avait préparé un long discours, véritable œuvre de réflexion et de style ; on dit même qu'il se retira pendant quelques jours dans l'île des Peupliers, à Montmorency, pour méditer en face de la tombe de J.-J. Rousseau. Il avait rapporté des méditations de cette solitude un certain nombre de pensées qu'il consigna dans un curieux et bien rare résumé que voici : « Il faut une volonté *une*. La guerre étrangère est une *maladie mortelle* (1) ; le corps politique de la révolution est malade de la *division des volontés*. Alliance avec les petites puissances, mais impossible aussi longtemps que nous n'aurons pas une volonté et une unité nationales. »

Ainsi l'unité, c'est-à-dire une forme monarchique, la paix à l'extérieur avec l'alliance des petits États, tel était le plan définitif qu'on

(1) Recueilli dans les papiers de Robespierre.

voulait accomplir après la chute sanglante de quelques hommes dont Maximilien voulait hautement se séparer ; et il le déclara dans son dernier discours à la Convention , le 8 thermidor, où il parut le front triste, la parole affligée : « J'ai toujours eu peur, disait-il, d'être confondu dans l'histoire avec les hommes auprès desquels le hasard des révolutions m'a placé ; heureusement leurs crimes me donnent un moyen de me séparer d'eux. » Par cette solennelle déclaration, le futur dictateur secouait la responsabilité des actes cruels des Comités ; puis, homme politique, il se plaignait des entraves apportées à la liberté des cultes, des persécutions dirigées contre une foule de citoyens, de l'affreux usage qu'on avait fait dans les provinces du pouvoir proconsulaire, du désordre introduit dans les finances et surtout du défaut d'union entre les membres du gouvernement, ce qui le rendait anarchique (1). « Il faut enfin venir à un ordre régulier qui, sans ôter l'énergie du gouvernement, puisse terminer la crise horrible dans laquelle se trouve la société et rasseoir la France sur les bases

(1) Ce discours de Robespierre, mutilé dans *le Moniteur*, a été conservé dans ses papiers, ainsi que son travail sur les factions, au reste très-remarquable.

de la paix et de la tranquillité publiques. »

La conclusion pratique de ce discours était qu'après le châtiment de quelques grands coupables, « il serait juste de faire cesser les supplices qui depuis trop longtemps ensanglantent la République. »

De telles paroles rassurantes pour les uns, menaçantes pour les autres, étaient bien capables d'effrayer la partie désordonnée et terrible des Comités, des proconsuls et de la Convention nationale elle-même. Le défaut capital de ce remarquable discours était de rester vague dans ses dénonciations, de ne désigner personne, de manière à ce que chacun pouvait se croire nominativement envoyé devant le tribunal révolutionnaire. Aussi le 8 thermidor au matin, quand Robespierre eut prononcé cette harangue, préparée avec un grand soin, déjà quelques murmures se firent entendre. L'aspect de la Convention était étrange ; elle s'agitait comme une mer houleuse ; la chaleur extrême de juillet pénétrait par les croisées béantes sur des fronts assombris : un certain nombre des membres de la Montagne, sans habits et en carmagnole (1) gesticulaient dans un grand doute. Enfin, Cam-

(1) Récit d'un témoin oculaire.

bon le financier (celui qui battait monnaie sur la place de la Révolution), le proscripteur des fermiers généraux (1), presque personnellement désigné par Robespierre, et ainsi sous le coup d'une accusation, murmura ces paroles : « Un seul homme paralyse la volonté de la Convention nationale, et cet homme c'est Robespierre. » Ces paroles hardies furent appuyées : « Robespierre ne peut savoir ce qui se passe dans les Comités, car depuis quarante jours il n'y vient pas, s'écria Billaud-Varenne ; ses haines, ses répugnances se portent sur moi et sur Fouché, que veut-il de nous? Maître aux jacobins, il nous en a fait expulser. » La résistance venait ainsi des plus sauvages, des plus hardis Montagnards. On avait demandé l'impression du discours de Robespierre ; qui s'y opposa ? Panis, le septembriseur ; Bентаbole, tout trempé du sang des Girondins ; Charlier, le plus tendre ami de Marat ; Amar, le membre le plus féroce, le plus lâche du Comité de sûreté générale, et le sanglant Vadier (2).

(1) J'ai peint Cambon dans mon livre sur *les Fermiers généraux*.

(2) Cette opposition s'était formée des anciens membres de la Commune de Paris, les amis d'Hébert et de Chaumette ; le 9 thermidor fut leur ouvrage.

Ce fut une nuit terrible que celle du 8 au 9 thermidor, car il s'agissait de la proscription des conventionnels et chacun portait sa tête à la main : à qui resterait cette sombre victoire ? Ébranlé par cette résistance inattendue dans sa puissance et dans la docile majorité à la Convention, Robespierre se rendit aux Jacobins, le lieu de son triomphe ; ce fut une scène d'enthousiasme et d'attendrissement. Maximilien paraissait triste, mélancolique, comme à la veille d'une crise désespérée ; il annonçait, le front sombre et des larmes dans la voix, « que le discours de la veille, celui qu'il venait de répéter devant les jacobins, était son testament de mort ; car ses ennemis étaient trop intrigants, trop scélérats et trop nombreux, pour ne pas triompher au milieu de la lâcheté de tous. » Il était là, entouré de ses plus chauds amis, le peintre David, Payan, l'imprimeur Nicolas, le menuisier Duplay, qui cherchaient à le consoler ; les femmes des tribunes, enthousiastes de l'*Incorruptible*, pleuraient ou l'encourageaient du geste et de la voix ; les plus énergiques d'entre les jacobins : Coffinhal, Payan, Delmas, Henriot, se prononcèrent pour un coup d'État violent, pour l'insurrection du peuple contre la Convention, pour un nouveau 31 mai : il ne

s'agissait que de vouloir avec énergie, pour triompher avec bonheur. Mais Robespierre, par une bizarrerie de son caractère, n'était pas pour la violence; se faisant scrupule de violer la Constitution, il croyait plus à la puissance de sa parole et de la loi qu'à la force et à la légitimité de l'insurrection; il parlait de boire la ciguë comme Socrate, et le peintre David, dans son ivresse, s'écria : « Je la boirai avec toi. » Les études classiques dominaient les esprits.

Aux Jacobins était l'enthousiasme; et dans le camp des ennemis du futur dictateur se manifestait une agitation fébrile. Les Comités de salut public et de sûreté générale étaient en permanence; les nuits de juillet sont courtes; nul ne ferma l'œil; on croyait dans les Comités à un coup de force contre les Tuileries, à une prise d'assaut du pouvoir. Quand le soleil parut à l'horizon, Tallien promenant ses regards sur le jardin, dit avec un accent de joie à peine dissimulé : « Le tyran nous a donc laissé vivre cette nuit! sa lacheté nous a sauvé tous; avec quelle facilité ne pouvait-il pas nous enlever (1)? Citoyens, on peut tout contre un homme qui ne

(1) On trouve dans le récit de Vilatte, juré au tribunal révolutionnaire, des révélations très-curieuses sur le 9 thermidor.

sait faire que des menaces. » Tallien avait pénétré le secret de la faiblesse de Robespierre. Dès qu'il n'avait pas agi violemment, il était perdu. Il ne s'agissait plus que d'entraîner le parti modéré tant caressé par Robespierre dans son discours solennel ; Tallien, Cambon, Fréron, Barras, promirent tout à ce parti : amnistie et même le rappel des députés expulsés de la Convention au 31 mai ; les centres une fois ébranlés, la journée du 9 thermidor se prépara dans les conditions d'une lutte décisive où évidemment Robespierre devait succomber. Le soir il rentra chez lui le cœur navré ; les jeunes filles du menuisier l'enlaçaient en vain de leurs douces paroles, ses dévotes priaient pour lui l'Être-Suprême ; il régnait le sombre pressentiment d'une chute prochaine.

Transportons-nous un moment à la prison des Carmes dans cette nuit si agitée : tout y était silencieux et aucune nouvelle ne pénétrait à travers les verroux et les portes de fer ; seulement la marquise de Fontenay avait le sentiment que ses paroles énergiques, enchanteresses, avaient pénétré le cœur de Tallien, comme un fer chaud dans une plaie vive, et qu'une résolution serait prise par le proconsul si ardemment épris, avant que l'échafaud ne se dressât

pour elle. Une scène triste et significative se passait le matin du 9 thermidor : l'huissier du tribunal révolutionnaire lisait les actes d'accusation à trois femmes d'une distinction remarquée : la duchesse d'Aiguillon (1) (Richelieu), à la marquise de Fontenay, à la vicomtesse de Beauharnais. La Conciergerie étant trop remplie ce jour-là, l'huissier annonça que le transfèrement n'aurait lieu que le lendemain 10 thermidor, de bonne heure. La duchesse d'Aiguillon se désolait en attendant son sort ; la marquise de Fontenay espérait avec calme et fermeté l'heure où le poignard serait plongé dans le cœur du tyran ; la vicomtesse Joséphine de Beauharnais seule n'avait pas perdu un moment sa gaieté charmante ; elle prétendait en souriant qu'elle ne mourrait pas cette fois encore, car d'autres destinées lui étaient réservées. A la Martinique une de ses négresses (à double vue), lui avait prédit « qu'elle s'élèverait bien haut, qu'elle serait plus que reine et que ce ne serait qu'après cette grande fortune que ses malheurs commenceraient. » La duchesse d'Aiguillon im-

(1) La duchesse d'Aiguillon était la femme du duc d'Aiguillon, ancien colonel du régiment Royal-Pologne, qui s'était jeté dans la Constituante avec le marquis de Custine et le vicomte de Beauharnais, cette noblesse qui fit tant de mal.

patientée de cette gaieté, de ce calme superstitieux, lui dit assez brusquement : « Eh ! que ne nommez-vous de suite votre maison ! — Que cela ne vous inquiète pas, duchesse, vous serez ma dame d'honneur. » Quand le geôlier lui dit qu'il n'était pas nécessaire de faire son lit, puisque le matin elle serait transférée à la Conciergerie, la vicomtesse de Beauharnais se prit à rire, si bien que parmi toutes les captives on la crut folle (1).

La journée à la prison des Carmes se passa sous l'impression d'une grande terreur : le soir, un bruit confus de voix se fit entendre au dehors de la prison, on en ignorait la cause ; le chariot de mort ne vint pas pour réclamer sa charge habituelle et l'huissier, affreux messenger, ne fit pas son appel des âmes, comme le démon dans l'enfer de Dante. Que s'était-il donc passé dans la journée pour que les funérailles fussent suspendues ?

Midi sonnait à l'horloge des Feuillants lorsque la séance de la Convention s'ouvrit. La chaleur était encore plus étouffante que la veille et les physionomies plus sombres, plus inquiètes. Il se préparait quelque chose de terrible et de dé-

(1) L'impératrice Joséphine aimait à rappeler ce trait à sa cour un peu sceptique.

cisif; on parlait, on s'agitait par groupe, lorsque Saint-Just, pâle, les cheveux flottants sur ses épaules, les traits fatigués, parut à la tribune. Dans un discours écrit avec netteté et correction, il signala l'anarchie qui se manifestait dans le centre du gouvernement. « A ce désordre plein de périls pour la République, il fallait un remède puissant et immédiat. » Ces paroles furent souvent interrompues. Tallien, les yeux enflammés, la bouche contractée, s'écria : « Il faut que le voile soit enfin soulevé ! » — « Il doit être tout à fait déchiré, ajouta Billaud-Varenne de sa voix stridente (1); aux Jacobins, on a résolu cette nuit d'égorger la Convention; Robespierre a été l'obstacle permanent à toutes les mesures du Comité de salut public; quand je dénonçais Danton au Comité, Robespierre, se levant avec impatience, déclara que je voulais perdre le meilleur des patriotes. » (Cette déclaration est historiquement curieuse (2). Ainsi ce n'était pas Robespierre qui avait accusé Danton, il l'avait au

(1) *Moniteur*, séance du 8 fructidor.

(2) Cette apostrophe de Billaud-Varenne justifie tout à fait Robespierre du reproche qu'on lui fait d'avoir poursuivi Danton d'une manière implacable. Ainsi tombent les systèmes et les récits tout dantonistes de l'histoire de M. Thiers, travail, au reste, destiné aux électeurs et aux gardes nationaux de 1830 et tout à fait dans leur esprit.

contraire défendu, protégé, et Billaud-Varenne lui faisait un crime de cette faiblesse. S'il avait cédé à la fin, c'est que dans le Comité de salut public comme dans le triumvirat de Rome, on se livrait réciproquement les têtes de ses amis par un échange et une bonne façon de procédés.

Se levant aussitôt de sa place, Robespierre demanda la parole; des murmures se firent entendre et le président hésita; des voix fortes et confuses poussèrent un cri aigu : *A bas le tyran!* Clameur décisive, car en révolution la première audace réussit et donne du cœur à tous, et pour les pusillanimes le moment de tout oser est venu. « Je demandais tout à l'heure, s'écria Tallien, qu'on soulevât un coin du voile, je viens d'apercevoir avec plaisir qu'il l'est entièrement : les conspirateurs démasqués sont bientôt anéantis. J'ai vu hier la séance des Jacobins et j'ai frémé pour ma patrie; j'ai vu se former l'armée du nouveau Cromwell, et je me suis armé d'un poignard pour lui percer le sein, si la Convention nationale n'avait pas le courage nécessaire pour le poursuivre et le frapper (1); » et Tallien agitait le poignard que madame de

(1) Cette séance, si curieuse, a été un peu défigurée dans le *Moniteur*; j'ai cherché à la restaurer dans son intégralité.

Fontenay lui avait donné (c'était un couteau trempé à Albaceta, et que les Castellanes portent attaché à leur jarretière).

Le désordre était au comble dans l'Assemblée. La voix de Robespierre restait étouffée sous ces clameurs tumultueuses : *A bas le tyran ! à bas le dictateur !* On n'entendait plus que les cliquetis de grossières injures échangées entre Tallien, Fréron, Lebas et Couthon ; toutes ces bêtes fauves s'entre-déchiraient dans le cirque : à qui le dernier coup de dent ? Elles jetaient au monde le récit mutuel de leurs atrocités en s'accusant les uns et les autres ; un trépignement de joie confuse suivit le décret porté contre Maximilien Robespierre. Le dictateur de la veille, dont le regard faisait pâlir tous les fronts, confié à des huissiers étonnés et à des gendarmes incertains, fut conduit avec son frère Robespierre le jeune, Saint-Just, Lebas et Couthon au Comité de sûreté générale (1).

La bataille était gagnée à la Convention par Billaud-Varenne, Vadier, Amar, Tallien, les septembriseurs ; la joie brillait dans leurs yeux, l'espérance dans leurs cœurs. Une femme, The-

(1) Il existe au cabinet des Estampes (Bibl.oth. impériale) cinq ou six gravures qui représentent la lutte de la Convention.

resa Cabarrus, avait donné l'énergie et la vie à la conjuration. Mais à cette époque, la force tout entière n'était pas dans la Convention nationale ; les Jacobins, se déclarant en permanence, voilaient les tables de la Constitution, cérémonie funèbre et menaçante ; l'Hôtel de ville, sous le maire Fleuriot l'Escaut et l'agent national Payan, proclamait l'insurrection : « Peuple, lève-toi ! disait une proclamation, ne perdons pas le fruit du 10 août et du 31 mai, et précipitons au tombeau tous les traîtres à la patrie (1). »

A ce moment arrivait à la Commune insurgée, et portés par les flots de la multitude, les proscrits de la Convention ; le geôlier du Luxembourg n'avait pas voulu les recevoir, tant leurs noms inspiraient respect au peuple. On a dit que ce fut une ruse de la Convention qui craignait qu'accusés et traduits devant le tribunal révolutionnaire de Paris, Robespierre et ses amis ne fussent acquittés comme l'avait été Marat ; il fallait donc les pousser à la révolte, afin de les mettre hors la loi par un simple décret, terrible excommunication de ces époques agitées : la Convention était alors trop craintive elle-

(1) Des curieux amateurs ont conservé les imprimés de cette proclamation avec les signatures imparfaites.

-même pour faire de si hauts calculs politiques. La chute de Robespierre tint à d'autres causes. La Commune perdit son temps en vaines délibérations (1); puisqu'on était résolu à marcher contre la Convention, il fallait agir immédiatement, avant même qu'elle ne délibérât. Les Jacobins, un peu divisés, s'affaiblissaient par des hésitations et des mesures de détail, tandis que la Convention, concentrant ses forces, les mettaient sous la direction de Barras, de Tallien, de Fréron, têtes et bras énergiques. Il y avait à la Commune beaucoup de paroles et peu d'action; Robespierre, l'homme légal, hésitait devant l'insurrection contre les pouvoirs publics; Saint-Just faisait de la philosophie politique; Couthon, l'Auvergnat cul-de-jatte, grognait en patois dans son fauteuil; Payan, d'une élégante faconde, était à lui seul incapable de prendre un parti dessiné; Henriot, ivrogne, chancelant sur son cheval, la langue épaisse, haranguait les canonnières; Coffinhal, seule tête à résolution, tenait un rang trop subalterne et n'inspirait aucun prestige (2).

(1) Quelques-uns de ces actes furent signés par les membres présents de la Commune; tous furent conduits à l'échafaud sans jugement.

(2) Coffinhal parlait très-bien le patois de la Corrèze et fut protégé par les charbonniers du port.

Aussi la résistance de l'Hôtel de ville fut puéride, impuissante, pour arrêter les colonnes conventionnelles qui s'avançaient sous les ordres d'un brave officier de la vieille marine royale, le comte de Barras; lui, savait commander et décider. Les sections de Paris se placèrent derrière la Convention, le seul pouvoir resté debout; Robespierre, ses amis, ses adorateurs, succombèrent dans cette lutte parce que leur système était à bout, et que la corde trop tendue devait se briser; l'échafaud se dressa pour Maximilien aux applaudissements de cette même multitude qui naguère l'idolâtrait en le proclamant incorruptible et sauveur, comme la plèbe saluait les triumvirs de Rome lors des fatales proscriptions qui ensanglantèrent les rostres.

Le temps est-il venu de pénétrer la pensée du personnage sanglant qui remplit de son nom une page lugubre de notre histoire? Il serait odieux et ridicule d'exalter la personnalité de Robespierre et d'en faire un héros, un martyr (1), comme l'a osé toute une école; mais il serait aussi assurément faux de résumer en lui l'odieux de la révolution française. Esprit logique, modéré, il marchait à la concentration

(1) Voyez l'*Histoire des Montagnards*.

du pouvoir, à la paix, à la trêve, afin de donner une solution à la révolution française. Il allait toujours en avant, parce qu'avec la multitude il faut être en tête de tous les excès pour être maître de les comprimer. La plupart de ceux qui avaient fait cette révolution ne l'avait pas comprise. Les constituants, nobles, avocats, clergé ambitieux, aveugles ou niais, avaient démolé la vieille société et posé tous les principes de destruction (1) ; ils avaient fait l'anarchie, et une fois qu'ils eurent produit le désordre, les fanatiques sanglants proclamèrent la dictature comme une situation fort logique.

Le Comité de salut public fut un pouvoir d'ordre et de reconstruction ; il opéra violemment parce que le mal était profond. Il rétablit l'obéissance, le respect pour l'autorité (2), la discipline parmi les troupes ; il resta maître de la société à un tel point que Louis XIV ne l'avait jamais dépassé ; à l'anarchie il fit succéder la dictature, si bien qu'on peut dire que l'empereur Napoléon I^{er} fut l'héritier et la personnification du Comité de salut public.

(1) Dans l'absurde Constitution de 1791.

(2) Napoléon porta toujours un jugement très-élevé sur le Comité de salut public. On peut voir son opinion sur Robespierre dans le recueil de M. Damas-Hinard.

Pour arriver à ce haut degré de puissance, le Comité dut frapper impitoyablement ; le tribunal révolutionnaire fut institué pour que le peuple ne cherchât pas à se venger lui-même comme au 2 septembre. L'effroyable opinion de ce temps, comme celle de Jean de Leyde, était qu'il fallait mettre à mort tout ce qui faisait obstacle. Le tribunal révolutionnaire ne procédait pas capricieusement, il suivait un système ; s'il y eut quelques fanfarons de crimes, des faiseurs de bons mots sur la guillotine, il y eut des hommes profondément convaincus, fanatisés par l'éducation que leur avait fait le XVIII^e siècle. Tous les systèmes, les partis, les idées, j'ai presque dit les crimes de la Révolution française, se trouvent dans les livres du baron d'Holbach, de Diderot, de J.-J. Rousseau. Les Jacobins ne furent que d'impitoyables logiciens.

A tous les points de vue, la journée du 9 thermidor fut une fête de délivrance ; les partisans de la dictature, vaincus, désorientés, perdirent toute force politique ; on respira partout, même dans les prisons ; et aux Carmes, madame de Beauharnais put rappeler la prophétie de la négresse : non-seulement elle ne devait pas mourir, elle serait plus que reine !

XIX

La réaction thermidorienne. — Le salon de M^{me} Tallien.

(1794 — 1795)

Les mouvements politiques se renferment rarement dans les limites et les tendances qu'on veut leur imposer ; ils vont toujours à côté ou au delà. La conjuration du 9 thermidor contre la dictature, n'était, à vrai dire, qu'un déchirement entre les deux fractions de la tyrannie. Ceux qui triomphaient n'étaient pas plus purs ni moins terribles que les vaincus (1) ; mais la société était si fortement comprimée sous la Terreur qu'elle s'empara de cette journée comme d'une victoire ; elle courut à perdre haleine vers une réaction qui la faisait rentrer

(1) C'était la fusion des Hébertistes, des Dantonistes, des proconsuls sanglants dans les provinces qui triomphait.

dans ses mœurs habituelles. On avait assez de Sparte et de Lacédémone; nul n'avait le bras assez fort pour contenir la puissance de l'opinion publique qui éclatait bruyamment; l'esprit français qu'on avait proscrit revenait de lui-même rieur et charmant. La réaction était inévitable.

Si les chefs de la réaction thermidorienne : Billaud-Varenne, Fouché (de Nantes), Barras, Tallien, Fréron, étaient aussi ardents, aussi compromis, aussi implacables qu'aucun autre dans la Terreur, par la force des choses, le mouvement qu'ils avaient provoqué devait transformer quelques-uns d'entre eux et les rappeler à la modération : le comte de Barras, homme de plaisir avec le désir de faire sa fortune, souhaitait le pouvoir et le repos (1); Fréron, d'une imagination vive, littéraire, devait chercher un ordre de choses qui permit aux âmes de respirer; Tallien, désormais fortement tenu par l'amour, devait suivre une douce impulsion et s'assouplir sous une main amie; tout le monde savait que la forte résolution du 9 thermidor était due à cette belle et fière Espagnole qui, de la prison des Carmes, avait provoqué le

(1) Le comte de Barras était habituellement d'une grande indolence dont il sortait par secousse.

courage et réveillé l'indolence de Tallien. Avant son ardent amour, Tallien voulait se réfugier dans le suicide à la manière antique, au lieu d'aspirer à la délivrance et aux douceurs d'un beau triomphe.

Aussi une des premières démarches de Tallien fut de provoquer la mise en liberté de madame de Fontenay, qu'il proclama sa femme. Le nouveau Comité de sûreté générale avait été reconstitué sur des idées d'indulgence : madame Tallien put paraître au milieu des salons avec un éclat merveilleux comme une divinité invoquée par les proscrits. On savait tout son courage, et le lendemain, 11 thermidor, elle se montra au milieu des applaudissements à la séance de la Convention. A travers ses malheurs et ses souffrances, madame Tallien était restée la belle entre toutes ; à peine âgée de vingt ans, elle excitait l'admiration par ses traits fortement nuancés, sa vivacité et sa nonchalance, à la fois une vierge de Murillo, nuancée par la douceur des madones de Raphaël. Tallien déclara son mariage avec madame de Fontenay devant l'officier de l'état civil. Il était alors si aisé, je l'ai dit, de se marier et de divorcer (1).

(1) 22 thermidor an II.



Madame Tallien ouvrit un charmant salon à Chaillot dans l'hôtel qui avait appartenu à son père, le comte de Cabarrus. Par sa position dominante dans les Comités, Tallien disposait d'une assez belle fortune et d'un puissant crédit; le salon de madame Tallien fut bientôt envahi par tout ce que la société avait d'élégant; les anciens gentilshommes venaient réclamer leurs propriétés confisquées, leur radiation de la liste des émigrés (1); les thermidoriens y cherchaient une direction politique, les employés du gouvernement des places supérieures, et les fournisseurs des affaires; les fournisseurs étaient à la piste de chaque corruption. Ce qui formait la beau côté du salon de madame Tallien, c'étaient les femmes de grande compagnie que, pendant son séjour à la prison des Carmes, elle avait connues; la plus remarquable de toutes, son amie de prédilection, c'était toujours la vicomtesse de Beauharnais, insouciant dans sa mauvaise fortune et à qui Tallien venait de faire restituer une portion des biens du marquis de Beauharnais, alors dans les mains de la nation. Le nom de ma-

(1) Le conventionnel Thibeaudeau, dans ses *Mémoires sur la Convention*, a tracé un tableau exact et coloré des salons de cette époque.

dame Tallien attira autour de sa personne bien des femmes du faubourg Saint-Germain réveillées de leurs catacombes par la trompette du 9 thermidor.

Ainsi s'étaient formés les salons de Tallien et de Barras qui dirigeaient la réaction dans les voies élégantes et douces; c'étaient des réunions de fêtes, de plaisirs et d'affaires avec un laisser-aller d'autant plus facile qu'on sortait des compressions de la Terreur; on vivait dans un atmosphère d'amour, de jeu et de bal (1). Tallien était généreux, sa vie avait été trop souvent menacée pour qu'il ne lui restât pas une certaine insouciance de la fortune (2); quand on a vu la mort de près, l'argent passe à travers les doigts et l'on ne pense pas au lendemain. Sur un champ de bataille, quel soldat fût jamais avare? On dépensait donc beaucoup dans ces salons, et l'esprit, l'élégance régnaient avec le plaisir.

Là commençait à briller la baronne de Staël, la jeune femme célèbre déjà sous M. Necker. Le Comité de salut public qui avait toujours

(1) La circulation était très-active; personne ne thésaurisait.

(2) Tallien, à la tête de la réaction, attaquait chaque jour à la tribune la queue de Robespierre. Il y avait une rage, une fureur indicible.

ménagé les puissances neutres, avait montré une certaine déférence pour le baron de Staël, ambassadeur au sabre traînant, bien que sa femme se fût plus d'une fois compromise par son esprit et ses liaisons avec l'ancien parti des nobles constitutionnels de 1792 (1).

Après la Terreur, la baronne de Staël prit sa place dans ce chaos de joie, d'oubli et de réaction qui domina la société; les mœurs étaient fort légères. Autant par caractère que par besoin, les femmes du vieux régime s'oubliaient elles-mêmes; la plupart avaient perdu leur fortune et non pas leurs habitudes de dépense; elles n'avaient jamais su compter, et cette situation n'était pas favorable aux bonnes mœurs; très-recherchées à cause de leur air de grande compagnie, elles remplissaient les salons de Barras qui, bon gentilhomme lui-même, restait à travers son énergie révolutionnaire un voluptueux du XVIII^e siècle. La réaction contre la société de Sparte et le brouet noir était irrésistible; on en avait assez du régime de la carmagnole, de ces fêtes vertueuses et philosophiques qui marquaient le calendrier républicain de 1794; on se précipitait dans la joie du

(1) Madame de Staël s'était un moment retirée en Angleterre, d'où elle ne revint qu'après le 9 thermidor.

monde avec une frénésie que rien ne pouvait comprimer; on dansait, on chantait comme sous l'ancien régime, et le caractère français revenait à sa légèreté accoutumée; la mode eut ses excentricités. Au temps même de la Terreur, il s'était formé une société de jeunes hommes auxquels les sans-culottes donnaient le nom de *muscadins*; s'ils n'avaient pas osé garder les costumes de l'ancien régime, ils s'en étaient créé un de fantaisie élégante et pour ainsi dire efféminée: habits de couleurs tendres, courts de tailles, longs de basques, flottants sur des culottes de soie et des bas chinés (1).

Depuis le 9 thermidor, ils avaient ajouté à ce costume la coiffure *aux guillotinés*: les cheveux coupés par derrière comme s'ils avaient subi la fatale toilette; à la main ils portaient d'énormes gourdins pour châtier les Jacobins. Tallien, Fréron, renégats des clubs, s'étaient mis à la tête de cette jeunesse dorée qui remplissait le Palais-Royal, les Tuileries, le théâtre surtout où se passaient les scènes de réaction les plus bruyantes, comme dans un lieu d'assemblée populaire. Le théâtre, sous la Terreur, avait été passablement ennuyeux;

(1) Collection des gravures (Biblioth. impér.), année 1794.

avec cette manie de jouer des pièces patriotiques grecques ou romaines et de former l'esprit public, on avait renoncé au charmant répertoire Louis XV pour les insipides déclamations de Chénier assaisonnées de quelques sarabandes de circonstance sur l'héroïsme des deux enfants Barra et Viala, la mort de Le Pelletier, l'apothéose de Marat et les chants de *la Marseillaise* (1). Quand la réaction eut envahi le théâtre, chaque soir le parterre et les loges furent remplis de la jeunesse dorée. Un jour on brisait la statue de Marat, le lendemain on faisait agenouiller l'acteur ou l'actrice qui avait pris part aux pompes de la Terreur; Talma le jacobin, Dugazon, Valcour étaient obligés de réciter les vers qu'une réaction furieuse composait pour les circonstances ardentés que le 9 thermidor avaient créées (2).

Le salon de madame Tallien appartenait tout entier à cette réaction, et la charmante souveraine y conviait presque l'ancien régime, le faubourg Saint-Germain qui l'entourait de

(1) Il est curieux de suivre les affiches de théâtre des années 1793 et 1794. On avait fait un peu du roman à l'usage de l'École de Mars dans les histoires des deux enfants, Barra et Viala.

(2) Collection de gravures (août et septembre 1794).

ses hommages. Il y avait tant de bien à faire ! Appartenant elle-même à une famille espagnole, fort attachée à Charles IV, elle était d'une condition assez élevée pour qu'on visitât son salon sans déroger ; ses amis lui donnèrent le nom de *Notre-Dame de Thermidor* pour rappeler son rôle d'énergie et de dévouement ; ses ennemis l'appelaient aussi du nom funèbre de *Notre-Dame de Septembre*, terrible accusation qui pesait sur la tête de Tallien, secrétaire de la Commune de Paris dans ces sanglantes journées (1). En France, on n'a jamais manqué d'épithètes pour le bien comme pour le mal ; elles sont toujours extrêmes comme les sentiments qui les inspirent.

On vit se presser dans les salons de madame Tallien les Montmorency, les Noailles, les Clermont-Tonnerre ; tous espéraient un peu de justice de l'impitoyable gouvernement, et avec ces tristesses de circonstance (2) ils gardaient l'esprit léger des gentilshommes, chantant avec Garat et dansant avec Trénis. Garat, le héros

(1) Les journalistes jacobins jetaient sans cesse ce souvenir à Tallien, alors à la tête de la jeunesse dorée.

(2) La disette en ce temps était si grande, que lorsqu'on était invité à dîner chacun portait son pain. Madame de Beauharnais le racontait d'une manière touchante.

du jour, était un petit et fluet Béarnais d'origine, avec une voix ravissante, qui avait obtenu la protection bienveillante de la reine Marie-Antoinette; elle l'avait pensionné à 6,000 livres. Le comte d'Artois, le gracieux prince, l'avait nommé son secrétaire; un moment caché sous la Terreur, Garat avait reparu avec les muscadins dont il s'était fait le modèle : habit bleu barbot à petit revers, culotte de soie nankin, diamants partout, chapeau à larges bords, coiffure poudrée, lorgnon d'une grandeur démesurée, canne épaisse et serpentée, façon d'assommoir toujours levé sur les Jacobins; et puis ce langage efféminé qui semblait ne pas avoir la force de prononcer les mots entiers. Garat était fêté, porté en triomphe dans le salon de madame Tallien, où il donnait à tous *sa parole d'honneur* de châtier les malotrus. On y récitait des vers de circonstance; les poètes qui avaient exalté Robespierre, maintenant dénonçaient le tyran au monde indigné. Le citoyen Desorgues, le même qui avait célébré les fêtes de l'Être-Suprême, récitait le chant du 9 thermidor (1).

(1) Le citoyen poète Desorgues était une façon d'athée, grand flagorneur du Comité de salut public sous la Terreur.

Levons-nous, un tribun perfide
De son orgueil foule nos droits;
Pour subir un joug homicide
Avons-nous triomphé des rois ?
Réveillons-nous, de sa furie
Arrêtons le coupable essor;
Entre un rebelle et la patrie
Pouvons-nous balancer encore ?

Des pleurs immenses sur les victimes venaient moins pour assombrir le tableau que pour réveiller la réaction. On chantait la complainte de Loizerolle ou de *l'Amour paternel* (1), parole du citoyen Jauffert; puis la touchante romance du *Petit Nantais*, dont Méhul avait fait la musique et que madame Staël accompagnait de la harpe; cette complainte se rattachait aux souvenirs des crimes de Carrier et aux noyades de Nantes qui soulevaient partout l'indignation et l'horreur; cette romance douloureuse dans l'expression, d'un rythme mélancolique, se récitait dans tous les salons comme un manifeste contre les Jacobins.

J'aimais papa plus que moi-même,
Des barbares l'ont fait périr;
Dans ma douleur extrême
Il ne me reste plus qu'à mourir.

(1) On racontait que dans l'appel des guillotins, le 7 ther-

Écoute l'ombre de ton père,
Elle te dit : Mon fils, calme ton désespoir,
En vivant, console ta mère,
D'un bon fils c'est le devoir.
Maman, ô souvenir funeste !
Dans les flots elle a dû périr.
Elle n'est plus ; il ne me reste
Que l'espérance de mourir.

A cette époque de réaction se poursuivirent les procès contre les terroristes Carrier, Barrère, Billaud-Varenne et Collot-d'Herbois ; la Convention se montrait implacable envers les hommes dont elle avait été la complice, car, ainsi que le disait Barrère, « s'il y avait crime dans la Terreur, tout était coupable, jusqu'à la sonnette du président. »

Les terribles esprits de 1793 et 1794 ne furent donc inconséquents qu'un seul jour, le 9 thermidor, lorsqu'ils renversèrent la dictature civile de Robespierre qui seule pouvait arracher la révolution à sa destinée inflexible, la dictature militaire. Les conventionnels ne devaient-ils pas éprouver mille poignants regrets d'avoir brisé le Comité de salut public, lorsqu'ils entendaient l'acteur Gaveau enton-

midor, à Saint-Lazare, Loizerolle père avait pris la place de son fils.

ner *le Réveil du peuple* au milieu d'une foule applaudissante et émue (1)?

Peuple français, peuple de frères,
Peux-tu voir sans fremir d'horreur
Le crime arborer les bannières
Du carnage et de la terreur?
Tu souffres qu'une horde atroce
Et d'assassins et de brigands
Souille de son souffle féroce
Le territoire des vivants!

.
Ah! qu'ils périssent ces infâmes
Et ces égorgeurs dévorants!

.
Mânes plaintifs de l'innocence,
Apaisez-vous dans vos tombeaux,
Le jour tardif de la vengeance
Fait enfin pâlir vos bourreaux (2).

A qui s'adressaient ces imprécations? aux proconsuls, aux montagnards, aux vieux jacobins, à ceux qui avaient fait le 9 thermidor; Tallien lui-même; qui se complaisait avec l'élégante Theresa dans les beaux salons dorés, n'avait-il pas un peu arboré *la bannière du*

(1) *Le Réveil du peuple* contre les Terroristes, paroles de I. M. Sourigues, musique de P. Gaveaux, artiste du théâtre de la rue Feydeau (germinal an III).

(2) *Le Palais-Royal* était le lieu de rendez-vous des muscadins; ils soulevaient des rixes contre les Jacobins, dont ils avaient violemment fermé le club.

crime et fait partie de la horde atroce qui devait périr pour apaiser les mânes plaintifs de l'innocence? les grâces aristocratiques de madame Tallien pourraient-elles toujours le défendre et ne devait-il pas *un peu pâlir* « devant le jour tardif de la vengeance, » comme le chantait l'acteur Gaveaux de sa voix stridente? En politique, souvent les partis ne savent pas ce qu'ils font et où ils vont; ils prennent une résolution sans en pressentir la portée; ils se passionnent sur un acte plus qu'ils ne le raisonnent.



XX

Retour aux formes de l'ancien régime. Les salons.

(1794 — 1795)

La grande illusion des partis vaincus est aussi de se croire toujours à la veille de leur triomphe au moindre succès qu'ils obtiennent, et cette illusion fut le caractère du royalisme durant la révolution française, soit qu'il eût un sentiment excessif de son droit et une confiance ardente en Dieu, soit qu'il se manifestât toujours dans ce parti une légèreté élégante qui faussait ses appréciations. Les royalistes avaient donc cette conviction qu'il suffisait d'un complot pour tout renverser dans la révolution. Une foule d'émigrés étaient rentrés en France par les ordres mêmes du régent (depuis

Louis XVIII) (1), ils apportaient la folle ardeur de revoir Paris, le désir de rentrer dans une partie des biens confisqués : les femmes de la vieille cour vinrent par la Suisse, la Hollande, les Alpes et les bords du Rhin, sûres qu'elles étaient d'exercer encore leur prestige, même auprès des gouvernants de la République; la souveraineté des bonnes manières est toujours puissante même aux jours les plus mauvais.

Les prisons avaient aussi débordé sur les salons de Paris; les marquises si frêles, si légères y avaient montré un courage de résignation et de fermeté qui étonnait les jacobins. La veille du 9 thermidor, la duchesse Pelet-Narbonne était montée sur l'échafaud avec la dignité d'une femme qui fait son devoir et remplit un office de cour (2). Quand les prisons furent ouvertes, avec cet oubli du passé qui distingue la femme, il prit à toutes une frénésie de plaisirs, un besoin de respirer vite; la royauté avait disparu, mais la vieille cour vivait encore dans les duchesses, les marquises, avec ces bonnes manières qui ne s'abdiquent jamais et

(1) Louis XVIII, d'abord régent, puis roi, avait des agents constamment accrédités à Paris avec des instructions très-développées.

(2) *Almanach des Prisons*, 1794.

qui exercent, je le répète, un prestige indicible sur tous. Il s'était noué en prison de douces amitiés, de tendres liens; madame Tallien entretenait à sa cour républicaine un cortège brillant de dames de l'ancien régime qui trouvaient chez elle un accueil charmant.

Cette puissance de la femme de l'ancien régime à cette époque est constatée et décrite par un régicide, un des hommes les plus enthousiastes de la révolution, le citoyen, depuis comte Thibaudeau (1).

« Ce fut après le 9 thermidor que je fis mon entrée dans ce qu'on nomme à Paris la société; je fus caressé comme tous les membres de la Convention qui s'y étaient fait un nom; une fois lancé dans ce tourbillon de plaisirs et de soirées, on ne savait à qui répondre; je cédaï à ces prévenances; les salons dorés (on appelait ainsi ceux de l'ancienne noblesse) exerçaient une immense influence; ce n'était pas pour leur mérite personnel qu'on y attirait les révolutionnaire, on ne les caressait que pour en accepter des services ou pour corrompre leur opinion. En face on les accablait de toutes sortes de prévenances, derrière on se moquait d'eux; ceux-ci

(1) Mémoires de Thibaudeau sur la *Convention*.

croyaient augmenter leur importance en fréquentant les gens de l'ancien régime; ils se laissaient prendre par de grossières amorces; devant eux on hasardait d'abord quelques plaisanteries sur la révolution, comment s'en fâcher? C'était une jolie femme qui se le permettait, on les avait accoutumées au persifflage, on les façonnait insensiblement au mépris des institutions, c'est-à-dire que le parti républicain éprouva bien des défections. » Ainsi s'exprime le conventionnel Thibaudeau avec la tristesse au cœur de voir l'œuvre de la révolution singulièrement compromise (1).

La société aristocratique de Paris se rétablit donc spontanément. Comme la vieille noblesse avait perdu sa fortune ou bien qu'elle ne voulait pas recevoir dans ses salons et sous ses écussons brisés, il se forma des réunions publiques, des cercles et des bals, terrain neutre où l'on se rencontrait : grande dame de l'ancien régime, nouvelles fortunes de la révolution, vertus sévères ou faciles (2), et l'on s'amusait avec un tel entrain qu'on n'aurait jamais cru

(1) Le citoyen Thibaudeau devint sous l'Empire conseiller d'État, puis préfet, avec le titre de *comte* et des armoiries.

(2) Quelques-uns de ces bals étaient par souscription; d'autres tout à fait publics.

que beaucoup de ces têtes blondes, brunes et frisées avaient été à la veille d'être tranchées par le bourreau. Je crois que lorsque les natures molles et douces viennent d'échapper à un grand danger, il leur prend au cœur une réaction de joie qui les fait courir au bal, au spectacle, à toutes les fêtes publiques avec un désir effréné d'oublier le passé et de jouir du présent. Il se fit donc des réunions publiques à l'hôtel Thélusson, à Frascati, dans l'ancien Tivoli, par souscription, sorte de cohue où l'on se coudoyait sans se confondre; une de ces réunions prit même le nom étrange et lugubre de *Bal des Victimes*; on n'y était admis qu'à la condition d'avoir un parent, un ami tendre et intime guillotiné pendant la Terreur. Les femmes comme les hommes y portaient les cheveux courts par derrière pour rappeler la fatale toilette qui précédait l'exécution; toutes extrêmement décolletées avec de longues robes de mousseline transparente qui ne dissimulaient aucune forme, elles dansaient à la manière grecque, comme les chœurs des Grâces sur les bas-reliefs antiques. Trénis, Gardel régnaient sur la danse, et autour d'eux on se groupait (comme autour des acteurs et des mimes de Rome), quand ils exécutaient la *Gavote* et la *Monaco* avec des gestes entrelacés,

les yeux mourants, la bouche en cœur, d'une façon parfaitement niaise et ridicule (1). Quant à Vestris, le dieu de la danse, il daignait quelquefois paraître à ces bals, lorsque Garat, le dieu du chant, s'y faisait entendre. La plaintive romance : *Bouton de rose*, était son triomphe.

Il y avait affectation d'élégance pour se distinguer du débraillé des clubs ; un bal était la préoccupation souveraine des femmes à la mode, un moyen de se distraire et d'oublier les tristes temps de la Terreur. Un an s'était à peine écoulé depuis que la vicomtesse de Beauharnais avait reçu son acte d'accusation au tribunal révolutionnaire (2) et elle écrivait à madame Tallien ce billet d'une légèreté oublieuse : « Il est question, ma chère amie, d'une magnifique soirée à Thélusson, je ne vous demande pas si vous y paraîtrez ; la fête serait bien languissante sans vous ; je vous écris pour vous prier de vous y montrer avec ce surtout de fleurs de pêcher que vous aimez tant ; je ne le hais pas non plus ; je me propose de porter le pareil ; comme il me paraît important que nos parures à toutes deux soient absolument les mêmes, je vous prévient

(1) Collection des gravures (Biblioth. impériale, 1794-1795).

(2) La comparution de madame de Beauharnais devant le tribunal révolutionnaire était fixé au 10 thermidor.

que j'aurai sur les cheveux un mouchoir rouge noué à la créole (1), avec trois crochets aux tempes, ce qui est bien hardi pour moi et tout naturel pour vous, plus jeune et incomparablement plus fraîche. Vous voyez que je rends justice à tout le monde, mais c'est un coup de partie, il s'agit d'éclipser *les trois Bichons et les bretelles anglaises* (2).

Voilà de quoi les femmes à la mode s'occupaient comme d'une très-grosse affaire ; on ne rêvait que plaisirs équivoques, distractions ravissantes, et l'on peut prendre une idée exacte de cette société rieuse et légère, dans ce qu'a écrit madame Junot (depuis duchesse d'Abrantès), avec une désinvolture, un laisser-aller presque naïf. Madame de Permon, sa mère, séparée de son mari, tenait un petit salon : vieux marquis, généraux de la République, fournisseurs y venaient sans façon, on y jouait, on y dînait, et toute l'occupation était le théâtre, les artistes, la danse, la musique ; on y vivait d'une manière facile, charmante, peu scrupuleuse ; la politique passait à côté de vous sans vous effleurer ou vous atteindre. Cette vie

(1) Ce costume qui a été conservé par les gravures contemporaines est parfaitement ridicule.

(2) Surnoms donnés à quelques élégantes de cette époque.

sensuelle avait pour toute religion la mythologie, Vénus, les Grâces; l'existence se renfermait dans un cornet de bonbons, carquois d'amour et tendres devises.

Ces mœurs se continuèrent plus étranges, plus libres encore quand le Directoire se forma après la Constitution de l'an III. Au point de vue politique, cette royauté à cinq têtes était parfaitement ridicule; le parti constitutionnel triomphait avec son système de deux Chambres et du balancement des pouvoirs; mais à la présidence du Directoire était le comte de Barras, esprit ferme, gentilhomme sans préjugés, sans mœurs, avide de plaisirs, tradition de l'officier rouge sous l'ancien régime; son salon était riche, élégant, le menu de sa table très-raffiné; madame de Château-Renaud, la vicomtesse Beauharnais, madame Tallien faisaient la distinction de son petit palais du Luxembourg, où parut alors une délicieuse étrangère qui fit une grande sensation: elle se nommait madame Grant, alors admirablement belle, et qui tenait M. de Talleyrand sous ses douces chaînes.

M. de Talleyrand revenait de l'émigration, rayé de la fatale liste par l'influence de Guinguené, Benjamin Constant et de madame de

Staël. A son retour d'Amérique, M. de Talleyrand avait connu à Hambourg une créole hollandaise, née aux Indes orientales (1), nonchalante, belle et facile. A cette époque de licence étrange, M. de Talleyrand l'avait conduite à Paris pour tenir sa maison. Madame Grant, compromise pour quelques intrigues d'émigration, fut arrêtée dès son arrivée à l'hôtel, et parmi les documents curieux et rares de cette époque, on trouva un autographe de M. de Talleyrand, un billet écrit au comte de Barras avec toute la légèreté, le sans façon des grands seigneurs du vieux régime, quand ils s'écrivaient entre eux pour une galanterie : « Citoyen directeur, on vient d'arrêter madame Grant comme conspiratrice ; c'est la personne de l'Europe la plus éloignée, la plus incapable de se mêler d'aucune affaire ; c'est une indienne bien belle, bien paresseuse, la plus désoccupée des femmes que j'aie jamais rencontré ; je vous demande intérêt pour elle ; je suis sûr qu'on ne trouvera pas l'ombre d'un prétexte pour ne pas terminer cette petite affaire à laquelle je serais bien fâché qu'on mît de l'éclat ; je l'aime, et je vous atteste

(1) Hambourg était alors le rendez-vous des émigrés qui revenaient en France et le foyer de quelques intrigues.

à vous, d'homme à homme (1), que de sa vie elle ne s'est mêlée de rien et n'est en état de se mêler d'aucune affaire; c'est une indienne, et vous savez (2) à quel degré cette espèce de femmes est éloignée de toute intrigue. Salut et attachement (3 germinal). C.-M. TALLEYRAND. »

Ainsi M. de Talleyrand n'hésitait pas à avouer sa passion pour madame Grant, assurément très-belle, mais d'une éducation fort négligée et qui ne correspondait en rien à son esprit : contraste qui se retrouve souvent; les grandes intelligences recherchent les naïvetés dans leurs amours, pour elles c'est un repos. Madame Grant dut bientôt tenir le salon de M. de Talleyrand, appelé au département des relations extérieures sous l'influence de madame de Staël. Depuis Barras, sans doute, on commençait à connaître les salons : M. de Talleyrand leur donna bientôt le cachet particulier de la vieille aristocratie, qui désormais put se rencontrer autre part que dans les bals de Thélusson et de Frascati. Chez M. de Talleyrand il y eut des soirées brillantes, des jeux organisés comme

(1) M. de Talleyrand n'osait pas se servir de l'ancienne formule de *gentilhomme à gentilhomme*, particulière à la bonne noblesse.

(2) Le comte de Barras avait vécu dans l'Inde.

dans l'ancienne cour; les vieilles duchesses purent se rencontrer avec des hommes de leur rang, de leur mérite; on laissa aux militaires, aux femmes galantes, les maisons de jeux que la police du Directoire venait d'instituer. On put se voir chez M. de Talleyrand, qui recevait, comme ministre des affaires étrangères, la meilleure compagnie de l'Europe. Les deux *partners* habituelles de son whist, même sous la République, étaient la princesse de Vaudemont (de la maison de Lorraine) et la duchesse de Montmorency, alliée aux Condé (1).

Dans l'hiver 1797 on vit apparaître dans les salons de Paris une jeune femme qui, par son éclat, sa fraîcheur, ne pouvait avoir de rivale parmi les beautés un peu usées de la Convention et du Directoire; c'était une Lyonnaise, d'une famille honorable; toute jeune fille elle avait épousé un banquier également de Lyon, M. Récamier, plus âgé qu'elle de trente ans; elle n'avait rien des traits vifs et ardents de madame Tallien, ni le charme ravissant de madame Château-Renaud; on aurait dit une statue de marbre, l'œuvre d'un sculpteur grec de la grande époque; peu d'animation dans les

(1) M. de Talleyrand conserva cette habitude du whist jusqu'à la fin de sa vie; la soirée se prolongeait jusqu'à trois heures du matin.

traits, et un aspect de froideur gracieuse au milieu de toutes ces dissipations des salons du Directoire. Les *Mémoires* publiés au nom de madame Récamier disent qu'elle ne parut jamais dans les salons du Luxembourg ; il est fort difficile de le croire, car M. Récamier, par ses affaires de banque, était en continuel rapport avec les directeurs (1). D'après l'opinion générale, on dit que, fort liée avec mesdames de Staël et Tallien, madame Récamier porta les mêmes toilettes, aima les mêmes plaisirs, qu'elle vécut enfin dans cette existence de fêtes et de distractions. Sa parole douce, caressante, attirait chacun vers elle par une pente irrésistible qui lui créait un empire. En acceptant tout ce que les amis de madame Récamier ont publié sur ses qualités ravissantes et sur ses triomphes d'amitié tendre, respectueuse, on peut en conclure que cette Vénus de marbre, également charmante à tous, avec la même bienveillance pour tous, devait être une nature bien monotone pour les cœurs et les esprits d'élite qui aiment les exceptions et les distinctions (2).

(1) M. Récamier était aussi fournisseur et très-assidu dans les bureaux du Directoire.

(2) Les portraits de madame Récamier la reproduisent dans la même toilette que les autres femmes du Directoire.

Le côté étrange et dépravé de cette époque ce fut la confusion presque absolue de la femme du monde avec la courtisane ! elles se mêlaient perpétuellement dans les salons, dans les *raouts* : la loi du divorce ne laissait plus au mariage le caractère sacré et chaste : nulle pompe religieuse ; on se prenait, on se quittait devant l'officier de l'état civil avec un sang-gêne incroyable ; une femme avait des enfants de trois à quatre maris ; même dans le grand monde, la jeune fille ne parlait que de l'amour, de ses ailes bleues et roses ; l'hyménée, symbole mythologique, était représenté, comme sur les éventails, par un autel avec des cœurs enflammés, et ce petit diable d'Amour, le carquois sur l'épaule, décochait ses flèches avec des vers bien niais, comme on en lisait dans les *Lettres à Émilie* du citoyen Desmoutiers. Les jeunes pensionnaires jouaient le *Voyage à Cythère*, au doux roucoulement des vers de Parny.

Dans cet énervement païen, qu'était devenue la nature mâle et énergique de la femme jacobine, qui chevauchait sur un canon, tricotait aux tribunes de la Convention et des clubs, et souvent accompagnaient en vociférant les charrettes de la guillotine ? Ces femmes, d'une nature exceptionnelle, à la figure ardente ou

abrutie, le bonnet rouge éclatant sur la tête, une pique à la main, les déesses de la Liberté en un mot, avaient-elles entièrement disparues (1) ? L'insurrection de prairial an IV avait été le théâtre de leur enthousiasme : elles s'étaient mises à la tête du peuple ce jour-là en criant : *Du pain et la Constitution de 1793* ; l'insurrection dispersée, si elles étaient rentrées dans la foule, leur esprit n'était pas mort. La femme courageuse et jacobine se réveilla dans la conspiration égalitaire de Babeuf ; elle y joua un rôle d'encouragement et de mâles caresses. La conjuration s'anima aux accents patriotiques d'une chanteuse célèbre, Sophie Lapierre. Au café Chinois (2), le club babouviste avait établi son quartier général, et Sophie Lapierre chantait, à enivrer le peuple, le retour des droits naturels et imprescriptibles pour les égaux :

Un Code infâme a trop longtemps
Asservi les hommes aux hommes !

(1) On ne peignait plus les femmes jacobines qu'en grotesques et en caricatures ; les amateurs possèdent de beaux portraits des déesses de la liberté. Voir collection de gravures (Biblioth. impériale).

(2) Le café Chinois, situé sur le boulevard, près la rue de la Michodière, fut ensuite, en 1800, transformé en bains en conservant son caractère pittoresque.

Qu'il tombe, le règne des brigands!
Sachons enfin ce que nous sommes.
Réveillez-vous à notre voix,
Et sortez de la nuit profonde;
Peuples, ressaisissez vos droits,
Le soleil luit pour tout le monde!

Tu nous créas pour être égaux,
Nature, ô bienfaitante mère,
Pourquoi des biens et des travaux
L'inégalité meurtrière?
Pourquoi mille esclaves rampants
Autour de quatre à cinq despotes (1)?
Pourquoi des petits et des grands?
Levez-vous, braves sans-culottes!

On vit des princes, des sujets,
Des opulents, des misérables;
On vit des maîtres, des valets:
La veille, tous étaient semblables.
Du nom de lois et d'instituts
On revêt l'affreux brigandage;
On nomme crime les vertus,
Et la nécessité, pillage.

Et vous, Lycurgues des Français,
O Marat, Saint-Just, Robespierre (2)!
Déjà de vos sages projets
Nous sentions l'effet salutaire;
Déjà le riche et ses autels,
Replongés dans la nuit profonde.

(1) Les membres du Directoire.

(2) Le journal de Babeuf dit que ces noms suscitaient des applaudissements frénétiques; c'était la trinité des babouvistes.

Faisaient répéter aux mortels :
Le soleil luit pour tout le monde.

A ces chants de Sophie Lapierre accouraient les débris des clubs de femmes ; elles remplissaient les tables du café, où le vin coulait à flots ; quand la femme se passionne, elle est plus ardente, plus cruelle même que l'homme ; comme les Bacchantes, elle déchire Orphée de ses ongles ensanglantés. C'étaient des femmes qui faisaient circuler clandestinement le journal de Gracchus Babeuf ; on le lisait, le soir, à la veillée des Halles, dans les ateliers des faubourgs de *Gloire* et de *Marceau* (1). Elles le portaient dans les casernes où leurs grossières caresses corrompaient le soldat ; les dévotés de Robespierre n'avaient point disparu, et son culte était pratiqué dans quelques maisons de l'Estrapade (2). Il restait au cœur des vrais jacobins un long retentissement des jours patriotiques, des autels élevés à la Liberté, à la Nature, de cette fête de l'Être-Suprême, toute parfumée de roses et d'œillets entrelacés d'épis de blé, et qui devait se reproduire un jour dans le culte des théophilanthropes.

(1) Les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau.

(2) Quelques femmes portaient même le deuil de Marat et de Robespierre.

XXI

Le gouvernement de M^{me} de Staël. Constitution de l'an III. La vie de Paris sous le Directoire.

(1796 — 1798)

La Constitution de l'an III, qui divisait les pouvoirs en deux Conseils, avec un Directoire de cinq conventionnels pour gouvernement, fut l'œuvre du salon de madame de Staël et de ses intimes amis, les citoyens Chénier, Daunou, Guinguené, sous la pensée doctorale de l'abbé Sieyès, le fabricant de Constitutions : il y a des esprits ainsi faits qui passent leur vie à constituer les peuples, fatuité vaniteuse que la révolution a vu si souvent éclore (1).

Si madame de Staël, parfaitement laide sous

(1) On avait eu déjà trois Constitutions *éternelles*, celles de 1791, 1793, 1795.

son turban vert et sa tunique jaune, avait les études, la parole et les allures d'un homme, elle gardait aussi le cœur très-sensible d'une femme ; elle était alors aimée d'un jeune écrivain à la blonde chevelure, sorte d'étudiant rêveur de l'Allemagne, Benjamin Constant de Rebecque, qu'elle avait l'orgueil d'élever jusqu'à la condition de l'homme politique.

Le Directoire fut ridiculement composé : 1° d'un tout petit bossu, botaniste médiocre, amoureux de la nature à la façon de Bernardin de Saint-Pierre, on le nommait Larévellière-Lepaux ; 2° d'un rude alsacien, âpre à l'argent, Rewbell, un peu compromis dans la capitulation de Mayence ; 3° de Letourneur, officier de génie très-insignifiant ; 4° de Carnot, membre de l'ancien Comité de salut public ; 5° enfin du comte de Barras, ce ferme caractère qui avait joué un rôle décisif au 9 thermidor, dans les journées de prairial et de vendémiaire ; la révolution comptait par journée de guerres civiles, de combats, de luttes et de sueur sanglante.

Le comte de Barras, avant qu'il ne fût énervé et dégoûté par les événements, avait cette haute qualité dans un homme politique : « Qu'il était résolu à ne quitter le pouvoir

qu'après avoir essayé tous les moyens de s'y maintenir. » Le plus grand tort des gouvernements, c'est de s'abandonner eux-mêmes dans les crises : quand on a la force publique en mains pour dominer, il faut s'en servir pour frapper ceux qui aspirent à vous renverser. A peine installé et nommé président du Directoire, Barras ouvrit avec faste ses salons du palais du Luxembourg. Certains instincts rapprochent entre elles les classes supérieures, et alors même qu'un gentilhomme avait fait fausse voie, les classes nobles allaient plus volontiers à lui qu'à un roturier de fortune. Barras eut bientôt une élégante cour formée de cette portion de l'aristocratie qui avait failli en 1789 dans ses devoirs envers la royauté, tels que les La Vauguyon, Les Lauraguais, les Ximenès, Montmorency, Liancourt, Duchâtelet, Béthune-Charost. On ne peut dire à quel degré de faiblesse quelques-uns de ces noms étaient descendus ! Et par exemple, le marquis de Ximenès avait écrit ces vers plats et bien étranges jetés aux idoles du jour (1) :

(1) Chanson de guerre, par le citoyen Ximenès, 1793, sur l'air : *Aussitôt que la lumière* (Recueil de chansons révolutionnaires).

Le spectre de l'ignorance
Courba vos yeux trompés,
Vos mains rendront à la France
Ses droits longtemps usurpés.
Levez-vous, changez vos chaines
En glaives étincelants
Qui brisent les armes vaines
De nos ennemis tremblants.

Ainsi parlait un descendant du cardinal de Ximenès, duc et pair de France, grand d'Espagne; et le vieil amant de Sophie Arnould, le duc de Lauraguais, était tombé plus bas encore. Tous ces gentilshommes enivraient Barras d'adulations et de lâches flatteries, et le président du Directoire les traitait en grand seigneur dans ses chasses à *Grosbois* et ses dîners à deux ou trois services fort bien réglés. Sur sa table s'étaient les faisans des maisons royales, les perdreaux de Beauce, les grives de la Provence, à côté du blanc turbot ou du saumon à la Chambord, inventé par le maréchal de Saxe, la truite du Rhin arrosée du rudesheim capiteux. Barras aimait les plats du midi, les poulardes de Toulouse farcies de truffes (1), les

(1) Les menus de Barras ont été conservés dans un livre de cuisine publié en 1832, grand in-8°.

gigots à l'ail, ces mets mis à la mode par le maréchal de Richelieu :

Un gigot tout à l'ail,
Un seigneur tout à l'ambre.

Les conventionnels austères qui avaient promis un milliard de biens nationaux aux soldats de la République comme récompense de leurs glorieux services, sans jamais leur donner un assignat de mille livres, s'étaient adjugés la jouissance des plus belles terres de l'ancien domaine royal ou féodal. Barras avait *Grosbois*, deux ou trois hôtels à Paris, avec la domesticité la plus aristocratique : maître d'hôtel, cuisinier, domestiques, valets de chambre auxquels on donnait le nom ridicule d'*officieux*. Les révolutions changent les noms, mais les choses restent.

Pour compléter son imitation de la Régence, Barras groupait autour de lui des femmes du grand monde qui, publiquement, tenaient son salon. Le malheur abaisse souvent les caractères; la misère, à côté des appétits du luxe, réduisait les femmes de l'aristocratie à tendre la main au citoyen président du Directoire, galant, généreux, toujours sans scrupules pour

les questions d'intérêt. Dans le salon de Barras, toute affaire se traitait avec de l'argent, et dans ces marchés publiquement avoués on stipulait *des douceurs* pour les dames de fort bonne noblesse que protégeait le comte de Barras, comme récompense de ses amours capricieuses; on lui connaissait trois maîtresses publiques, toutes prises dans l'aristocratie du vieux régime (1).

Ce salon très-bien tenu recevait les ambassadeurs, les chargés d'affaires diplomatiques des puissances en paix avec la France, la Hollande, la Prusse, la Suisse; le comte de Cabarrus qui avait signé le traité de Bâle était nommé ambassadeur de Charles IV auprès du Directoire; cette position très-élevée devait donner un nouveau crédit à madame Tallien, car l'ambassade d'Espagne, comme celle de Hollande, était pour le Directoire le canal de nombreuses affaires de banques et d'argent. De ces riches contrées venaient les diamants, les lingots, les ducats, les quadruples; fournisseurs, diplomates, acquéreurs de biens nationaux, émigrés réconciliés avec la République,

(1) Je ne cite aucun nom; les mémoires contemporains sont moins discrets.

s'adressaient au directeur Barras, et la condition essentielle à tout succès c'était le payement de certaines gracieusetés : un rouleau de mille louis d'or pour les dames complaisantes, galanterie facile, visible à tous les yeux, ce que le Directeur appelait sa liste civile (1). Qui pouvait résister à cet attrait de l'or si facilement gagné? Ce qui caractérisait et dégradait à la fois la femme d'alors, c'était l'absence de tout sentiment de moralité et de religion; on n'en trouve trace nulle part; dans les correspondances, dans les lettres, le nom de Dieu n'est pas même prononcé; on ne s'occupe que de frivolités : théâtres, bals masqués, acteurs, beaux jeunes hommes, gracieuse filles, beautés de la scène ou du Conservatoire de danse et de musique, déjà petit sérail pour les grands seigneurs de la révolution. On chantait beaucoup de romances d'amoureuse langueur ou de badinage galantin : *On dit qu'à quinze ans on plaît, on aime; Le premier pas se fait sans qu'on y pense.* Qui n'allait voir et applaudir à Feydeau les beaux faiseurs de roulades?

(1) Aucune négociation, même diplomatique, ne se faisait sans qu'il y eût, au préalable, une question d'argent; on peut en voir la preuve dans la fameuse correspondance des envoyés américains.

Grétry, tradition des époques de Louis XV, faisait ses opéras doux et charmants; Méhul, qui avait composé de la musique grandiose et terrible comme les épopées du Comité de salut public, était passé de mode.

La France était revenue* à une sorte de Régence sans délicatesse, sans gracieuses manières, sans poudre de senteur, avec une odeur de fournitures, vivres, viandes; on se raillait de l'opinion publique qui, à son tour, chansonnait le Directoire par des épigrammes souvent grossières; on récitait sur l'air de *Triste Raison* le couplet que voici :

Notre Montagne enfante un Directoire,
Applaudissons à son dernier succès;
Car sous ce nom, inconnu dans l'histoire,
Cinq rois nouveaux gouvernent les Français.
Peuple trompé pour toi, la République
Doit être encore le mot de ralliement;
Mais tes cinq rois, par une route oblique,
La conduiront bientôt au monument (1).
En adoptant un luxe ridicule;
Ils font gémir la sainte égalité;
A leur aspect, la liberté recule,
Et dans leur cœur plus de fraternité (2).

(1) On appelait ainsi le tombeau.

(2) *Recueil de chansons*, 1797.

Depuis 1789 la France avait perdu le sens moral du pouvoir; cinq hommes avec des épées de bois doré, des manteaux de théâtre, gouvernaient le pays avec une autorité absolue. Le Directoire était soutenu par la coterie que dirigeait madame de Staël, véritable Égérie de l'hôtel de Salm (1) où se préparaient les délibérations des Amis de la Constitution pour soutenir le Directoire même dans les coups d'État. Barras, seul homme politique, avait une incontestable supériorité, et madame de Staël chantait ses louanges. On ne pouvait trouver mieux que M. de Talleyrand pour la diplomatie; il connaissait l'Europe; il avait surtout des mots, des axiomes spirituels pour résumer les questions, ce qui est une grande force dans les affaires. Alors à quarante-trois ans, il conservait ses traits fins, spirituels, indéfinissable mélange du petit abbé de cour et du gentilhomme roué, l'ancien ami de Lauzun, de Custine, de l'abbé d'Espagnac et du beau Beauharnais; son costume était toujours soigné comme sous l'ancien régime; il passait

(1) Le club gouvernemental de l'hôtel de Salm avait pour adversaire le club de Clichy, moitié constitutionnel, moitié royaliste, dont la bizarre idée était la restauration de Louis XVIII avec la Constitution de l'an III.

une heure à sa toilette à la façon Louis XV, et portait la poudre, la culotte courte, les souliers à boucles de diamants et à hauts talons, mieux que tout gentilhomme. Il aimait les femmes avec passion et brigait les hautes conquêtes avec galanterie; le salon de madame de Staël était le théâtre de ses nobles passions.

Ce salon avait toutes les supériorités, surtout à la seconde époque de la réaction thermidorienne; le parti royaliste ayant acquis une certaine importance par la presse et la tribune, la conduite de Tallien, bien sanglante durant la Terreur, avait été vivement attaquée, et son crédit avait baissé devant le pouvoir du Directoire; quelque temps l'idole de la jeunesse dorée, Tallien s'était vu forcé à témoigner un grand repentir de son passé. « C'est un malheur, disait-il un jour à la tribune, d'être né dans un temps de révolution, puisque trop souvent entraîné par les circonstances on ne peut suivre ni l'impulsion de son cœur, ni le conseil de la sagesse; je dois donc pleurer sur les temps désastreux, puisque j'ai contribué peut-être à les faire naître par mes opinions. J'ai pu errer dans un temps où la vérité était couverte sous le voile des passions; mais l'erreur n'est pas un crime, et qui serait assez vain

pour affirmer qu'il a toujours jugé notre révolution avec sang-froid et justice (1)? »

Il y avait loin de cette humilité craintive au langage hardi, audacieux de Tallien aux beaux jours de la jeunesse dorée, et la puissance morale de la charmante et courageuse Theresa Cabarrus s'en ressentit; ceux-là même qui, à d'autres époques, l'avaient appelé Notre-Dame de Thermidor, lui donnèrent alors plus souvent l'autre nom dont j'ai parlé et d'une sombre ironie, *Notre-Dame de Septembre*, en souvenir des massacres auxquels Tallien n'était pas resté étranger; on délaissa la courageuse Espagnole qui pourtant avait rendu tant de services.

Madame de Staël éprouvait une secrète joie de cet affaiblissement du crédit de madame Tallien; vilain laideron à la toilette ridicule, elle ne pouvait souffrir cette belle rivale dont les yeux, selon le langage du temps, ravageaient les cœurs. A force d'esprit, d'action, de mouvement, madame de Staël était restée maîtresse de la politique et prétendait même conduire les affaires sans tenir compte de la situation élevée que prenait madame de Beauharnais,

(1) *Moniteur* du 10 thermidor an VI.

alors la femme du général Bonaparte que Tallien avait suivi en Égypte. La plupart des jeunes compagnons du général illustre étaient mariés; ils laissaient leurs gracieuses femmes à Paris; il en résultait encore plus de facilité de distractions pour les citoyennes qui n'avaient pas l'héroïsme des matrones romaines! Singulier temps où des renommées puériles éclipsaient celles des glorieux soldats! Les danses inventées par Vestris ou par Trénis faisaient autant de bruit que les bulletins des victoires (1). Qui pouvait égaler la popularité du petit Garat, ce Richelieu d'antichambre, cet incroyable fat qui, comme le chanteur Bathyle des temps de la décadence de Rome dont parle Juvénal, était plus applaudi que les consuls sur le char de victoire? Quand mesdames Tallien et Récamier, en tunique diaprée, les doigts de pied ornés de bagues, dansaient une gavotte avec Trénis et Despréaux, on montait sur les chaises, sur les fauteuils pour faire cercle autour d'elles; on suivait avec enthousiasme les poses et les mouvements de *la danse du châte*, à nos yeux si ridicule; tout passe

(1) Il faut étudier les mémoires contemporains pour bien juger ce temps.

dans les choses de fantaisie et de plaisirs ! Ces jeunes femmes, nous les avons connues vieilles et fardées ! Inflexible châtement infligé par le temps ; les rides viennent vites, tristes ravins que creusent les larmes et que ne peuvent cacher ni le blanc mat ni le rouge éclatant qui colore les joues,

Pour réparer du temps l'irréparable outrage.

Ce n'était pas la faute de ces jeunes femmes si elle se laissait aller à ces légèretés, si elles ne pensaient pas aux choses sérieuses ; jamais société n'avait oublié à ce point la loi morale ; on se préoccupait des jouissances matérielles ; on puisait sa religion dans les chœurs païens d'Opéra ou de Feydeau ; les poésies les plus voluptueuses étaient lues avec avidité. Parny était le poète à la mode ; l'impur, l'ordurier Pigault-Lebrun faisait les délices du monde (1). Jamais on n'avait plus imprimé de livres lascifs ; on imitait les courtisanes de la Grèce, Aspasia, Lasthénic, avec la vie aux bains, aux théâtres. Le mobilier des salons était la reproduction des vestiges et des bijoux de Tivoli, d'Herculanum ; et tant l'Église catholique était

(1) Les plus infâmes éditions portent la date de l'an VI.

oubliée, que le directeur Larevellière-Lepaux (le petit bossu dont j'ai parlé) osa proclamer le culte public des Théophilanthropes, pour remplir le vide laissé par la religion révélée.

Des choristes hébétés, de grands et gros niais, vêtus de blanc, se réunissaient sous les voûtes des deux églises préférées par la secte, Saint-Sulpice, Saint-Philippe-du-Roule; les petites demoiselles du Conservatoire, couronnées de roses, enguirlandées de bluets et de marguerites, se rangeaient autour d'un autel en trépied où brûlaient des parfums, comme on en voit sur les boîtes de bonbons de la rue des Lombards; le pontife prenait la parole, et l'heure venue, on chantait des hymnes, on récitait des prières (il existe encore le livre d'heures des théophilanthropes), et au son des harpes, des hautbois, on chantait les cantiques (1).

L'obéissance aux lois, l'amour de la patrie,
De ses ennemis le pardon,
L'union obligeant le désordre en furie
D'éteindre son affreux brandon,
La paix garantie à l'Europe
Par l'acte le plus solennel,

(1) Ma bonne fortune d'antiquaire m'a fait trouver ce livre curieux sous ce titre : *Manuel des adorateurs de Dieu et des amis des hommes, rédigé, quant à la partie des invocations et formules, par J.-B. Chemin. Paris, chez l'éditeur, an VII.*

Voilà du théophilanthrope
Les vœux offerts à l'Éternel.
O toi, l'Oromase du mage,
Des Égyptiens l'Osiris,
O Dieu, reçois le libre hommage
D'un cœur de ton amour épris.

Et quand les philanthropes parlaient de concorde, de paix et d'union, une lutte politique violente s'engageait entre les partis. En France, depuis la révolution de 1789, la même inévitable collision se produit entre les Assemblées et le pouvoir, toujours dans les mêmes formes et dans les mêmes conditions de violence et de coup d'État. Il faut nécessairement que l'un de ces deux pouvoirs écrase l'autre : l'unité et la pluralité se heurtent constamment. La majorité des deux conseils *des Anciens* et *des Cinq Cents* menaçait le Directoire, qui devait appeler à son aide l'armée essentiellement liée à la République ; tout le monde apercevait la crise, excepté les candides meneurs des deux Conseils, déclamateurs éloquents si l'on veut, mais sans idées pratiques du gouvernement.

Les préparatifs du 18 fructidor furent faits chez madame de Staël, par ses amis, et en tête le jeune homme dont j'ai parlé, Benjamin de Constant. Ainsi ceux qui avait tant admiré,

l'heureuse pondération des pouvoirs, le système représentatif (1), allaient briser leur œuvre et recourir à la force, à la violence, contre la liberté de la presse et la majorité des Assemblées. Le coup d'État du 18 fructidor fut résolu moins au sein du Directoire que dans les clubs constitutionnels de l'hôtel de Salm (2), sous la main de madame de Staël. Singulière destinée que celle de cet hôtel aux formes élégantes, aux colonnades italiennes ! Bâti par l'héritier d'une des vieilles familles d'Allemagne, philosophe licencieux devenu révolutionnaire, le prince de Salm avait été châtié par l'échafaud ; l'hôtel, confisqué par la République, devint le centre du club appelé *Constitutionnel* qui, sous l'influence de madame de Staël, n'eut d'autre ressource que de violer la Constitution qu'il avait faite.

Il sortit de la journée du 18 fructidor un véritable remaniement des salons de Paris ; la

(1) On savait les préparatifs du 18 fructidor à l'étranger bien avant que le coup d'État n'éclatât en France ; j'en ai donné la preuve dans l'article sur *M. de Talleyrand* dans mes *Diplomates européens*.

(2) L'hôtel de Salm avait appartenu à Frédéric de Salm Kirbourg, l'une des plus anciennes familles parmi les rhin graves ; le prince de Salm se jeta dans la Révolution, ce qui ne le sauva pas de l'échafaud en 1794. Cet hôtel est celui de la Légion d'honneur.

société élégante et royaliste s'éloigna pour laisser la place aux heureux vainqueurs, qui s'abandonnèrent à l'éclat du succès. Jamais les maisons de hasard, *Frascati*, *Thélusson*, ne furent plus fréquentées par les joueurs; la plupart des généraux et des jeunes officiers avaient quitté Paris pour faire campagne avec le général Bonaparte en Égypte. Si un certain nombre de gentilshommes, je le répète, étaient rentrés de l'émigration, ce ne devait pas être parmi eux que les femmes à la mode pouvaient trouver des profits : ils étaient ruinés.

Presque toutes les déesses du Directoire vivaient donc à la manière des grandes entretenues. La plupart des vieux seigneurs cherchaient à reconstituer leur fortune abîmée, et pour réaliser ce résultat, quelques-uns, abdiquant leur dignité personnelle, vendaient leurs services au Directoire (1). S'il n'y avait pas encore de grandes richesses accumulées parmi les généraux de la République et les jeunes officiers formés dans de glorieuses guerres, on trouvait parmi eux cette insouciance de la fortune qui fait dépenser ce qu'on a, parce que l'on ignore si la vie aura son lendemain. La richesse ne

(1) On citait l'un des plus grands noms de France, comme l'informateur de Barras à l'étranger.

consiste pas dans la possession avare de la fortune, mais dans la dépense qui la fait circuler : le jeu, les femmes, les dîners, les bals, formaient les délassements de cette société qui jetait la révolution dans une sorte d'ivresse.

Les gros financiers de l'époque ne ressemblaient en rien aux si élégants fermiers généraux sous Louis XV ; les fournisseurs de l'armée tenaient à la fois des artisans et du soldat ; on les reconnaissait à leur costume : les bottes larges et à revers, la culotte courte en peau jaune, gilet bleu républicain avec un grand sabre suspendu à la ceinture ; les fournisseurs, la plupart venus pauvres et obscurs à Paris, y faisaient des fortunes considérables. On leur accordait beaucoup parce qu'on avait besoin d'eux. Les poches pleines de louis d'or, ils se rendaient adjudicataires de biens nationaux vendus à vil prix, et un grand nombre d'hôtels d'ancienne noblesse étaient passés aux fournisseurs ; habitués à corrompre les bureaux, ils jetaient un souffle empesté autour d'eux ; grand nombre d'anciens Jacobins vivaient dans les fournitures d'armée, comme les chenilles sur un chêne majestueux (1). Les soldats qu'ils

(1) On citait parmi eux Fouché, Tallien et même Thibaut, qui en fait l'aveu dans ses *Mémoires*.

exploitaient le leur rendait en mépris ou en haut dédain, et l'on récitait sous la tente l'apologue du *Fournisseur et du Soldat* :

Un ci-devant laquais, devenu fournisseur,
Après un bon dîner, faisant lever la nappe,
Disait d'un ton protecteur
A deux soldats à jeun qui demandaient l'étape :
Sur mon honneur,
Nous avons bien du mal, Messieurs les militaires ;
Mais nous viendrons à bout, je crois, de nos affaires.
Qu'en pensez-vous ? L'un d'eux lui répondit : Monsieur,
Dans le gouvernement étrange
Qui place la cave au grenier,
César se fit chasseur, Laridon cuisinier ;
Or, voici comment entre eux le service s'arrange :
César attrape le gibier,
Et c'est Laridon qui le mange.

Qu'importait, au reste, la raillerie du soldat à ceux qui faisaient fortune avec le drapeau ! Nés en bas lieux, les fournisseurs, payeurs d'armées, financiers, se faisaient peu de scrupule ; ils savaient que pour obtenir une commission lucrative il fallait une certaine quantité de rouleaux de louis d'or distribués aux amis et aux belles du Directoire, et ces dépenses entraient en compte. La commission obtenue, leur premier soin était de bien se placer auprès des officiers généraux par mille complaisances. Les

conquêtes de la République en Italie, en Hollande, en Suisse, entraînaient de grands ravages; on dépouillait les établissements publics, les musées, les églises, et ces profits de la conquête, transformés par les payeurs et les financiers de l'armée en lettres de change sur Gênes, Hambourg, venaient circuler dans Paris (1). Dans ces sortes d'opérations, les gens d'argent faisaient des bénéfices énormes; mais tout s'oubliait par la pluie d'or qui apaisait la soif des Danaë du Directoire : elles ne rougissaient pas de porter aux oreilles les diamants arrachés au cou des saintes madones. Le trésor de Notre-Dame de Lorette s'était transformé en lingots.

(1) Voir mon travail sur les *Financiers*.



XXII

Le Consulat.

Changement dans les mœurs.

La destinée des femmes de la Convention et du Directoire.

(1799 — 1860)

La révolution française suivait le cours invariable de ses destinées, tel que nous l'avons signalé. Dès que la sanglante tentative de Maximilien Robespierre pour réaliser une dictature civile avait échoué, la révolution devait aboutir à la dictature militaire non moins inflexible, car elle entraînait la guerre et la conquête : des milliers d'hommes allaient s'entasser sur le champ de bataille, la mort était toujours l'enjeu. Entre la dictature civile ou militaire, il n'y avait de possible que l'anarchie, car la France n'avait pas l'esprit calme, les mœurs pures des Républiques.

Le 18 brumaire et l'avènement du général Bonaparte au consulat, furent la glorieuse réalisation de la dictature (1). Tous les pouvoirs vinrent se réunir sous sa main. Avec un esprit de ce mérite, les mœurs devaient changer; la femme n'aurait ni la même destinée, ni la même importance. Le Consul ne s'était jamais fait une idée supérieure des destinées de la femme dans la société moderne; il la réduisait à n'être que l'honnête ménagère de la famille; il n'admettait ni la femme d'esprit, ni la femme d'action. Né dans un pays aux sentiments jaloux, il n'avait aucune idée ni d'indulgence, ni de pardon, pour les mœurs faciles : il était aigri contre les muguets de cour, contre les jolis garçons que les caprices des femmes mettaient au-dessus des héros; son premier acte fut d'exclure des Tuileries toutes les déesses de la Convention et du Directoire.

Le Consul, esprit d'ordre et de famille, fut frappé d'abord de la nécessité de donner une bonne éducation à la jeune fille. Il s'était fait, depuis quelques années, une première tentative pour renouer la chaîne du temps et enlever la

(1) Le stathoudérat qu'en 1797 Sieyès réservait au duc de Brunswick.

jeune fille à l'éducation révolutionnaire. Le pensionnat de madame Campan, à Saint-Germain, s'était empreint des idées et des formules du vieux Versailles. Dame d'atour de la reine Marie-Antoinette, madame Campan annonça sa maison d'éducation (1), bientôt peuplée de demoiselles des conditions les plus hautes dans le nouveau régime. A peine une année s'était écoulée, que le pensionnat de madame Campan obtint une célébrité considérable ! L'éducation y était élégante et réduite au simple enseignement des lois du monde : la musique, la danse, la mythologie, les révérences, les formules du respect et de la hiérarchie. Au reste, si le pensionnat de madame Campan corrigeait quelque chose des habitudes de la femme sous le Directoire, il fit une éducation guindée, affectée, où les riens de la vie tinrent la plus grande place.

La seconde institution, créée par le consul, fut le pensionnat de *la Légion d'Honneur*, imité de Saint-Cyr, où l'éducation n'eut que le défaut d'être trop élevée, trop riche pour l'humble destinée qui souvent attendait la jeune fille d'officiers de mérite sans fortune ; mais enfin

(1) Ses premiers prospectus sont de l'an III (1795).

par la force des choses, le nouveau système d'éducation devait répudier les mauvaises et tristes influences des déesses de la Convention et du Directoire. S'il y eut encore les rudes femmes des généraux parvenus, les Aspasia et les Lathénie s'étaient effacées de la scène du monde; on aurait en vain cherché sous le Consulat les souvenirs des déesses de la liberté, telles que mademoiselle Maillard et madame Momoro (1); on en gardait à peine le souvenir. Les dames de la Halle, loin de chevaucher sur les canons, comme aux 5 et 6 octobre 1789, étaient soumises à la police, et il fallait pénétrer jusque dans quelques rues étroites du faubourg Saint-Antoine et Saint-Marceau, pour trouver encore les rares types de ces mâles figures jacobines qui avaient porté la cocarde et la pique à la Convention. Un voile de tristesse couvrait leur front; elles regrettaient silencieusement le temps de la République.

Les femmes à la façon de madame Rolland, Charlotte Corday, Camille Desmoulins, Cécile Renaud, avaient également disparu! Des salons de la Convention et du Directoire il ne restait

(1) Au reste, madame Momoro était une femme douce et bonne qui obéissait à son mari, esprit exalté.

plus vivantes en dehors que mesdames de Staël, Tallien et Récamier. Anthipathique à l'esprit politique des femmes, le Consul détestait madame de Staël, qui avait régné, après le 18 fructidor, sur les Conseils et le Directoire. La baronne de Staël espéra un moment dominer le Premier Consul par le prestige de ses flatteries. Jamais le général Bonaparte n'aurait admis la femme littéraire et politique dans les conditions de son pouvoir. Madame de Staël, avec Benjamin Constant, le poète Chénier, Daunou, Guinguené, à la tête de l'opposition du Tribunat, voulurent en vain faire obstacle au gouvernement : ils se trompaient d'époque. Un pouvoir qui veut vivre ne doit point souffrir d'opposition (1) publique; sa première condition c'est de gouverner. Le génie de madame de Staël fut donc réduit à la sphère qui lui appartenait légitimement : une riche imagination dans le beau style qui créa *Corinne*. Reléguée à Copett, elle continua son rôle d'opposition politique; Copett devint une petite colonie d'exilés, très-élégante, très-hostile à l'Empire. De son sein sortit l'écôle du gouvernement re-

(1) Le Tribunat fut décimé, puis supprimé tout à fait en 1808.

sentatif qui s'organisa en pouvoir, sous la Restauration, par la Charte de 1814.

La campagne d'Égypte avait été l'époque de la plus grande dissolution des mœurs du Directoire. Toutes ces femmes, séparées de leurs maris, donnèrent souvent de tristes exemples; ainsi était fait le temps. Un procès célèbre nous apprend que de l'année 1798 à 1802 madame Tallien eut trois enfants qui furent inscrits sous son nom de famille Cabarrus (1); nous ne fouillons pas au delà de ce qu'une grande publicité a fait connaître. Etrange époque! la loi du divorce donnait ainsi trois familles à Theresa Cabarrus. Le 8 avril 1802, sur sa demande, le divorce fut prononcé avec Tallien, et ses deux maris vivant encore, elle épousa, le 14 juillet 1805, le comte Joseph de Caraman, bientôt héritier du prince de Chimay (2). M. Artaud de Montour, longtemps chargé des affaires à Rome, esprit fin et bien renseigné, raconte qu'en

(1) Ce procès fut solennellement plaidé les 6, 13 et 20 novembre 1835. M. Berryer parlait pour les enfants Cabarrus, M. Philippe Dupin pour le prince de Chimay. MM. Cabarrus gagnèrent leur procès; on rectifia les actes de l'état civil.

(2) La principauté de Chimay était venue aux Caraman du chef du comte Victor de Caraman, qui avait épousé, en 1750, la fille du prince d'Hénin d'Alsace, héritier des d'Aremberg-Ligne, princes de Chimay.

1814 le prince de Chimay et madame Tallien voulurent faire reconnaître et bénir leur mariage par le Souverain Pontife. M. Artaud de Montour, comme chargé d'affaires, négocia cette délicate demande. Avec la loi inflexible du devoir qui domine l'Église dans toutes les questions religieuses et morales, la cour pontificale déclara qu'il n'y avait jamais eu à ses yeux qu'une femme légitime, la marquise de Fontenay : le mariage avec Tallien n'ayant pas été béni, était comme non avenu. Après la mort du marquis de Fontenay le mariage avec le prince de Chimay fut donc déclaré légitime et béni par l'Église catholique (1).

Dès ce moment le prince et la princesse de Chimay se retirèrent dans leur splendide château, où ils tinrent la cour plénière que leur permettait une grande fortune. Leur hôtel à Paris, rue de Babylone, reçut beaucoup de monde ; le faubourg Saint-Germain ne l'accepta pas complètement. La princesse avait toujours aimé les arts, elle les protégeait avec grâce. Devenue fort pieuse, comme une Espagnole, après sa longue vie agitée, ce qui devait surtout l'affliger c'était l'état civil de sa fa-

(1) Article de M. Artaud de Montour (*Biographie Michaud*, supplément. T. VI, p. 18.).

famille ; elle avait un fils du marquis de Fontenay , une fille de Tallien (Thermidor-Rosa-Theresia) (1), trois enfants inscrits sous le nom de Cabarrus, dont les actes de l'état civil furent rectifiés par jugement du 27 novembre 1835. Enfin Theresa Cabarrus eut plusieurs enfants du prince de Chimay ; l'aîné, le comte Joseph, épousa la fille de M. Pellaprat, ce fournisseur dont le procès correctionnel retentit plus tard à la Cour des pairs avec une triste célébrité.

Madame de Fontenay-Tallien-Chimay mourut le 15 janvier 1835. Caractère remarquable, âme forte et courageuse, si elle eut des torts, ils furent ceux de son temps, de cette fatale loi du divorce qui détruisait et morcelait la famille.

A ses cotés, la froide madame Récamier, la plus jeune des femmes du Directoire, resta plus longtemps sur la scène du monde. Brillante encore sous le Consulat par sa beauté, le caractère aventureux de ses dépenses, elle ne se sépara point de ses amis dans l'opposition ; elle resta fort honorablement attachée à madame de Staël, à MM. de Montmorency et de Chateaubriand en disgrâce, et quand M. Récamier fit une faillite éclatante, elle supporta cette catas-

(1) Comtesse de Narbonne-Pellet.

trophe avec une certaine fierté, alors même qu'on l'accusait d'avoir aidé à ce malheur par ses goûts frivoles. Plusieurs fois au Conseil d'État Napoléon déclama contre les femmes qui, par des folles dépenses, compromettaient la fortune de leur mari et préparaient leur faillite désastreuse (1).

Quand la Restauration vint, madame Récamier se trouva plus à l'aise; tous ses amis arrivèrent successivement au pouvoir; il fallait bien qu'elle exerçât un noble prestige pour qu'elle les accueillît tous malgré les nuances d'opinion qui les divisaient. C'était sa belle coquetterie que d'apaiser les cœurs irrités; elle visita Rome et l'Italie; elle écrivait à tous, ménageant toutes les nuances du sentiment avec un charme particulier, jusqu'à ce qu'elle vînt se retirer dans ce couvent, cellule du grand monde, caravansérail de la littérature, je veux parler de *l'Abbaye-aux-Bois*.

Là se forma ce salon à deux compartiments, l'un de renommées fatiguées, dégoûtées même de la gloire, illustres vieillards qu'il fallait toujours distraire et réveiller au milieu des tristesses de la vie finie; rude métier de l'Égérie de

(1) On dit que le titre du Code de commerce, si sévère sur les faillites, fut rédigé sous cette impression.

l'Abbaye-aux-Bois; l'autre formé de jeunes lévites littéraires, encenseurs de la divinité du lieu, *la bonne, la belle*, parce qu'ils savaient que la fortune, la renommée des salons et du monde était au bout d'un peu de patience et de beaucoup d'ennui. La puissance de madame Récamier était de se contenir elle-même en élevant les autres, de gouverner ce pensionnat jaloux et grognon de gens de lettres, en même temps qu'elle était comme une sœur de charité pour soigner les plaies d'orgueil de quelques grandes ombres qui gémissaient autour d'elle sur leurs prestiges évanouis. Ce qui lui restait de vie, madame de Récamier le consacra à préparer un tombeau pour les uns et l'Académie pour les autres.

Il ne demeure plus aujourd'hui aucun débris des beaux du Directoire, sorte de Régence de la révolution. Il y a plusieurs années que nous rencontrons encore quelques-uns de ces incroyables du 18 fructidor conservant la cravate traditionnelle, viveurs invalides avec beaucoup d'esprit voltairien, toujours convives de Barras, sorte de Richelieu, se rappelant avec des joies infinies les temps heureux des chasses de *Gros-Bois* ou des petits soupers du Luxembourg.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Les dernières marquises (1774-1789).....	1
Les femmes de théâtre (1774-1789).....	7
Les femmes de la bourgeoisie de Paris, des Porche- rons et des Halles (1774-1789).. ..	17
Influence de la loi du divorce sur les femmes de la Révolution (1791-1793).....	27
Destruction des couvents. — Le mariage des prêtres. — Les courtisanes étrangères (1792-1793).....	35
Les dames constitutionnelles et politiques. — M ^{mes} de Staël et de Genlis. — Buffon. — Olympe de Gouges (1790-1793).....	47
Les Tricoteuses. — Les déesses de la Raison et de la Liberté (1793-1794).....	57
Madame Rolland et les Girondins (1789 1793).....	67
Charlotte Corday. — Marat. — La dictature (1792- 1793).....	79
Les origines de la famille Cabarrus. — La jeune mar- quise de Fontenay (1777-1792).....	89
Le commerce et l'agiotage sous la République fran- çaise (1792-1793).....	97

Tallien à Bordeaux. — Les représentants en mission. (1793-1794).....	105
Le Comité de salut public. — Ses idées sur la femme républicaine (1793-1794).....	115
La marquise de Fontenay à Bordeaux (1793-1794)...	127
La popularité de Robespierre. — Les filles du menui- sier. — La marquise Sainte-Amaranthe (1793-1794).	139
Arrestation de madame de Fontenay. — Les prisons de Paris (janvier à juillet 1794).....	155
Les causes et les symptômes du 9 thermidor (juillet 1794).....	167
La journée du 9 thermidor. — L'acte d'accusation de madame de Fontenay et de la vicomtesse de Beau- harnais (1794).....	179
La réaction thermidorienne. — Le salon de madame Tallien (1794-1795).....	199
Retour aux formes de l'ancien régime. — Les salons (1794-1795).....	213
Le gouvernement de madame de Staël. — Constitu- tion de l'an III. — La vie de Paris sous le Direc- toire (1796-1798).....	229
Le Consulat. — Changement dans les mœurs. — La destinée des femmes de la Convention et du Direc- toire (1799-1860).....	249

